

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

La Rançon du mort

Peters, Ellis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ellis Peters

La rançon du mort

grands détectives

10
18



Ellis Peters

La rançon du mort



CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, c'était le sept février de l'an de grâce 1141, les moines avaient prié tout spécialement chaque office, non pas pour la victoire d'une armée ou la défaite d'une autre sur les champs de bataille du Nord, mais pour que les adversaires soient mieux avisés, se réconcilient, évitent de verser le sang de sujets de ce pays. « Tout cela était bel et bon, soupirait Cadfael pour lui-même sans cesser de prier, mais il y bien peu de chances que cela se réalise sur cette terre chaotique et divisée, et cet espoir sera sûrement balayé aux quatre vents de la guerre ! Même Dieu ne saurait se passer d'un peu de réflexion et de la collaboration de ses créatures pour en faire des êtres raisonnables et bienveillants... »

Shrewsbury avait fourni au roi Étienne une force non négligeable pour se joindre à son armée en route vers le Nord où les comtes de Chester et de Lincoln, demi frères dévorés d'ambition, avaient trahi la confiance royale et s'étaient mis en devoir de fonder leur propre royaume, et ils ne manquaient pas d'atouts puissants en leur faveur. La partie de l'église principale réservée à la paroisse avait vu s'accroître le nombre de ses fidèles même pendant les offices monastiques, épouses inquiètes, mères et grands-parents qui priaient avec ferveur pour les membres de leur famille. On n'en savait pas moins que tous ceux qui étaient partis se battre aux côtés du shérif Gilbert Prestcote et de Hugh Beringar, son adjoint, ne reviendraient pas indemnes à Shrewsbury. Les rumeurs se répandaient partout, mais on manquait sérieusement de nouvelles. On avait cependant fini par apprendre que Chester et Lincoln, qui s'étaient longtemps cantonnés dans une prudente neutralité entre les deux prétendants au trône – l'ambition de leurs propres projets les rendait méfiants envers les deux rivaux – avaient été obligés de se décider très vite quand ils s'étaient sentis menacés par l'arrivée du roi Étienne, et ils avaient dû demander en toute hâte l'aide des alliés de son ennemie, l'impératrice Mathilde. Ils s'étaient donc vus obligés de s'engager pour l'avenir, irrémédiablement peut-être, et ils pourraient bien avoir un jour l'occasion de s'en mordre les doigts.

Cadfael sortit de vêpres, l'air sombre, doutant de l'efficacité, voire de l'honnêteté de ses prières, et pourtant, il s'était donné du mal pour qu'elles émanent du coeur. Les hommes dévorés d'ambition et de

soif du pouvoir ne remisent pas facilement les armes, ni ne perdent de temps à se demander si ce n'est pas leur prochain qu'ils vont expédier *ad patres*. Ce n'était encore ni le lieu ni le moment. La trahison et l'ingratitude de Chester avaient rendu Étienne furieux et l'avaient forcé à monter vers le Nord. Le roi était grand, brave, simple, facilement influençable et il avait emmené à sa suite bien des hommes plus sages et mieux avisés que lui et qui auraient pu l'aider à raisonner plus juste, s'il avait pris un peu plus de temps pour réfléchir. Le sort de la bataille était indécis et le destin des braves combattants de Shrewsbury serait celui de leur suzerain. C'était également le cas du meilleur ami de Cadfael, Hugh Beringar de Maesbury, shérif-adjoint du comté, dont l'épouse devait se morfondre en ville en attendant des nouvelles. Le fils de Hugh, qui avait un an maintenant, était le filleul de Cadfael ; ce dernier avait l'autorisation d'aller le voir quand il le souhaitait, les devoirs d'un parrain étant aussi importants que sacrés. Cadfael décida de se passer de souper. Tournant le dos au réfectoire, il se dirigea vers les portes de l'abbaye, prit la grand-route entre le moulin de l'abbaye et le vivier à gauche, passa la zone boisée qui protégeait les principaux jardins de l'abbaye, sur les bords de la Gaye, à droite, puis le pont enjambant la Savern qui brillait sous la lumière froide des étoiles en cette nuit d'hiver, et entra en ville par la grande porte.

Des torches brûlaient devant le seuil de Hugh près de l'église Sainte-Marie, et plus loin, à la grande Croix, Cadfael eut le sentiment qu'il y avait plus de gens dehors et aussi plus de mouvement qu'on n'en voit ordinairement à pareille heure, par une nuit d'hiver. Il y avait comme un soupçon d'excitation dans l'air, et il n'eut pas plus tôt touché du pied l'entrée de la maison qu'Aline en sortit très vite, les bras ouverts. Quand elle le reconnut elle garda une expression heureuse et accueillante, mais en un instant elle avait perdu tout son bel enthousiasme.

— Non, ce n'est pas Hugh ! dit Cadfael tristement, sachant fort bien pour qui elle avait ouvert la porte à la volée. Alors, on a des nouvelles ? Ils rentrent, c'est vrai ?

— C'est ce que Will Warden nous a appris il y a une heure, avant que la nuit ne soit complètement tombée. On a vu des reflets depuis les tours, encore assez loin, mais ils doivent être presque arrivés au château maintenant. On leur a ouvert les portes. Venez près du feu, Cadfael, et attendons-le tous les deux.

Et le prenant par la main, elle referma résolument la porte sur la nuit et sa douloureuse impatience.

— Il est là, reprit-elle, saisissant sur le visage de Cadfael l'écho de sa propre anxiété et de son amour loyal. On a repéré ses étendards. Et l'armée marche en bon ordre. Pas tout à fait comme quand ils sont

partis, pourtant, je le sais bien.

Ce serait trop beau. Ceux qui partent au combat ne reviennent jamais au complet, il y a des trous dans les rangs, comme des blessures béantes. Quel malheur que les chefs n'apprennent jamais rien ; quant aux quelques hommes raisonnables parmi ceux qui les suivent, on ne leur laisse pas le loisir de parler. Mais engager sa foi, tenir son serment sont choses plus fortes que la peur, se dit Cadfael, et ça, c'est peut-être une bonne chose, même si la mort s'empare des vivants. Ni les héros, ni les lâches ne sauraient lui échapper.

— Vous a-t-il envoyé un message sur la façon dont la journée s'est déroulée ?

— Non, rien. Mais à ce qu'il paraît, ça ne s'est pas très bien passé.

Elle prononça ces mots d'un ton ferme et décidé, repoussant de sa petite main une mèche blond pâle qui lui tombait sur le front. Elle était mince, et, à vingt et un ans, mère d'un petit garçon d'un an, aussi blond que son mari était brun. La timidité qu'elle manifestait pendant son adolescence s'était changée en une dignité empreinte de douceur.

— C'est une marée bien imprévisible qui nous emporte tous, dans ce pays. Mais il faudra que le reflux survienne un jour, fit-elle remarquer vivement, sur le ton de la conversation, s'efforçant héroïquement de montrer bonne figure. Vous n'avez pas mangé, vous avez quitté le réfectoire trop tôt, ajouta-t-elle, en parfaite maîtresse de maison. Venez donc vous asseoir et occupez-vous un moment de votre filleul pendant que je vais vous chercher de la viande et de la bière.

Le petit Gilles, qui était déjà remarquablement grand pour son âge, quand il se tenait debout en s'accrochant aux bancs, aux tréteaux et aux coffres pour ne pas perdre l'équilibre, s'approcha avec prudence, mais aussi une étonnante rapidité du tabouret au coin du feu, et s'arrangea pour grimper par ses propres moyens sur les genoux de Cadfael. Il lui débita un flot de paroles dont la plupart étaient de son cru, mais parfois il se glissait un mot parfaitement reconnaissable. Sa mère lui parlait beaucoup, ainsi que sa servante Constance dont il avait fait son esclave dévouée, et ce rejeton de la noblesse, attentif à tout, ne se privait pas du droit de répondre. « On n'aura jamais trop de seigneurs cultivés », se dit Cadfael, refermant les bras pour que l'enfant s'y blottisse confortablement. Qu'il choisisse l'Église ou la carrière des armes, s'il avait l'esprit vif, il ne s'en porterait pas plus mal. Tel un jeune chiot que l'on prend sur les genoux, l'héritier de Hugh répandait une chaleur rayonnante et l'odeur de pain bien cuit de la jeune chair innocente.

— Il ne veut pas dormir, dit Aline, qui revenait avec un plateau de bois, qu'elle posa sur le coffre près du feu. Il sait bien qu'il y a

quelque chose dans l'air. Ne me demandez pas comment. Je ne lui ai rien dit, mais il sait. Tenez, donnez-le-moi maintenant, vous pourrez manger en paix. On aura peut-être longtemps à attendre, car il faudra qu'ils vérifient si tout est en ordre au château avant que Hugh puisse rentrer.

Il s'écoula encore plus d'une heure avant le retour si désiré. A ce moment, Constance avait débarrassé les restes du souper de Cadfael, et avait emmené au lit un petit prince qui n'arrivait plus à garder les yeux ouverts en dépit de tous ses efforts. Il s'endormit dans ses bras au moment où elle le souleva. Cadfael avait beau avoir l'oreille fine, ce fut Aline qui leva la tête la première et bondit de son siège en entendant des pas légers sur le seuil. Mais son sourire radieux disparut soudain quand elle vît à quel point Hugh marchait péniblement.

— Il est blessé !

— Courbatu d'être resté longtemps en selle, rectifia vivement Cadfael. Ses jambes fonctionnent parfaitement. Allez, courez, il s'en remettra très vite.

Elle s'exécuta et Hugh lui tomba dans les bras. Dès qu'elle l'eut examiné des pieds à la tête, tout fatigué et sale qu'il était, et constaté qu'il était sain et sauf, même s'il avait quelques blessures légères, elle redevint silencieuse, efficace et calme, évitant de se donner en spectacle en manifestant son anxiété ; mais elle l'observait derrière son beau masque d'épouse soumise. Lui était petit, mince, léger, à peine plus grand que sa femme, avec des cheveux et des sourcils noirs. Ses mouvements manquaient de leur souplesse habituelle, ce qui n'avait rien d'étonnant après cette longue chevauchée ; il eut un bref sourire en coin en embrassant sa femme, frappa chaleureusement l'épaule de Cadfael et se laissa tomber avec un grand soupir rauque sur les coussins du banc le plus proche du feu, étendant ses jambes encore bottées, et dont la droite était manifestement ankylosée. Cadfael s'agenouilla pour enlever les bottes raidies, couvertes de glace qui fondait en petites flaques.

— Que voilà un bon chrétien ! s'exclama Hugh, se penchant pour tapoter la tonsure de son ami. Je n'y serais jamais arrivé tout seul. Seigneur, j'en ai plein les bottes ! N'importe – voilà une bonne chose de faite. Ils sont rentrés chez eux – et moi aussi.

Constance revint en toute hâte avec de quoi manger, et une bonne cruche de vin chaud, Aline apporta une houppe et le débarrassa de son manteau de cuir. Pour être plus à l'aise, à la fin du voyage, il avait enlevé sa cotte de mailles. Il frotta des deux mains ses joues irritées par le froid, fit jouer ses épaules avec satisfaction à la chaleur du feu et poussa un grand soupir de soulagement. Ils le regardèrent manger et boire pratiquement sans mot dire. Même la voix devient rauque et hésite quand on s'est beaucoup restauré et que

la fatigue vous accable. Quand il serait prêt, ses cordes vocales retrouveraient leur souplesse, et il pourrait à nouveau parler normalement.

— Ton héritier a gardé les yeux ouverts jusqu'à ce qu'il ne puisse plus y arriver, même en s'aidant de ses doigts, dit gaiement Aline, sans cesser de l'étudier tandis qu'il se réchauffait en mangeant. Il va très bien et il a grandi pendant ces quelques jours – Cadfael te le confirmera. Il arrive à marcher maintenant, et il se moque de tomber de temps en temps.

Elle ne proposa pas de le réveiller et de l'amener ; il était évident que ce n'était pas le moment de s'occuper de lui, bien qu'il leur fût cher.

Quand il eut mangé, Hugh s'installa confortablement, bâilla à son aise, leva la tête pour adresser un sourire soudain à son épouse qu'il attira contre lui, la serrant dans ses bras. Constance débarrassa le plateau, lui resservit à boire, et ferma doucement la porte de la chambre où dormait l'enfant.

— Ne t'inquiète pas pour moi, mon amour, dit Hugh, penché sur Aline. Je suis courbatu et endolori, c'est tout. Certes, on est tombé une ou deux fois, et ça n'a pas été une petite affaire de se relever. Pourtant j'ai ramené la plupart des hommes que nous avons conduits dans le Nord, pas tous, malheureusement ! Notre commandant, Gilbert Prestcote, est resté là-bas. J'espère et veux croire qu'il n'est pas mort, mais prisonnier, je voudrais bien savoir si c'est Robert de Gloucester ou les Gallois qui le retiennent.

— Comment ça ? s'étonna Cadfael. Owain Gwynedd n'a jamais voulu se compromettre pour l'impératrice. Après s'être aussi soigneusement tenu à l'écart, et en avoir retiré tous les avantages, il est trop malin pour ça ! Pourquoi chercherait-il à aider l'un ou l'autre des cousins ennemis ? Il a beaucoup plus intérêt à leur laisser tout loisir de se couper mutuellement la gorge ?

— Voilà qui témoigne d'une belle charité chrétienne, dit Hugh avec un petit sourire las, ravi de voir Cadfael grogner puis rougir sous l'effet de cette taquinerie. Non, Owain est un homme plein de bon sens, mais malheureusement pour lui, il a un frère. Cadwaladr était là, avec une foule d'archers et il avait amené Madog ap Meredith de Powys qui ne pensait qu'au pillage ; ils se sont répandus dans Lincoln et se sont emparés de tous ceux qui apparemment pouvaient payer une bonne rançon, même s'ils étaient à demi morts. A mon avis, ce sont eux qui ont pris Gilbert Prestcote avec les autres.

Il changea de position pour soulager ses membres endoloris et reprit son récit, le visage sombre.

— Ce ne sont pourtant pas les Gallois qui ont touché le gros lot. Robert de Gloucester est à mi-chemin avec un prisonnier aussi

important que ce royaume et qu'il compte remettre à l'impératrice Mathilde. Dieu sait ce qui va arriver à présent, mais je sais bien quel est mon devoir. Je ne peux plus compter sur mon shérif dans l'immédiat, et personne ne se trouve en mesure de lui désigner un successeur. C'est donc à moi de diriger ce comté au mieux de mes capacités et c'est bien ce que je compte faire, en attendant que la fortune change à nouveau de camp. Le roi Étienne a été capturé à Lincoln et on l'emmène actuellement à Gloucester.

Maintenant qu'il avait commencé à parler, il fallait qu'il aille jusqu'au bout, pour informer ses proches autant que pour y voir clair. Il restait le seul seigneur du comté, qu'il lui fallait garder et protéger pour son roi absent et son devoir était d'en maintenir l'inviolabilité à l'intérieur de ses frontières jusqu'à ce que son maître en reprenne effectivement le contrôle.

— Ranulf de Chester s'est échappé du château de Lincoln, a quitté la ville qui lui était hostile, avant notre arrivée, et s'est jeté dans les bras de Robert de Gloucester en jurant fidélité à l'impératrice en échange de son aide contre nous. Après tout, Chester a épousé la fille de Robert, qu'il a laissée dans le château avec le comte et la comtesse de Lincoln, alors que toute la ville était en armes et se pressait autour d'eux, tout excitée. Ce fut un vrai soulagement quand Étienne est arrivé avec son armée et tous l'ont accablé de caresses. Les malheureux, ils l'ont bien payé depuis. Enfin, nous étions là, la ville était à nous, le château assiégé et, de l'avis de tous, l'hiver était de notre côté vu la distance que Robert devait couvrir, et la neige et les inondations qui le retardaient. Mais il n'est pas homme à baisser les bras.

— Je n'ai jamais été dans le Nord, dit Cadfael avec une lueur dans le regard et il eut peine à continuer à parler calmement.

Il avait depuis longtemps renoncé à la carrière des armes, mais il ne pouvait s'empêcher de réagir à cette atmosphère de bataille à laquelle ses amis participaient encore.

— Lincoln est bâtie sur des collines, à ce qu'il paraît, poursuivit-il. Et la garnison était à l'étroit. Il aurait dû être facile de conserver la ville, avec ou sans Robert. Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

— Eh bien, pour commencer, on a sous-estimé Robert une fois de plus. Mais ce n'était pas forcément dramatique. Il avait beaucoup plu là-haut, la rivière au sud et à l'ouest de la ville était en crue, le pont sous bonne garde et le gué infranchissable. Seulement voilà, Robert l'a franchi ! Il s'est jeté à l'eau. Que pouvaient faire les autres sinon le suivre ? « En avant, le chemin du retour est coupé ! » s'est-il écrié. C'est ce que nous a raconté un de nos prisonniers. Et avec le mur compact qu'ils formaient, ils n'ont pratiquement perdu personne. Bien

sûr, il leur restait encore à gravir la colline, à sortir de cette plaine inondée pour arriver là où nous étions – seulement vous connaissez Étienne ! Ils s'étaient disposés dans les champs pleins d'eau, en bas. Les présages, à la messe, n'étaient pas favorables au roi – et vous n'ignorez pas l'importance qu'il attache à ce genre de pressentiment. Eh bien, chevaleresque et irréfléchi comme il est, c'est pour ça que je l'aime autant que je lui en veux, il a donné l'ordre à son armée de descendre dans la plaine pour que tout le monde soit à égalité !

Hugh s'adossa contre le mur, haussa plusieurs fois les sourcils et sourit, partagé entre l'admiration et l'exaspération.

— Ils s'étaient retirés sur le bout de terrain le plus haut et le plus sec qu'ils avaient pu trouver, une espèce de marais à demi gelé, en fait. Robert avait avec lui tous les déshérités, les fidèles de Mathilde qui ont perdu leurs terres pour elle, dans l'Est ; ils formaient la première ligne de la cavalerie, ils n'avaient rien à perdre, et tout à gagner, avec la possibilité de se venger en prime. Tous nos chevaliers au contraire avaient tout à perdre, sans rien à gagner, ils se sentaient loin de leurs terres et de leur foyer, et ne pensaient qu'à rentrer pour renforcer leurs défenses. Et puis, il y avait ces hordes de Gallois ne songeant qu'au butin ; tout ce qu'ils avaient était bien à l'abri, à l'Ouest, sans personne pour les menacer. Alors que pouvait-on attendre ? Quand les déshérités se sont attaqués à nos cavaliers, cinq comtes ont plié sous le choc et se sont enfuis. Sur l'aile gauche, les Flamands d'Étienne ont repoussé les Gallois ; mais vous savez comment ils sont, ils ont reculé juste assez pour pouvoir se regrouper sans difficulté, et ils sont revenus, il n'y avait presque que des archers, et ils n'ont pas tardé à reprendre l'avantage et quand l'infanterie flamande s'est enfuie, leurs capitaines, Guillaume d'Ypres, Ten Eyck et les autres en ont fait autant. Étienne, démonté, est resté avec nous, entouré par les restes de son infanterie et de sa cavalerie. L'ennemi nous a submergés. C'est là que j'ai perdu Gilbert de vue. Rien d'étonnant, on était au corps à corps, nul d'entre nous ne voyait plus loin que le bout de son épée, ou de son poignard, enfin de ce qu'il avait pu trouver pour sauver sa peau. Étienne avait encore son épée, à ce moment. Je vous jure, Cadfael, je n'ai jamais vu personne se battre avec autant de rage, car il a beau être de bonne composition, il s'énerve facilement. Il ne s'agissait plus de vaincre un adversaire, mais d'assiéger un château. Les hommes qu'il avait tués formaient comme un mur autour de lui ; ceux qui arrivaient devaient le franchir, et contribuaient à l'édifier. Chester est arrivé sur lui – on peut dire de lui ce qu'on voudra, il ne s'effraie pas facilement ! – et il aurait peut-être aussi été tué, si l'épée du roi ne s'était pas brisée. Quelqu'un qui était tout près lui a lancé une hache danoise à la place, mais Chester avait pu se mettre à couvert. Et puis un autre qui était légèrement à l'écart a

soulevé une grosse pierre du sol et l'a lancée sur Étienne. Il s'est effondré net, complètement inconscient, et ils se sont jetés sur lui, lui immobilisant bras et jambes avant qu'il ne revienne à lui. Je suis tombé sous le choc de la deuxième vague, poursuivait Hugh tristement, j'ai été enfoui sous le corps d'hommes qui valaient mieux que moi ; j'ai retrouvé mes esprits au moment le plus favorable et j'en ai profité ; ils avaient emmené le roi et s'étaient répandus dans la ville pour la piller complètement, avant de revenir passer le champ de bataille au peigne fin pour voir ce dont ils pourraient s'emparer. J'ai rassemblé ce qui restait de notre armée – plus que ce que je craignais – et j'ai envoyé les hommes suffisamment loin pour être à l'abri, pendant qu'avec un ou deux compagnons, je cherchais Gilbert. On ne l'a pas trouvé, et quand ils ont commencé à revenir de la ville pour piller les dépouilles, on est parti, pour ramener les survivants. Qu'aurait-on pu faire d'autre ?

— Rien de bien utile, répondit Cadfael sans ambages. Et grâce à Dieu vous êtes resté vivant pour accomplir tout ça. S'il y a un endroit où Étienne a besoin de vous en ce moment, c'est bien là, dans ce comté que vous tenez pour lui.

Il parlait pour lui-même. Hugh savait déjà tout cela, sinon il n'aurait jamais quitté Lincoln. Quant au massacre, là-bas, personne n'en parla. Il valait mieux ramener quelques-uns des solides citoyens de Shrewsbury dont il avait la charge, devoir qu'il avait accompli.

— La reine est dans le Kent, qu'elle tient solidement avec une armée puissante et elle contrôle aussi tout le Sud et l'Est, dit Hugh. Elle fera tout ce qui est en son pouvoir et s'arrangera pour obtenir la libération d'Étienne. Tout ça n'est pas fini. Un échec peut être réparé. Un prisonnier peut aussi sortir de prison.

— Ou être échangé, dit Cadfael, qui n'y croyait guère. On n'a pris personne d'important du côté du roi ? Maintenant je doute que l'impératrice accepte de libérer Étienne, contre deux ou trois de ses meilleurs soutiens, ou même de Robert, alors qu'elle serait perdue sans lui. Non, elle va laisser son prisonnier sous bonne garde, et se précipiter pour s'emparer du trône, Et vous imaginez que les princes de l'Église lui barreront longtemps la route ?

— En tout cas, dit Hugh, étirant son corps mince avec une grimace en découvrant de nouveaux endroits douloureux, moi, mon devoir est clair. Ma juridiction S'étend sur tout le Shropshire, où je représente le roi, et je veillerai à ce que ce comté, au moins, continue à lui appartenir.

Il revint à l'abbaye deux jours plus tard pour assister à l'office que l'abbé avait tenu à célébrer pour l'âme de ceux, quel que soit leur camp qui étaient morts à Lincoln et pour la guérison des plaies dont

souffrait le royaume. On récita plus particulièrement des prières pour les malheureux habitants de la cité du Nord, que par vengeance, les armées adverses avaient dépouillés de tout ce qu'ils avaient, allant parfois jusqu'à les tuer ; plus nombreux encore étaient ceux qui s'étaient enfuis vers les terres sauvages dévastées par l'hiver. C'était la première fois depuis trois ans que le Shropshire se trouvait près de la zone des combats, car il jouxtait les terres du comte de Chester, grisé de son succès et désireux d'agrandir ses domaines. Chaque membre des garnisons réduites de Hugh était sur le pied de guerre, prêt à défendre sa sécurité menacée.

La messe était terminée et Hugh s'attardait en arrière pour parler avec Radulphe dans la grande cour, quand il se produisit soudain un attroupement sous la voûte du portail où passait une petite procession venue de la Première Enceinte. Quatre solides paysans, vêtus de bon drap tissé, chevauchaient, sûrs d'eux, deux d'entre eux armés d'un arc prêt à servir, le troisième avait une fourche sur l'épaule et le quatrième une pique à long manche. Au milieu, escortée par deux hommes de chaque côté, une femme d'une quarantaine d'années, potelée, montait une petite mule : elle portait l'habit noir des moniales de l'ordre de Saint-Benoît. Les bandes blanches de sa guimpe encadraient son visage rond et rose, bien en chair, à l'ossature élégante, éclairé par deux yeux bruns brillants. Elle était bottée comme un homme et, pour ne pas être gênée à cheval, elle avait remonté son habit, mais quand elle mit pied à terre, elle rabattit l'étoffe d'un seul geste de sa large main, et elle resta là, alerte et discrète, cherchant du regard quelqu'un qui pût la renseigner efficacement.

— Nous avons la visite d'une moniale, dit calmement l'abbé en la regardant avec intérêt, mais elle ne fait pas partie de mes relations.

Frère Cadfael, qui traversait sans hâte la cour pour se rendre au jardin et à l'herbarium, avait aussi remarqué l'agitation soudaine au portail et il s'était arrêté en voyant quelqu'un qu'il se rappelait fort bien. Il avait déjà eu l'occasion de rencontrer une fois cette dame et savait qu'il ne l'oublierait pas facilement. Apparemment elle aussi se souvenait de leur rencontre avec plaisir, car au moment même où elle l'aperçut, son regard s'illumina et elle se dirigea vers lui. Il se porta joyeusement au-devant d'elle. Ses gardes du corps, gens très simples, satisfaits de l'avoir conduite à bon port sans encombre, restèrent près du portail à faire les cent pas sur les pavés ; apparemment l'endroit ne les impressionnait nullement.

— Je pensais bien que cette démarche me disait quelque chose, dit la dame avec satisfaction. Vous êtes frère Cadfael, vous avez eu à venir dans notre maison. Je suis très heureuse d'être tombée sur vous. Je ne connais personne ici. Vous voulez bien me présenter à votre

abbé ?

— Et comment ! répondit Cadfael. D'ailleurs, il vous regarde depuis le coin du cloître. Ça remonte à deux ans maintenant... Dois-je lui dire qu'il a l'honneur d'accueillir soeur Avice ?

— Soeur Magdeleine, répondit-elle sans insister, et quand elle sourit, un peu cérémonieusement, il vit cette fossette merveilleuse semblable à une étoile et qui restait gravée dans sa mémoire.

Il s'était alors demandé si, en prenant le voile, elle n'aurait pas dû tenter de l'effacer ou si au contraire ce n'était pas aujourd'hui encore l'arme la plus redoutable de sa panoplie. Il se rendit compte qu'il avait cligné des paupières et qu'elle l'avait remarqué. Avice de Thornbury avait toujours eu un air de conspirateur, qui laissait croire à chaque homme qu'elle n'avait confiance qu'en lui.

— En fait, dit-elle, il vaudrait mieux que je m'adresse à Hugh Beringar, car j'ai entendu dire que Gilbert Prestcote n'était pas revenu de Lincoln. Sur la Première Enceinte, on nous a dit qu'on le trouverait là sinon il faudrait poursuivre jusqu'au cloître.

— Il est là, dit Cadfael ; il vient de sortir de la messe et il discute avec l'abbé. Regardez par-dessus mon épaule, vous les verrez tous deux.

Elle s'exécuta, sans dissimuler son air approbateur. L'abbé Radulphe était d'une taille nettement au-dessus de la moyenne, droit comme une lance, solide et mince, avec un profil d'oiseau de proie et un regard calme et intelligent ; quant à Hugh, s'il avait une bonne tête de moins, et s'il semblait ne pas peser très lourd, il passait rarement inaperçu. Soeur Magdeleine l'étudia de la tête aux pieds avec un pétillement dans ses yeux bruns. Elle savait juger les hommes et quand elle en voyait un, elle l'estimait à sa juste valeur.

— Alors, c'est parfait ! s'exclama-t-elle, en hochant la tête. Venez, je vais aller le saluer.

Radulphe vit qu'elle se dirigeait vers eux et il se porta à sa rencontre, accompagné de Hugh.

— Père abbé, dit Cadfael, voici soeur Magdeleine, qui appartient à notre ordre ; elle nous arrive de sa cellule de Polesworth qui se situe à quelques miles au sud-ouest, dans la forêt, au gué de Godric. Elle veut aussi rencontrer Hugh Beringar, en tant que shérif de ce comté.

Après une révérence pleine de grâce, la religieuse se pencha pour baiser la main de l'abbé.

— En vérité, père, ce que j'ai à dire regarde tous ceux qui s'intéressent à la paix et à l'ordre. Frère Cadfael que voici nous a rendu visite dans notre cellule et il sait à quel point nous sommes seules et si près du pays de Galles en cette période troublée. Ses conseils et ses avis nous seront précieux, si la situation nous dépasse.

— Soyez la bienvenue, ma soeur, dit l'abbé qui l'examina avec

une attention aussi soutenue que celle dont elle avait fait preuve. Je gage que vous voudrez bien dîner avec moi. Quant à vos gardes – car je vois qu'ils s'occupent de vous avec un grand dévouement je donnerai des ordres pour qu'ils ne manquent de rien. Et, au cas où vous ne l'auriez pas encore rencontré, celui que vous cherchez, Hugh Beringar, est précisément à mes côtés.

Bien qu'elle se fût tournée de manière à ce qu'il ne puisse la voir, Cadfael était sûr qu'elle jouait de sa fossette et de son sourire à l'intention de Hugh, tout en s'inclinant cérémonieusement devant lui.

— Je n'avais pas encore eu la chance de vous rencontrer, monsieur, dit-elle – et bien malin qui aurait pu dire si cette phrase exprimait une grande courtoisie ou de la malice – mais j'ai déjà eu l'occasion de m'entretenir avec votre shérif. J'ai entendu dire qu'il n'est pas rentré avec vous et qu'il est peut-être prisonnier. J'en suis vraiment désolée.

— Moi aussi, répartit Hugh. Mais j'espère bien l'aider à s'en sortir si l'occasion se présente. Et si j'en juge par votre escorte, ma soeur, vous devez avoir de bonnes raisons d'être prudente en traversant la forêt. Je pense que cela aussi me regarde, maintenant que je suis de retour.

— Allons dans mon parloir, suggéra l'abbé, et voyons ce que soeur Magdeleine a à vous dire. Frère Cadfael, ayez l'obligeance de prévenir frère Denis pour que ce qu'il y a de mieux dans notre maison soit à la disposition des gardes de notre soeur. Ensuite vous viendrez nous rejoindre, car on pourrait avoir besoin de vos lumières.

Elle s'était assise, un peu à l'écart du feu, quand Cadfael entra dans le parloir de l'abbé quelques minutes plus tard ; elle dissimulait ses pieds sous le bas de son habit, et elle s'appuyait, très droite, aux boiseries du mur. Plus il la regardait avec attention, et plus ses souvenirs se précisaient. De nombreuses années auparavant, quand elle était jeune et belle, elle avait été la maîtresse d'un baron, acceptant cette situation comme une honnête transaction commerciale ; en échange de son corps elle échappait à la pauvreté et pouvait se cultiver ; c'était justice. Elle avait fait preuve de loyauté et même d'affection en l'occurrence, tant que vécut son seigneur et maître. A la mort du baron, elle avait dû trouver à employer ses talents qui n'étaient pas minces ; elle ne manquait pas d'esprit de décision et elle était en quête de quelque chose d'enrichissant ; à son âge, c'était loin d'être simple. La mère supérieure du gué de Godric d'abord, puis la prieure de Polesworth, malgré l'étonnement légitime que leur avait causé cette postulante inattendue, avaient dû trouver qu'il serait dommage de se passer d'Avise de Thornbury. C'était une femme de parole, qui ne se plaignait jamais ; elle manifesterait les

mêmes qualités dans sa nouvelle profession. S'était-il agi d'une véritable vocation dès le début ? On pouvait en douter. Mais avec de la patience et de l'application, elle pouvait bien s'affirmer.

— Quand cette malheureuse affaire de Lincoln a éclaté en janvier, fit-elle, il nous est revenu que certains Gallois étaient prêts à prendre les armes. Il ne s'agissait pas, j'imagine, de loyauté partisane ; mais quand deux factions rivales s'affrontent, il y a du butin à ramasser. Le prince Cadwaladr de Gwynedd a levé une petite troupe et les Gallois de Powys se sont joints à lui, il était question qu'ils volent à l'aide du comte de Chester. Donc nous étions prévenus avant le début des hostilités.

C'était elle qui avait remarqué tout cela. Qui d'autre, dans ce petit nid de saintes femmes, aurait été capable de sentir comme le vent allait tourner entre ceux qui se disputaient la couronne sans parler des Anglais, des Gallois, un comte dévoré d'ambition et un chef de clan avide de pillage ?

— Par conséquent, mon père, ça n'a pas vraiment été une surprise quand, il y a quatre jours, un garçon habitant sur un essart un peu à l'ouest de chez nous, est arrivé en courant nous dire que la petite propriété de son père avait été dévastée, que sa famille avait fui vers l'est et qu'une bande de pillards gallois faisait ripaille dans ce qui restait de sa maison – et comment ils mettraient à sac la communauté du gué de Godric. Quand les chasseurs rentrent au bercail, ils ne dédaignent pas un peu de gibier supplémentaire pour ajouter à leur tableau de chasse. Nous n'avions pas encore pris connaissance de la défaite de Lincoln, ajouta-t-elle, lorsque le regard attentif de Hugh croisa le sien, mais on s'en était un peu douté et on avait pris nos précautions ; le plus court chemin pour Cadwaladr, qui regagnait son château d'Aberystwyth avec son butin, passe tout près de Shrewsbury. Apparemment, il ne tenait pas à trop s'approcher de la ville, même si la garnison est moins forte, ce qu'il savait très probablement. Mais avec nous, dans la forêt, il ne risquait pas grand-chose. Avec une poignée de femmes en face de soi, cela valait la peine de s'amuser un peu pendant une journée et de ne rien nous laisser.

— Ça, c'était il y a quatre jours ? demanda Hugh aux aguets.

— Oui, quand le garçon est arrivé. Il est en sûreté et son père aussi, mais leur bétail leur a été volé et conduit vers l'ouest. Trois jours s'étaient écoulés quand ils sont arrivés. Ça nous laissait une journée pour nous préparer.

— C'était une entreprise méprisable, dit Radulphe, furieux et dégoûté s'en prendre lâchement à des femmes sans défense. Honte à ceux, Gallois, ou tout ce qu'on voudra, qui se livrent à de pareilles infamies ! Et quand je pense qu'ici nous ne savions rien de tout cela !

— Ne vous inquiétez pas, père. Nous nous sommes bien tirées de

cet orage. Notre maison est encore debout, rien n'a été pillé, et toutes nos religieuses sont intactes. Les forestiers, eux, n'ont presque rien eu à déplorer. Et nous ne sommes pas tout à fait sans défense. Ils sont arrivés par l'ouest, là où passe notre ruisseau. Frère Cadfael sait comment se présente le terrain.

— Ce ruisseau n'arrêterait pas grand monde la plupart du temps, émit Cadfael, dubitatif. Mais il y a eu de très fortes pluies cet hiver. Il y a quand même le gué et le pont à garder.

— C'est vrai, mais avec de bons voisins on lève une modeste troupe en un rien de temps. On nous aime bien dans la forêt et les hommes sont solides.

Quatre membres de sa petite armée se régalaient de pain, de bière et de viande dans la loge, en ce moment même, très satisfaits et fiers d'eux-mêmes et de leurs exploits ; à juste titre.

— Le ruisseau était très haut déjà, mais on a réussi à le creuser au cas où ils essaieraient malgré tout de s'y aventurer et ensuite John Miller a ouvert toutes les vannes pour faire monter le niveau de l'eau. Et le pont ? Eh bien, nous avons scié le bois des jetées, presque complètement et nous y avons attaché des cordes cachées dans les buissons. Vous vous souvenez, il a beaucoup d'arbres sur les deux rives. On pouvait détacher les jetées sans se montrer quand on le jugerait utile. Tous les forestiers sont venus avec des gourdins, des fourches et des arcs pour renforcer nos défenses et s'occuper de ceux qui seraient parvenus à traverser.

Inutile de demander qui avait organisé cette terrible réception. La personne en question était assise là, calme, avenante, comme une villageoise heureuse de son sort, qui parlerait des exploits de ses enfants et petits-enfants, pleine d'affection et de fierté devant leur précocité, mais assez sage pour ne pas leur laisser deviner ses sentiments.

— Les forestiers, il n'y a pas de meilleurs archers, vous savez, étaient répartis entre les arbres tout le long de notre rive. Et les hommes qui se trouvaient en face s'étaient retirés à couvert pour achever et accélérer la déroute de nos ennemis, expliqua-t-elle.

L'abbé la considéra d'un air à la fois respectueux et prudent ; son étonnement discret se manifesta dans sa façon de hausser les sourcils.

— Il me semble, émit-il, que mère Mariana est âgée et fragile. Cette attaque a dû lui causer beaucoup d'inquiétude et de crainte. Heureusement que vous étiez là et qu'elle a pu déléguer ses pouvoirs à un adjoint aussi solide et capable.

Cadfael pensa que le doux sourire de soeur Magdeleine servit peut-être de voile pudique à l'affolement et à la terreur qui s'étaient emparés de mère Mariana dans ces circonstances dramatiques.

— Notre supérieure n'était pas en excellente santé à ce moment,

se contenta-t-elle de dire, mais Dieu merci, elle va bien maintenant. Nous l'avons suppliée de se rendre dans la chapelle avec les plus âgées de nos soeurs, de s'y enfermer avec les objets de valeur que nous possédons et de prier pour que nous nous en sortions sans dommage. Il est hors de doute que leurs prières ont été plus efficaces que nos armes, car nous n'avons subi aucun dommage.

— J'ai peine à croire que cela ait suffi à détourner les Gallois de leur intention première, répliqua Hugh, et surprenant son regard innocent, il lui sourit, approbateur. Je suppose qu'il y a quelques palissades à arranger là-bas. Qu'est-il arrivé ensuite ? Tout s'est bien passé, dites-vous. Avez-vous utilisé vos cordes ?

— Que oui ! Ils ont surgi en grand nombre. On les a laissés prendre le pont et arriver presque jusqu'à nous, puis on a détaché les jetées. Leur première vague d'assaillants est partie à l'eau ; ceux qui avaient essayé de passer par le gué, sont tombés dans les trous que nous avions creusés et le flot les a emportés. Puis quand nos archers ont tiré leurs premières flèches, les Gallois se sont sauvés comme des lapins. Les garçons qui étaient à couvert de l'autre côté sont partis à leur poursuite, et ce fut la débâcle. John Miller a refermé les vannes à l'heure qu'il est. Si on a deux semaines de beau temps, on redressera le pont. Les Gallois ont laissé trois morts derrière eux, noyés dans la rivière, les autres, ils les ont emmenés avec eux, à moitié asphyxiés, et ils les ont traînés à leur suite tout en courant. Tous, sauf un, et c'est la raison pour laquelle je me suis mise en route. Il y a un très beau jeune homme qui avait été emporté par le courant, nous l'en avons sorti tout dégoulinant et plus qu'à moitié noyé ; on lui a fait régurgiter ce qu'il avait bu et on l'a ramené à la vie afin qu'il nous raconte son histoire. Vous pouvez l'envoyer chercher et nous en débarrasser dès qu'il vous plaira. Les choses étant apparemment ce qu'elles sont, il a des chances de vous être utile.

— Lui ou tout autre prisonnier gallois, affirma Hugh, rayonnant. Où avez-vous entreposé la marchandise ?

— John Miller l'a mis sous clé, et fait garder. J'ai préféré ne pas essayer de vous l'amener moi-même. Il est vif comme un martin-pêcheur et il vous glisse entre les doigts comme un poisson. A moins de le ficeler des pieds à la tête, je suis à peu près sûre qu'il aurait réussi à filer.

— On s'efforcera de le ramener ici, affirma Hugh avec conviction. A votre avis, quel genre d'individu est-ce ? Vous a-t-il donné un nom ?

— Il ne dit pas un mot, sauf en gallois, langue que je ne parle pas, ni aucune d'entre nous. Mais il est jeune, habillé comme un prince et suffisamment arrogant dans ses manières pour être de sang princier. Il ne fait pas partie du commun des mortels. Il pourrait se

révéler utile si on venait à discuter d'échanges.

— J'irai le chercher dès demain, promet Hugh, et je vous remercie de tout coeur pour ce cadeau. A la première heure, je vous enverrai mes hommes. Il ne serait pas mauvais par la même occasion que j'inspecte toute cette partie de la frontière ; si vous pouvez passer la nuit ici, ma soeur, nous nous ferons un plaisir de vous ramener chez vous en toute sécurité.

— Ce serait certes la sagesse, intervint l'abbé. L'hôtellerie et tout ce que nous avons est à votre disposition, vos voisins qui ont eu l'obligeance de vous accompagner sont également les bienvenus. Il vaut en effet bien mieux rentrer sous bonne escorte. Qui sait si des groupes de maraudeurs ne rôdent pas encore dans la forêt, après avoir manifesté tant d'audace ?

— J'en doute fort, dit-elle. Nous n'avons rien vu de tel en nous rendant chez vous. Ce sont nos amis qui n'ont pas voulu me laisser m'aventurer seule. Mais j'accepte bien volontiers votre hospitalité, père, et je serai ravie de vous avoir avec nous, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Hugh avec un sourire méditatif, quand nous serons sur le chemin du retour.

— Ma foi, dit Hugh en traversant la cour avec Cadfael pour laisser soeur Magdeleine dîner en compagnie de l'abbé, je serais sûrement mieux inspiré de lui laisser la direction des opérations dans toute la forêt plutôt que de lui offrir ma protection. On aurait bien eu besoin d'elle à Lincoln quand les ennemis passaient la rivière, alors que les siens n'y sont pas parvenus. L'accompagner vers le Sud, demain, sera sûrement un plaisir, mais ce pourrait aussi être assez profitable. Je prêterai une oreille attentive à tous les conseils que cette dame consentira à me dispenser.

— Il n'y a pas que vous à qui cette promenade fera plaisir, ajouta Cadfael sans détour. Elle a prononcé ses vœux de chasteté, c'est entendu, et quand elle promet, elle tient sa parole. Mais elle n'a jamais juré de ne plus prendre plaisir à la compagnie et à la conversation d'un homme véritable. Je doute qu'elle se résolve jamais à cette extrémité ; elle trouverait que c'est un parfait gâchis que de froncer le nez par dédain aux dons de Dieu.

Le lendemain matin, la petite troupe se regroupa après prime ; soeur Magdeleine avait ses quatre gardes du corps et Hugh avait emprunté six hommes d'armes à la garnison du château. Cadfael les vit se réunir et se mettre en selle et il prit congé de la dame avec un sourire chaleureux et approuvateur.

— Il me semble, reconnut-il, que je vais avoir bien du mal à m'habituer à votre nouveau nom et à m'en servir.

Cela provoqua chez la religieuse un nouveau sourire aussi éclatant que fugitif.

— Ah oui ! Vous pensez que je ne me suis jamais repentie de mes errances passées, j'avoue ne pas me rappeler ce genre de choses. Mais ce fut un tel réconfort, une telle satisfaction pour ces femmes. Elles m'ont accueillie parmi elles avec une telle joie ; elles sont adorables, pensez donc : une pécheresse repentie. Je n'ai pas pu m'empêcher de leur donner ce qu'elles voulaient et jugeaient juste. Vous ne pouvez pas savoir à quel point elles sont fières de moi.

— Je le crois sans peine, répondit Cadfael, en voyant la façon dont vous avez protégé leur abri d'une attaque, du pillage, voire d'une mort violente.

— Euh oui, mais elles ne trouvent pas cela très féminin, même si elles sont plutôt satisfaites du résultat. Les colombes étaient tout effarouchées, mais moi, je n'ai jamais rien eu d'une colombe, reconnu soeur Magdeleine, et seuls les hommes aiment vraiment mon côté faucon.

Elle sourit à nouveau, monta sur sa petite mule, et se prépara à regagner son foyer, entourée d'hommes qui, déjà, l'admiraient et d'autres qui ne demandaient pas mieux. Décidément, que ce soit à la cour ou au cloître, Avice de Thornbury ne se déplacerait jamais sans que les hommes ne se retournent sur son passage.

CHAPITRE II

Avant la tombée de la nuit, Hugh était de retour avec son prisonnier ; il avait inspecté la bordure ouest de la Forêt Longue sans rencontrer de maraudeurs gallois ni d'hommes sans maître, vivant seuls dans les bois. Cadfael les vit passer devant le portail de l'abbaye, alors qu'ils s'apprêtaient à traverser la ville pour se diriger vers le château où le jeune Gallois qui se révélerait peut-être utile un jour pourrait être gardé en sûreté. Comme on douterait sans doute de sa parole, il se retrouverait sûrement entre les quatre murs d'une bonne cellule forte. Hugh pouvait difficilement se permettre de le laisser filer.

Cadfael eut à peine le temps de l'apercevoir sur son cheval au début du crépuscule. Il semblait s'être montré difficile en chemin car il avait les mains liées dans le dos, un homme d'armes tenait la monture par les rênes, les pieds du cavalier étaient attachés aux étriers et, fait significatif, un archer le suivait de très près. Si ces précautions visaient simplement à s'assurer de sa personne, le succès était incontestable, mais si l'on avait pour but de l'intimider, comme le jeune homme lui-même semblait le supposer, la réussite était loin d'être totale, car il manifestait une impudence hautaine, dédaigneuse, se redressait de toute sa taille, sifflait à l'occasion et adressait, par-dessus son épaule, des propos en gallois que l'homme n'aurait peut-être pas acceptés aussi calmement s'il avait été capable d'en comprendre la teneur comme le pouvait Cadfael. Il ne manquait ni d'audace ni d'un certain culot, ce jeune prisonnier, mais il y avait probablement aussi de la bravade dans son attitude.

C'était un garçon de belle allure, assez grand pour un Gallois, avec un menton et des pommettes indiquant la hardiesse, un teint coloré, fréquent chez ceux de sa race, d'épaisses boucles noires emmêlées, qu'agitait le vent du sud-ouest (il était en effet nu-tête) et qui tombaient élégamment sur ses sourcils et ses oreilles. Pieds et poings liés, il n'en chevauchait pas moins comme un centaure et, de temps à autre, il asticotait ses gardiens en gallois d'une voix haute et claire. Soeur Magdeleine n'avait pas menti, il avait vraiment une dégaine princière, et ses manières montraient qu'il était vraisemblablement fier et sans doute, songea Cadfael, gâté d'une manière scandaleuse. Situation qui n'avait rien de rare chez un fils

unique, selon toute apparence et qui présentait fort bien.

La procession poursuivit son chemin et peu à peu le sifflement puissant et mélodieux du prisonnier cessa de se faire entendre sur la Première Enceinte, puis au-delà du pont. Cadfael retourna à son atelier de l'herbarium et ranima son feu pour mettre à bouillir un élixir tout frais de marrube en prévision des toux et des refroidissements de l'hiver.

Hugh descendit du château le matin suivant avec l'intention d'emprunter Cadfael à l'abbaye pour visiter son prisonnier. Apparemment le jeune homme avait à la cuisse une plaie à vif, car il s'était cogné à une pierre en tombant à l'eau, mais il s'était donné bien du mal pour nul ne s'en aperçoive.

— A mon avis, dit Hugh avec un Petit sourire, il serait mort plutôt que de montrer ses fesses afin que ces dames puissent lui appliquer un cataplasme. Maintenant, il faut reconnaître que sa blessure n'est pas mortelle, mais il n'a pas dû s'amuser pendant les quelques miles qu'on lui a fait faire. En tout cas, il n'en a rien montré. Et il a rougi comme une jeune fille quand on a remarqué qu'il se frottait là où il avait mal et qu'on l'a forcé à se déshabiller.

— Vous ne lui avez pas mis de pansement pour la nuit ? Allons, allons, pas d'histoires ! Dites-moi un peu pourquoi vous avez besoin de moi ? demanda Cadfael, fine mouche.

— Parce que vous parlez gallois, et gallois du Nord ; ce garçon vient sûrement de Gwynedd, ce doit être un des fils de Cadwaladr – et puis, pendant que vous y serez, vous pourrez lui apporter un peu de réconfort. On lui parle anglais, mais il se contente de secouer la tête et de répondre en gallois. Il a cependant une lueur coquine dans l'oeil qui me donne à penser qu'il comprend très bien et qu'il s'amuse à nos dépens. Pourquoi ne viendriez-vous pas lui parler anglais, et tendre un piège à cette jeune tête de mule qui croit que nous prenons ses insultes en gallois pour des politesses ?

— Il ne s'en serait pas tiré à si bon compte avec soeur Magdeleine, si elle avait su qu'il était blessé, remarqua Cadfael, songeur. Il aurait pu rougir tout son souïl, ça ne l'aurait guère avancé.

Et il s'en alla, tout content, dire à frère Oswin ce qu'il convenait de surveiller plus particulièrement dans l'atelier, avant d'accompagner Hugh au château. Quand il se confessait, il reconnaissait pécher souvent par excès de curiosité. Mais enfin quoi, il était gallois, et quelque part, dans le maquis des généalogies, ce garçon obstiné était peut-être un parent éloigné.

On avait montré un respect indubitable pour la force, l'astuce et l'ingéniosité du prisonnier en le fourrant dans une cellule sans fenêtre,

mais où il ne manquait de rien. Cadfael alla le voir seul et entendit la porte se refermer derrière eux. Il y avait une lampe dont la mèche flottait dans une soucoupe d'huile ; on y voyait suffisamment car la pierre pâle du mur réfléchissait la lumière de toutes parts. Le prisonnier regarda de travers l'habit du bénédictin, ne sachant trop que penser de cette visite. En réponse à ce qui était visiblement une formule de politesse en anglais, il répondit tout aussi courtoisement en gallois, mais pour tout le reste, il secoua sa tête brune d'un air désolé, donnant l'impression qu'il ne comprenait pas un traître mot. Il réagit assez vite cependant, quand Cadfael ouvrit sa besace et sortit ses baumes, lotions et autres bandages. Il s'était peut-être trouvé fort bien cette nuit d'avoir accepté que l'on soigne sa plaie, car cette fois ci, il consentit sans façons à se dévêtir et laissa Cadfael refaire son pansement. Il avait certes aggravé sa blessure en montant à cheval, mais avec du repos, tout se réparerait vite. Sa chair était sans défaut, solide, lisse et ferme. Sous la peau, les muscles roulaient, doux comme de la soie.

— C'était idiot de souffrir sans rien dire, remarqua Cadfael, dans un anglais tout simple, on t'aurait soigné et tu n'y penserais plus. Mais serais-tu idiot ? Dans ta situation, tu devras apprendre à être discret.

— Je n'ai rien à apprendre de la part des Anglais, dit le garçon en gallois, secouant toujours la tête comme s'il ne comprenait rien du tout. Et puis, je ne suis pas idiot, moi, sinon je serais aussi bavard que toi, espèce de vieux déplumé.

— On t'aurait bien soigné au gué de Godric, tu sais, continua innocemment Cadfael. Tu as perdu quelques jours là-bas.

— Avec cette bande de vieilles folles, répliqua le garçon, impassible, et laides par-dessus le marché.

Là, ça commençait à bien faire.

— Ce sont quand même elles qui t'ont tiré de l'eau, qui t'ont séché, tout seigneur que tu es, et qui t'ont évité d'y rester, s'exclama Cadfael, indigné, en gallois, cette fois. Et si tu n'es pas fichu d'avoir un brin de reconnaissance à leur égard en t'exprimant dans une langue qu'elles puissent comprendre, tu es sûrement le gamin le plus mal élevé du pays de Galles. Et si tu veux tout savoir, beau jeune homme, il n'y a rien de plus laid et de plus détestable que l'ingratitude. Ni de plus bête non plus, et j'ai bien envie de t'arracher ce bandage, ça mettra peut-être un peu de plomb dans la tête au sale gosse que tu es !

Le jeune homme était maintenant assis tout droit sur son banc de pierre, bouche bée, la stupéfaction lui donnait l'expression d'un clown. Il fixa Cadfael avala sa salive, et rougit lentement du cou au front.

— Je suis trois fois plus gallois que toi, bougre d'andouille, dit Cadfael qui retrouvait son calme, car apparemment j'ai trois fois ton âge. Maintenant, respire un bon coup et parle ; et en anglais, s'il te

plaît, car je te jure que si tu me reparles gallois, pour ne citer que cela, je m'en vais et te laisse te débrouiller tout seul. Et ça m'étonnerait que cela te plaise. Me suis-je clairement fait comprendre ?

Le garçon hésita un instant, prêt à se mettre en colère, humilié, car il n'avait pas l'habitude d'être rabroué, et puis soudain, il se racheta : rejetant la tête en arrière, il éclata d'un rire clair, où il reconnaissait s'être conduit comme un imbécile, et aussi qu'il s'était jeté la tête la première dans le piège. Heureusement, il avait un bon fond que sa contestable éducation n'avait pas détruit.

— C'est mieux, admit Cadfael, désarmés C'est bien joli de siffloter et de jouer les fiers-à-bras pour ne pas perdre la face, mais pourquoi feindre de ne pas parler anglais ? Si près de la frontière, combien de temps aurais-tu pu tenir avant qu'on ne te débuse ?

— D'ici un ou deux jours, répondit le jeune résigné, j'aurais peut-être réussi à savoir quel sort on me destinait. Tout ça est nouveau pour moi. J'avais un peu perdu le nord.

Il maîtrisait très correctement l'anglais, à partir du moment où il consentait à le parler.

— Et ton impudence servait à te donner du courage, j'imagine. Mais tu devrais avoir honte de dire du mal des saintes femmes qui t'ont sauvé la vie, vaurien.

— Personne n'était censé me comprendre, protesta le prisonnier qui poursuivait presque aussitôt, magnanime : mais je n'en suis pas fier non plus. J'étais comme un oiseau pris au piège, qui attaque tant qu'il peut, par dépit et aussi pour s'échapper. Et puis, je ne voulais rien dire de moi, avant d'avoir évalué les intentions de mes geôliers.

— Ou pour les empêcher de t'évaluer toi-même, risqua Cadfael, rusé. Tu avais peur qu'on ne te libère que contre une forte rançon. Pas de nom, pas de titre, rien qui permette de calculer ta valeur ?

Le garçon fit oui de la tête. Il examinait Cadfael, se demandant visiblement ce qu'il devait lui cacher, même maintenant qu'il avait été percé à jour, et puis tout aussi impulsivement, il se laissa aller et les mots jaillirent comme malgré lui.

— A dire vrai, bien avant qu'on ne se lance à l'attaque du couvent, je commençais à me sentir mal à l'aise dans toute cette sale affaire. Owain Gwynedd ignorait tout des mouvements de son frère ; il sera très fâché après nous tous. Et quand Owain est furieux, je regarde attentivement où je mets les pieds. C'est exactement ce que je n'ai pas fait quand je suis parti avec Cadwaladr. Je regrette amèrement maintenant de m'être laissé entraîner, et de ne pas être resté à l'écart. Je n'ai jamais eu l'intention de causer du tort à vos dames, mais une fois que je m'étais mêlé à tout ça, je ne pouvais plus reculer. En outre, je me suis laissé prendre ! Par une poignée de vieilles femmes et de paysans ! On me regardera d'un oeil goguenard quand je rentrerai, si

on ne se moque pas de moi.

Il avait l'air plus dégoûté qu'abattu, et il haussa les épaules avec un bon sourire à l'idée qu'on rirait de lui, mais la perspective n'en était pas plus agréable pour autant.

— Et si je coûte cher à Owain, ça ne va pas redorer mon blason. Il n'est pas du genre à prendre plaisir à dépenser son bel argent pour racheter les imbéciles.

Aucun doute, ce jeune homme gagnait à être connu. Il se conduisait en homme et évitait de rendre autrui responsable des erreurs qu'il était seul à avoir commises. Cadfael approuva cette attitude.

— Permits-moi de te glisser un petit mot discret. Plus tu as de valeur et plus Hugh Beringar t'appréciera ; c'est lui qui te retient ici. Et pas pour de l'argent, crois-moi. Il y a un seigneur, le shérif de ce comté, qui est très probablement prisonnier au pays de Galles comme toi ici, et Hugh Beringar tient à le récupérer. Si tu as autant d'importance que lui, et qu'on s'aperçoit qu'il est vivant, tu es sur la bonne voie pour rentrer chez toi. Et ça ne coûtera rien à Owain Gwynedd qui n'a sûrement jamais voulu tremper dans ces combines et qui sera trop heureux de nous le prouver en nous rendant Gilbert Prestcote.

Le garçon avait repris confiance, et il rougit, l'oeil grand ouvert.

— C'est vrai ? Vous me conseillez de parler ? Et j'ai de bonnes chances de rentrer chez moi avec la bénédiction de tout le monde ? Ce serait une solution plus agréable que ce que j'avais envisagé.

— Ou mérité ! s'exclama Cadfael, sans ambages, et il vit le jeune homme rougir de colère, puis se détendre de nouveau et secouer ses boucles brunes avec un brusque sourire.

— Allez, ne t'en fais pas, ça s'arrangera. Raconte-moi ton histoire maintenant, pendant que je suis là, car je suis vraiment curieux. Mais inutile de la raconter deux fois. Laisse-moi aller chercher Hugh Beringar, et voyons si on peut arriver à s'entendre. Pourquoi rester ici à la dure, alors que tu pourrais te détendre les jambes dans les salles du château ?

— C'est d'accord ! s'exclama le jeune homme, rayonnant d'espoir. Amenez-moi à confesse et je ne vous cacherai rien.

A présent qu'il était décidé, il s'exprimait avec un enthousiasme volubile ; il était ouvert de nature et modérément amateur de silence. Son mutisme avait dû lui coûter d'énormes efforts sur lui-même. Hugh lui prêta oreille sans rien manifester de ses sentiments, mais à présent Cadfael savait interpréter le moindre frémissement de ces sourcils fins et mobiles, et le moindre éclat de ce regard noir.

— Je me nomme Elis ap Cynan, ma mère est cousine d'Owain

Gwynedd qui est mon suzerain. Il s'est occupé de moi depuis qu'il m'a placé en nourrice à la mort de mon père. C'est-à-dire qu'il m'a mis chez mon oncle, Griffith ap Meilyr, où mon cousin Eliud et moi avons grandi comme deux frères. La femme de Griffith est aussi une parente éloignée du prince, et Griffith est l'un de ses principaux vassaux. Owain a de l'estime pour nous. Il ne me laissera pas ici, en captivité, de son plein gré, affirma le jeune homme avec confiance.

— Même si vous avez filé en douce avec son frère pour prendre part à une bataille à laquelle il ne tenait pas à être mêlé ? s'étonna Hugh sans sourire, mais d'une voix douce.

— Oui, sans aucun doute, persista Elis d'un ton ferme. Maintenant si vous voulez tout savoir, je n'en suis vraiment pas fier, et j'aurai encore de meilleures raisons de le regretter quand il faudra que je rentre et que je me présente à lui. Je vais passer un mauvais quart d'heure, aucun doute là-dessus.

Mais cette perspective ne semblait pas le plonger dans le désespoir et son sourire soudain, audacieux en présence de Hugh dont il ignorait tout, brilla un bref instant.

— Je me suis conduit comme un imbécile. Oh, ce n'est pas la première fois, ni la dernière, j'en ai peur. Eliud a été plus raisonnable. Il est grave, réfléchi ; il pense comme Owain. C'était la première fois que nous n'étions pas d'accord. Ah si seulement je l'avais écouté ! Tiens, au fait, je ne l'ai jamais vu se tromper. Mais j'avais tellement envie de bouger un peu, j'ai fait ma tête de cochon, et vogue la galère !

— Et ce que vous avez vu, ça vous a plu ? s'enquit Hugh sèchement.

— Pendant la bataille, on était à armes égales, répondit Elis se mordant les lèvres pour réfléchir, et c'était un combat loyal. Vous y étiez ? Alors vous savez que c'était formidable ce qu'on a fait ; on a traversé la rivière en crue, et on a pris pied sur ce marais gelé, tout trempés et frissonnants qu'on était...

Ce souvenir enthousiasmant lui rappela soudain la seconde traversée, tentative qui s'était terminée bien moins héroïquement, le revers de la médaille en vérité. On l'avait repêché comme un chaton qui se noie, et on l'avait ramené à la vie, la tête dans le sol boueux, recrachant l'eau qu'il avait ingurgitée, pressé entre les bras d'un robuste forestier. Il surprit le regard de Hugh, vit qu'il pensait à la même chose, et il eut le bon goût de sourire.

— Que voulez-vous ? L'eau ne prend pas parti, elle avale les Gallois aussi bien que les Anglais. Mais je n'avais rien à regretter à ce moment, pas à Lincoln. C'était une belle bataille. Après, non, ce qui s'est passé en ville m'a écoeurée. Si j'avais pu prévoir, je ne serais pas venu. Seulement voilà j'y étais, j'avais sauté le pas. Impossible de

reculer.

— Ce qui s'est passé à Lincoln vous a écoeuré et pourtant vous êtes parti avec les autres mettre à sac le gué de Godric ? objecta Hugh avec bon sens.

— Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Me dresser contre tous mes amis et mes compagnons ? Prendre l'air vertueux et leur dire que leur projet était très vilain ? Non, ça n'est pas pour moi, ça ! s'exclama Elis en toute franchise. Vous remarquerez toutefois, que de la façon dont ça a tourné, je n'ai causé de tort à personne. Je me suis laissé prendre, et si ça vous amuse de le répéter, tant pis pour moi. Comme je suis de la famille d'Owain, quand il saura que je suis vivant, il voudra me racheter, je n'en prendrais pas ombrage. La conclusion de tout cela est que je suis ici pour l'heure, entre vos mains.

— Il n'y a donc pas de raisons pour qu'on n'arrive pas à s'entendre, vous et moi, conclut Hugh, car il me paraît vraisemblable que mon shérif, que moi aussi je tiens à récupérer, soit prisonnier au pays de Galles, comme vous l'êtes ici. Si cela se vérifie, un échange ne devrait pas poser de problème majeur. Je ne tiens pas à vous garder sous clé, entre quatre murs, si vous, vous acceptez de vous conduire correctement en attendant que tout cela se règle. Donnez-moi votre parole de ne pas chercher à vous échapper, ni de sortir de cette enceinte, et vous pourrez circuler librement à l'intérieur du château.

— Bien volontiers, croyez-moi ! affirma Elis. Je m'engage sur l'honneur à ne rien tenter, ni à franchir ces portes avant que vous ayez retrouvé votre homme et que vous m'ayez donné la permission de quitter les lieux.

Cadfael retourna voir le jeune Gallois le lendemain pour s'assurer que sa blessure se refermait bien sans s'infecter. Déjà les lèvres de la plaie se rapprochaient comme deux amoureux, et cette égratignure ne laisserait pratiquement pas de cicatrice.

Il était d'un commerce fort agréable, ce jeune Elis ap Cynan, on lisait en lui comme dans un livre, et il s'ouvrait à vous comme une marguerite au soleil de midi. Cadfael s'attarda un peu pour voir ce qu'il avait derrière la tête ; il n'eut guère de difficulté et la moisson qu'il rapporta fut aussi riche qu'innocente. Ce fut d'autant plus facile que le jeune homme n'avait plus rien à perdre et que son seul auditeur était un vieux compatriote aux idées larges ; il se laissa donc aller, plein d'un enthousiasme innocent.

— Je me suis vraiment disputé avec Eliud à propos de mon escapade, dit-il d'un ton de regret. Pour lui, ça n'était pas une bonne affaire pour le pays de Galles et le butin qu'on rapporterait ne compenserait pas la moitié du tort que ça nous causerait. J'aurais dû savoir qu'il avait raison. C'est toujours pareil. Mais ce qui est

extraordinaire, c'est qu'on ne lui en veut pas ! C'est impossible d'être fâché contre lui – en tout cas, moi, je n'y parviens pas.

— Les frères de lait sont souvent plus proches que les frères de sang, je sais, constata Cadfael.

— Beaucoup plus proches, même, dans la plupart des cas. C'est presque comme si on était jumeaux. Eliud a fait son entrée dans le monde une demi-heure avant moi, et il a toujours agi comme s'il était l'aîné. Il doit être fou d'inquiétude à mon sujet en ce moment, car tout ce qu'il sait, c'est que j'ai été emporté par les eaux. Je voudrais bien que cet échange se réalise vite, qu'Eliud apprenne que je suis encore en vie pour le faire enrager.

— Je suppose qu'il n'y a pas que ton cousin et ami à s'inquiéter de ton absence, suggéra Cadfael. Tu n'es pas encore marié.

— On m'en a menacé, rien de plus, répondit Elis, avec une grimace. Mes aînés m'ont fiancé quand j'étais gamin, mais je ne suis pas pressé. Enfin, tout le monde y passe ; les hommes aussi quand ils arrivent à l'âge mûr. Il faut penser aux terres et aux alliances.

Il en parlait comme du poids des ans, qu'on accepte, mais sans plaisir. De toute évidence, il n'était pas épris de la dame en question. Il la connaissait probablement depuis l'enfance, avait joué avec elle, et... l'avait plus ou moins oubliée depuis, selon toute apparence.

— Elle s'intéresse peut-être plus à toi que toi à elle, lança Cadfael.

Elis eut un bref éclat de rire.

— Ah non, pas elle ! Si je m'étais noyé dans la rivière, on l'aurait fiancée à quelqu'un d'autre d'aussi bonne naissance et il aurait tout aussi bien fait l'affaire. Elle ne m'a jamais choisi, ni moi non plus. Remarquez, elle n'a jamais émis la moindre objection et je n'en ai pas élevé non plus, on aurait pu l'un et l'autre tomber beaucoup plus mal.

— Et qui est cette dame fortunée ? demanda sèchement Cadfael.

— Allons bon, vous vous fâchez parce que je vous parle franchement, lui fit remarquer Elis d'un ton léger. Ai-je prétendu qu'elle était loin de me valoir ? Elle est très bien cette fille, en fait ; elle est petite, vive, brune, et elle est très jolie, si on va par là. Je m'en contenterai s'il le faut. Son père est Tudur ap Rhys, seigneur de Tregeiriog dans le Cynllaith – c'est un homme de Powys, ami intime d'Owain, et il pense comme lui ; sa mère était une femme de Gwynedd. La fille s'appelle Cristina. Sa main vaut son pesant d'or, ajouta sans enthousiasme le fiancé en titre. Moi, je veux bien, mais je m'en serais volontiers passé pendant un bon moment encore.

Ils marchaient dans la salle extérieure pour se réchauffer, car si le temps s'était mis au beau, le froid demeurerait glacial et le garçon ne tenait pas à rentrer avant que ce soit indispensable. Il allait, la tête levée vers le ciel clair qui surplombait les tours, et son pas était aussi

vif et élastique que s'il arpentait déjà la terre de son pays.

— On peut prolonger ton séjour ici, dit Cadfael malicieusement, en mettant tout notre temps à retrouver notre shérif ; comme ça tu seras tranquille et célibataire tant que tu voudras.

— Oh non ! protesta Elis avec un grand éclat de rire. Je vous en prie ! J'aime mieux être marié au pays de Galles que libre ici de cette façon. Remarquez, le mieux serait d'être au pays de Galles et de ne pas avoir d'épouse, avoua le fiancé malgré lui, qui ne manquait pas d'humour. Enfin, marié ou non, c'est un peu la même chose en définitive. Il restera toujours la chasse, les armes et les amis.

Joyeuse perspective, pensa Cadfael, secouant la tête en pensant à cette petite jeune femme, vive et brune, cette Cristina, fille de Tudur, si elle attendait de son mari qu'il ne soit pas seulement un adolescent agréable, qui serait prêt à la tolérer et à être gentil avec elle, mais qui n'éprouverait guère d'amour. Certes, plus d'un mariage réussi n'avait pas commencé sous de meilleurs auspices et s'était plus tard transformé en un feu rayonnant.

Leurs pérégrinations les avaient menés au passage voûté conduisant à la salle de garde intérieure et le soleil oblique, froid, lumineux, marquait le chemin de ses rayons. En haut de la tour d'angle, à cet endroit, Gilbert Prestcote s'était installé avec sa famille, plutôt que de garder une maison en ville. Entre les merlons du mur de protection, le soleil venait d'atteindre la porte étroite qui menait aux appartements privés au-dessus, et la jeune fille qui en sortit apparut en plein dans sa lumière. Elle était exactement le contraire de la petite Galloise, vive et brune, car elle était grande et fine comme une branche de bouleau, avec un visage ovale délicat, et une chevelure d'un blond éclatant. Les rayons se reflétaient dans ses cheveux ondulés tandis qu'elle hésitait un instant sur le seuil de la porte, frissonnant légèrement sous la caresse de l'air glacial.

Frappé par cette pâleur lumineuse, Elis resta là, comme pétrifié et regarda par le passage voûté, les yeux ronds et fixes, bouche bée. La jeune fille s'enveloppa dans son manteau, referma la porte derrière elle et traversant la salle de garde d'un pas vif, se dirigea vers la voûte qui débouchait en ville. Cadfael dut tirer le garçon par la manche pour l'arracher à son extase et l'obliger à dégager le passage, lui faisant prendre conscience qu'il dévisageait la demoiselle avec une intensité embarrassante dont elle pourrait s'offusquer si elle la remarquait. Il obéit et se déplaça, mais au bout de quelques mètres, il regarda par-dessus son épaule puis il s'arrêta de nouveau et resta planté là, refusant de faire un pas de plus.

Elle s'engagea sous la voûte avec un demi-sourire, car la matinée était très belle, mais il y avait toujours quelque chose de grave, d'inquiet et de triste dans son attitude. Elis ne s'était pas suffisamment

écarté pour passer inaperçu ; elle sentit une présence toute proche et tourna vivement la tête. Il y eut un bref moment où leurs regards se croisèrent ; les yeux de la jeune fille avaient la couleur bleu sombre des pervenches. Le rythme de sa démarche se rompit, elle se laissa regarder, et il sembla presque qu'elle lui adressa un sourire hésitant, comme à quelqu'un qu'on reconnaît. Son visage s'empourpra lentement, puis elle se reprit, détourna le regard et continua vers la barbacane en accélérant le pas.

Elis la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait franchi le portail et disparu. Ses propres joues flambaient.

— Qui était cette dame ? demanda-t-il à la fois passionné et admiratif.

— Cette dame ? renvoya Cadfael. C'est la fille du shérif. Celui-là même dont nous espérons qu'il est vivant quelque part dans une prison galloise et que nous comptons échanger avec toi. C'est pour cela que l'épouse de Prestcote est venue à Shrewsbury ; elle a emmené avec elle sa belle-fille et son petit garçon dans l'espoir de retrouver bientôt son seigneur et maître. La mère de la jeune fille est morte sans lui donner de fils.

— Vous connaissez son nom ? Celui de la jeune fille ?

— Oui, elle s'appelle Mélisande.

Le garçon forma silencieusement ce nom de ses lèvres, puis épancha son émerveillement.

— A-t-on jamais vu d'aussi beaux cheveux ? s'exclama-t-il à voix haute, s'adressant au soleil, au ciel, plutôt qu'à Cadfael. Ils sont comme de l'argent tissé, plus fins que des fils de la vierge ! Et ce visage tout de lait et de rose... Quel âge peut-elle bien avoir ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? Dix-huit ans, à peu près, à vue de nez. Plus ou moins le même âge que ta Cristina, ajouta Cadfael, le ramenant sans beaucoup de ménagements à la réalité. Tu lui rendras un signalé service en lui ramenant son père. Car pour autant que je sache, tu ne tiens guère non plus à rester ici.

Elis cligna des yeux, fit un effort pour détourner le regard de l'endroit où Mélisande Prestcote avait disparu et l'air complètement ahuri, comme si on venait juste de le tirer d'un sommeil profond.

— Non... non... dit-il, incertain et il continua à marcher comme s'il était encore sous le charme.

Au milieu de l'après-midi, alors que Cadfael s'occupait à réapprovisionner son stock de cordiaux pour l'hiver, dans son atelier de l'herbarium, Hugh vint lui rendre visite, faisant entrer du même coup un âpre courant d'air, avant de refermer la porte pour les protéger du vent d'est. Il s'approcha du feu pour se réchauffer les mains, prit un gobelet sans attendre l'invitation de Cadfael, se servit

une rasade de vin et s'assit sur le large banc près du mur. Il se sentait bien dans ce monde en miniature, tamisé d'une douce lumière qui embaumait le bois et où Cadfael passait tant de temps. Il pouvait y réfléchir mieux que partout ailleurs.

— Je sors droit de chez votre abbé, annonça Hugh, et je vous enlève à l'abbaye pendant quelques jours.

— Il n'a pas protesté ? demanda Cadfael intéressé.

— Non, car c'était pour la bonne cause. Il tient, autant que moi, à retrouver et à récupérer Gilbert. Et plus tôt on saura si cet échange est possible, mieux ça vaudra pour tout le monde.

Cadfael ne pouvait qu'être d'accord sur ce point. Il pensait pourtant, un peu mal à l'aise mais pas encore inquiet, à sa visite du matin. Une vision si éloignée de tout ce qui était gallois et familier avait très bien pu impressionner un être jeune et influençable. Et avant cela, il y avait quelque chose d'autre dont il fallait tenir compte, l'honneur gallois si facile à blesser, et fait plus grave, la haine ancienne et toujours vivace de Gilbert Prestcote envers les Gallois, haine à laquelle certains d'entre eux répondaient par une violence égale.

— J'ai une frontière à garder et une garnison à conserver, commença Hugh, tenant son gobelet à deux mains pour le réchauffer. Nos voisins d'en face sont ivres de leurs propres exploits, et il y a de bonnes chances qu'ils cherchent partout à étendre leurs conquêtes. Transmettre un message à Owain Gwynedd est une affaire hasardeuse, nous le savons tous. Je n'aimerais pas trop lui envoyer un capitaine ne parlant pas gallois pour remplir cette mission, car il pourrait bien disparaître sans laisser la moindre trace. Il pourrait d'ailleurs arriver la même chose à cinq ou six hommes bien armés. Vous êtes gallois, vous avez votre habit comme cotte de mailles, et une fois passée la frontière, vous avez de la famille partout. Je suis tranquille, vous êtes une valeur beaucoup plus sûre qu'une petite troupe. Doté d'une modeste escorte, pour le cas où vous vous heurteriez à des irréductibles, et tenant compte de votre connaissance du gallois, et de vos liens familiaux pour affronter quiconque voudrait vous barrer la route, il n'y a rien à craindre. Qu'en dites-vous ?

— En tant que Gallois, répondit Cadfael parfaitement à l'aise, j'aurais honte d'être incapable de remonter dans mon arbre généalogique jusqu'à la seizième génération ; de plus quelques membres de ma famille sont ici même, dans ce comté ; ce n'est pas le plus mauvais passeport pour se rendre à Gwynedd.

— Certes, mais selon certains, Owain pourrait ne pas se trouver dans les landes de Gwynedd, mais beaucoup plus près. Ranulf de Chester est très gourmand, et il n'est pas encore rassasié ; le prince se serait rapproché vers l'est pour surveiller ses propres terres. Enfin, si

l'on en croit la rumeur. Certains murmurent même qu'il se trouverait dans les Berwyns de ce côté de la frontière, à Cynllaith ou à Glyn Ceiriog, et qu'il ne quitte pas des yeux Chester et Wrexham.

— Ça lui ressemblerait bien, acquiesça Cadfael. Il voit grand et nettement plus loin que le bout de son nez. Que suis-je censé faire ? Exposez-moi ça.

— Demander à Owain Gwynedd si c'est lui qui détient mon shérif, capturé à Lincoln, ou s'il peut le reprendre à son frère. Et s'il répond oui, ou s'il voit le moyen de le récupérer, est-il prêt à l'échanger contre son jeune parent Elis ap Cynan ? Vous savez, personne n'est mieux placé que vous pour lui dire que le garçon se porte comme un charme. Owain pourra avoir toutes les garanties qu'il réclame, puisque nul n'ignore que c'est un homme de parole mais en ce qui me concerne, il n'est pas forcé de savoir que j'en suis un aussi. Il ne connaît peut-être même pas mon nom. Maintenant il me connaîtra mieux, si nous devons traiter cette affaire ensemble. Acceptez-vous d'aller le voir ?

— Quand ? demanda Cadfael, mettant son pot de côté pour le laisser refroidir et venant s'asseoir près de son ami.

— Demain, si cela vous laisse le temps de déléguer vos pouvoirs.

— Les hommes devraient toujours être prêts, voire désireux de déléguer leurs pouvoirs à tout moment puisqu'ils sont mortels, dit simplement Cadfael. Oswin est devenu remarquablement adroit et précis avec les plantes médicinales ; je n'en aurais jamais espéré autant la première fois qu'il est venu me voir. Frère Edmond est maître chez lui et très capable de se débrouiller sans moi. Si le père abbé est d'accord, je suis votre homme. Tout ce dont je suis capable, je le ferai.

— Alors, soyez donc au château demain matin après prime, et on vous donnera un bon cheval.

Il savait que ce serait un attrait supplémentaire et un plaisir pour Cadfael, et il sourit en constatant à quel point il avait raison.

— Vous aurez, comme escorte, quelques hommes triés sur le volet, et pour le reste, tout tient à votre éloquence galloise.

— Voilà qui est bien vrai, approuva Cadfael, non sans complaisance. Quelques mots rapides en gallois valent mieux qu'un bouclier. Bon, j'y serai. Mais que les termes de l'échange soient notés noir sur blanc sur parchemin. Owain a l'esprit procédurier. Il aime que les documents soient sans ambiguïté.

Après prime, le lendemain matin – un matin plus gris que celui de la veille – Cadfael enfila un manteau et des bottes puis, traversant la ville, se rendit au château où les chevaux de l'escorte étaient déjà sellés et où les cavaliers l'attendaient. Il les connaissait tous, même le

jeune homme que Hugh avait choisi comme otage éventuel pour le prisonnier ; tout devrait bien se passer. Il prit quelques instants pour aller dire adieu à Elis, qu'il trouva plutôt endormi dans sa cellule, et passablement morose.

— Souhaite-moi bonne chance, mon garçon, car je m'en vais voir comment on peut faire aboutir l'échange qui te concerne. Avec un peu de bonne volonté et un minimum de chance, tu seras peut-être sur le chemin du retour d'ici deux semaines. Je suppose que tu seras bigrement content de te retrouver libre, chez toi.

Elis acquiesça, puisque c'était évidemment ce qu'on attendait de lui, mais on ne peut pas dire qu'il y mit un enthousiasme immodéré.

— Mais dites-moi, il n'est pas encore certain que votre shérif soit prêt à être racheté ? Et même si c'est le cas, ça demandera peut-être un peu de temps pour le trouver et le sortir des griffes de Cadwaladr.

— En ce cas, il faudra que tu t'armes de patience, répliqua Cadfael, et tu resteras en captivité un peu plus longtemps.

— S'il le faut, je me ferai une raison, acquiesça Elis avec un peu trop de gaieté et d'enthousiasme pour quelqu'un qui devait être ordinairement aussi patient qu'un chat qui se brûle la queue. Mais je me fie à vous pour ne courir aucun danger inutile.

— Toi, évite de commettre des bêtises pendant que je m'occupe de tes affaires, conseilla Cadfael, résigné. Je transmettrai ton salut à Eliud, ton frère de lait, si je le rencontre... Je lui ferai savoir que tu es en bonne santé.

Elis accepta cette proposition, tout heureux, mais oublia grossièrement d'y ajouter un autre nom auquel ce message aurait tout aussi bien convenu. Et Cadfael, à son tour, s'abstint aussi de le mentionner. Il était déjà à la porte quand Elis le rappela soudain.

— Frère Cadfael...

— Oui ? dit-il, tournant la tête.

— La dame... Celle qu'on a vue hier... La fille du shérif...

— Eh bien ?

— Elle est fiancée ?

— Eh bien, se dit Cadfael, montant à cheval et récapitulant ce qu'il devait faire, entouré de sa petite troupe légèrement armée, une de perdue, dix de retrouvées, aucun doute là-dessus. Elle ne lui a jamais adressé la parole et n'a pas la moindre raison pour cela. Une fois chez lui, il l'oubliera vite. Si elle n'avait pas eu ces cheveux blonds aux reflets d'argent, si différents de ceux des Galloises, vives et brunes, il ne l'aurait jamais remarquée.

Cadfael avait répondu à la question du jeune homme avec une indifférence prudente, disant qu'il ne savait rien des projets qu'avait le shérif pour sa fille, et il s'abstint de formuler la mise en garde brutale

qu'il avait sur le bout de la langue. C'était le genre de garçon à s'accrocher d'autant plus qu'on essaierait de lui dire qu'il faisait fausse route. S'il ne rencontrait guère d'obstacles, il se désintéresserait peut-être de la belle. Mais comment nier que la jeune fille avait une beauté éthérée, d'autant plus touchante qu'elle s'accompagnait d'un soupçon de gravité et de tristesse innocentes, causé par la situation de son père. Il importait que cette mission réussisse, et le plus tôt serait le mieux.

Sybilla, lady Prestcote, avait vingt ans de moins que son mari ; c'était une jolie femme, ordinaire, pleine de bonnes intentions envers tous ; elle avait surtout à son actif d'avoir réussi ce dont la première femme du avait été incapable : mettre un fils au monde.

Le jeune Gilbert avait sept ans ; c'était la prunelle des yeux de son père et le centre de l'univers pour sa mère. Mélisande se rendit compte qu'on l'aimait bien, mais qu'on la négligeait. Son petit frère, toutefois, était un bel enfant, et elle ne lui en voulait pas. Un héritier est un héritier ; une héritière, c'est la cinquième roue du chariot.

On avait fait au mieux pour rendre confortables les appartements dans la tour du château ; ils n'en étaient pas moins tristes, froids, pleins de courants d'air. L'endroit ne convenait guère pour y élever une famille. D'ailleurs il était exceptionnel que Sybilla et son fils viennent à Shrewsbury alors qu'ils avaient six châteaux plus agréables à leur disposition. Hugh leur aurait volontiers offert l'hospitalité dans sa maison en ville en ces circonstances angoissantes, mais la dame avait trop de domestiques, elle n'aurait pas pu les y loger tous ; aussi avait-elle préféré l'austérité de sa grande demeure lugubre dans la tour. Son mari avait l'habitude de l'occuper seul quand ses devoirs l'obligeaient à rester avec la garnison. Comme elle voulait le retrouver et s'inquiétait pour lui, elle était satisfaite d'occuper les aises qui revenaient de droit à son époux, malgré leur côté spartiate.

Mélisande aimait son petit frère et n'avait rien à reprocher au système selon lequel il hériterait toutes les possessions de son père. Elle n'aurait qu'une dot modeste. En fait, elle avait sérieusement envisagé de prendre le voile, laissant ainsi l'héritage Prestcote pratiquement intact. Elle aimait les autels, les reliques, les cierges qu'on allume à l'heure de la prière, mais il lui restait assez de bon sens pour savoir que tout cela ne constitue pas une vocation. Il y manquait un élément de révélation irrésistible, l'appel à une autre vie.

Mais le choc, l'émerveillement, le plaisir, la curiosité qui l'arrêtaient, tout hésitante, quand, franchissant le passage voûté, elle se dirigeait vers la salle des gardes, et tournait instinctivement la tête vers le prisonnier gallois dont elle sentait la présence toute proche et dont le regard noir, admiratif, croisait le sien, voilà qui était tout autre chose. Cela n'avait même aucun rapport avec la jeunesse et la beauté du garçon, non, ce qui l'émouvait si fort, c'était la façon dont il la

fixait, comme s'il ne pouvait se détacher d'elle.

Elle avait toujours eu envers les Gallois, qu'elle tenait pour des sauvages mal dégrossis, un sentiment de crainte et de méfiance ; et soudain apparaissait ce beau jeune homme élégant dont les yeux brillaient et dont les joues s'enflammaient quand il croisait son regard. Elle pensait beaucoup à lui. Elle posait des questions à son sujet, attentive à dissimuler à quel point il l'intéressait. Et le jour même où on envoya Cadfael à la recherche d'Owain Gwynedd, par la fenêtre du haut, elle vit Elis que les jeunes soldats de la garnison avaient déjà à demi accepté ; il était nu jusqu'à la taille et s'essayait à la lutte à main plate avec l'un des meilleurs élèves du maître d'armes dans la cour intérieure. Il n'était pas de taille face au jeune Anglais qui avait l'avantage du poids et de l'allonge ; il chuta lourdement. Inquiète, pleine de sympathie, elle retint son souffle, mais il se remit vite sur pied, riant, essoufflé et vint frapper gentiment l'épaule du vainqueur.

Il n'y avait rien en lui, ni mouvement ni expression, qu'elle ne trouvât empreint de générosité et de grâce.

Elle prit son manteau et descendit silencieusement l'escalier de pierre puis se faufila vers le passage voûté qu'il devait emprunter pour se rendre à son logement dans la cour extérieure. Le soir commençait à tomber, chacun allait laisser de côté son travail ou ses loisirs et se préparer à souper dans la grande salle. Elis sortit du passage voûté, traînant un peu la jambe à la suite de sa chute ; il sifflait et le frémissement dû à une présence étrangère qui l'avait comme enchantée, eut à ce moment exactement le même effet sur lui.

Son sifflement mourut sur ses lèvres entrouvertes. Il resta là, parfaitement immobile, retenant son souffle. Ils se dévisagèrent intensément, incapables de détourner les yeux ; peut-être n'essayèrent-ils pas vraiment.

— Je crains que vous ne soyez blessé, monsieur, dit-elle, ayant remarqué le rythme irrégulier de sa démarche.

Elle remarqua qu'il frémissait de la tête aux pieds alors qu'il reprenait haleine.

— Non, dit-il, comme perdu dans un rêve, non, enfin je veux dire... c'est maintenant que je suis blessé à mort.

— Je crois que vous ne me connaissez pas encore, murmura-t-elle, émue, craintive.

— Oh si, je vous connais, affirma-t-il. Vous êtes Mélisande. C'est votre père que je dois racheter pour vous – au prix...

Eh oui ! A un prix terriblement élevé, les forçant à rompre l'union de leurs regards qui les poussait à se rapprocher. Puis leurs mains se touchèrent. Ils étaient perdus.

CHAPITRE III

Cadwaladr s'en était peut-être donné à coeur joie en revenant vers son château d'Aberystwyth avec son butin et ses prisonniers, mais au nord de sa route, Owain Gwynedd avait réprimé toute tentative de désordre d'une main de fer. Cadfael et son escorte avaient failli une ou deux fois avoir des ennuis après avoir laissé Oswestry à main droite et pénétré au pays de Galles, mais à la première occasion les trois irréductibles qui avaient laissé une flèche en travers de leur chemin y avaient regardé à deux fois quand ils se rendirent compte qu'ils devraient s'attaquer à trop forte partie, et ils prirent leurs jambes à leur cou pour aller se mettre à couvert ; la seconde fois un groupe de Gallois belliqueux et excités se montrèrent fort aimables en entendant Cadfael, très calme, les saluer en gallois et ils finirent par l'informer des déplacements du prince. La nombreuse famille de Cadfael, cousins germains et éloignés et ancêtres communs, était une garantie suffisante dans la majeure partie de Clwyd et une bonne partie de Gwynedd.

D'après eux Owain avait quitté son aire pour venir vers l'est, afin de garder un oeil sur Ranulf de Chester que ses succès avaient rendu assez fier peut-être pour lorgner du côté des terres du prince de Gwynedd. Il patrouillait dans les marches du territoire de Chester, et il était arrivé à Corwen sur la Dee. C'est ce que dirent les premiers informateurs. Les seconds, rencontrés près de Rhiwlas, étaient affirmatifs : il avait traversé les Berwins et il était descendu dans Glyn Ceiriog ; peut-être à présent campait-il près de Llanarmon, ou bien, avec son allié et ami Tudur ap Rhys, dans son château à Tregeiriog. Compte tenu que c'était l'hiver, même s'il était clément en ce moment, et voyant qu'Owain était beaucoup plus raisonnable que la plupart des Gallois, Cadfael décida de faire route vers Tregeiriog. Pourquoi camper, alors qu'il y avait un allié tout proche, avec un bon toit et un garde-manger bien rempli, dans une vallée relativement abritée parmi ces lugubres collines centrales ?

Le refuge de Tudur ap Rhys était situé dans un défilé où un ruisseau de montagne se jetait dans le Ceiriog, et ses limites en étaient discrètement mais efficacement gardées en ces jours troublés ; à preuve une patrouille de deux hommes apparut sur le chemin avant que la petite troupe de Cadfael ne soit sortie des bois qui dominaient

la vallée. Un regard aigu évalua cette compagnie paisible et celui qui les observait dut estimer qu'ils étaient inoffensifs avant même que Cadfael l'ait salué en gallois, ce qui, avec son habit, constituait une garantie suffisante. Le jeune homme ordonna à son compagnon de courir avertir Tudur qu'il avait des visiteurs et lui-même les conduisit tranquillement à destination. Après la rivière, avec ses zones de forêt, ses quelques champs pierreux et ses petites maisons de bois entassées autour de la forteresse, des collines s'élevaient, brunes et lugubres en dessous, blanches et lugubres au-dessus, jusqu'à une montagne ronde et enneigée se détachant sur le ciel plombé.

Tudur ap Rhys sortit pour accueillir très aimablement les nouveaux venus. Il était petit, carré, très solide ; son épaisse chevelure brune était à peine striée de gris et sa voix puissante et mélodieuse aux accents sonores, alternativement forte et douce, évoquait la musique d'une chanson plutôt qu'un discours. Un bénédictin gallois, c'était une nouveauté pour lui, et que, par-dessus le marché, il soit venu d'Angleterre pour négocier avec un prince gallois l'était encore plus ; mais il fit courtoisement taire sa curiosité et conduisit son hôte dans une chambre sous son propre toit, où une jeune fille ne tarda pas à entrer avec l'eau pour qu'il puisse se laver les pieds, geste traditionnel d'hospitalité. En acceptant ou en refusant, il indiquerait s'il comptait ou non passer la nuit là.

Avant d'entrer, il n'était jamais venu à l'idée de Cadfael que le seigneur de Tregeiriog était celui-là même dont Elis avait parlé quand il lui avait raconté l'histoire de ses fiançailles enfantines avec une petite jeune fille, vive et brune qui était plutôt jolie d'une certaine façon et qui ferait l'affaire s'il devait l'épouser. A présent, elle était devant lui, tenant entre ses mains la cuvette qui fumait doucement ; elle se taisait devant l'hôte de son père, mais sa robe et son attitude montraient clairement qu'elle était la fille de la maison. Vive ? Oui, et sûre d'elle aussi, et bien qu'elle se conduisit avec une correction déférente, il y avait dans son regard une lueur pleine d'assurance. Brune, sans aucun doute. Ses yeux, ses cheveux auraient été noirs comme l'aile d'un corbeau s'il ne s'y était mêlé une chaude et discrète nuance rousse. Belle ? Pas tant que ça au repos, les traits de son visage très mince étaient irréguliers, depuis les yeux largement écartés jusqu'au menton pointu, mais dès qu'elle parlait ou s'animait, il y avait en elle une telle vivacité qu'elle n'avait nul besoin d'être belle.

— J'accepte votre offre bien volontiers, dit Cadfael, et vous en remercier. Il me semble que vous devez être Cristina, la fille de Tudur. Si c'est bien vous, j'ai pour vous, et pour Owain Gwynedd, un message dont vous devriez vous réjouir.

— Oui, c'est bien moi, dit-elle, avec animation, ce qui accentua ses couleurs. Mais comment se fait-il qu'un moine de Shrewsbury

connaisse mon nom ?

— C'est un jeune homme nommé Elis ap Cynan qui m'a parlé de vous. Vous pleuriez peut-être sa mort, mais il est sain et sauf au château de Shrewsbury pour le moment. Qu'a-t-on bien pu vous dire de lui depuis que le frère du prince est rentré de Lincoln avec ses hommes et son butin ?

Rien ne changea dans le visage alerte, mais le regard s'agrandit et devint plus brillant.

— On a dit à mon père qu'il était resté derrière avec ceux qui s'étaient noyés près de la frontière, mais personne ne savait au juste ce qui lui était arrivé. Alors c'est vrai ? Il est vivant et prisonnier ?

— Absolument, soyez tranquille, déclara Cadfael, et il s'est sorti sans dommage du combat et de la rivière. Il y a un moyen bien simple de le racheter, ainsi il pourra vous revenir et faire, je l'espère bien, un bon époux.

Tu peux toujours lancer un hameçon, se dit-il, observant le visage de la jeune fille, à la fois expressif et indéchiffrable, comme si elle pensait en un langage codé : ça m'étonnerait que ça morde. Cette demoiselle avait ses petits secrets et une façon bien à elle de prendre les choses en main.

— Eliud va être content, répondit-elle enfin, en le fixant droit dans les yeux. Il vous a aussi parlé de lui ?

— Il m'a parlé d'un certain Eliud, admit Cadfael prudemment, car il se sentait en terrain miné. C'est un cousin, m'a-t-il semblé, mais ils ont été élevés comme des frères.

— Ils sont encore plus proches, dit la jeune fille. M'autorisez-vous à lui annoncer cette nouvelle ? Ou préférez-vous que j'attende que vous ayez soupé avec mon père et que vous lui ayez parlé de votre mission ?

— Eliud est ici ?

— Non, pas pour le moment. Il est avec le prince, quelque part dans le Nord, le long de la frontière. Ils reviendront à la nuit tombée. Ils logent ici, et les troupes d'Owain campent tout près.

— Parfait, car c'est le prince que je dois voir, et cela concerne l'échange que nous envisageons entre Elis ap Cynan et quelqu'un d'une importance équivalente qui, à ce que nous croyons, a été pris par le prince Cadwaladr à Lincoln. Si la nouvelle est aussi agréable pour Eliud que pour vous, ce serait pure charité chrétienne de le rassurer aussi tôt que possible sur son cousin.

— Je le lui dirai dès qu'il mettra un pied à terre, l'assura-t-elle, et son visage resta indéchiffrable et calme. Ce serait grand dommage que cette belle amitié soit ternie un moment de plus.

Mais cette douceur se teintait d'amertume et son regard flamboyait. Elle quitta le moine sur une révérence courtoise et le laissa

à ses ablutions avant le repas du soir. Il la regarda partir ; elle avait la tête haute, et son pas était vif mais silencieux comme un chat qui s'en va chasser.

C'était donc ainsi que les choses se passaient dans cette partie du pays de Galles ! Une petite fiancée, qui tenait beaucoup à ses droits et à ses privilèges, et son futur mari, qui n'y comprenait rien, qui se conduisait comme un gosse qui passe en sifflotant, et mettait le bras autour du cou de son ami d'enfance, envers qui il se montrait bien plus courtois qu'envers sa future femme. Et elle éprouvait une rancune violente qui lui venait de l'esprit et du cœur devant cet amour qui la réduisait au rôle de personnage secondaire, dont la présence n'était rien moins que désirée.

Il n'y avait pas de quoi dramatiser, si elle savait s'y prendre. Une jeune fille devient femme bien avant qu'un garçon ne devienne un homme. Il lui suffisait d'attendre un peu, d'apprendre à se servir de ses charmes et elle cesserait vite d'être un personnage secondaire. Mais elle était fière, sauvage et n'aimait guère attendre.

Cadfael se rendit présentable avant de partager le repas simple mais copieux offert par Tudur ap Rhys. Au crépuscule, les torches s'allumèrent à la porte de la grande salle, et du nord de la vallée, venant de Llansantffraid, monta une rumeur animée de cavaliers retour de patrouille. Dans la salle, les tables étaient disposées et au milieu de la pièce, le feu brillait clair, répandant une bonne odeur de bois jusqu'au plafond noirci. Owain Gwynedd, seigneur du nord du pays de Galles et d'une partie des terres voisines, entra, satisfait, affamé, et alla prendre place à la haute table.

Cadfael l'avait rencontré une fois, quelques années auparavant ; ce n'était pas un homme qu'on oublie facilement, même s'il attachait une importance réduite à son titre et aux cérémonies, si l'on excepte le caractère vraiment royal qui émanait de sa personne. Âgé d'à peine trente-sept ans, il était encore en pleine force de l'âge. De très haute taille pour un Gallois, il avait les cheveux blonds, héritage de sa grand-mère Ragnild du royaume danois de Dublin, et de sa mère Angharad, célèbre pour ses cheveux de lin parmi les femmes brunes du Sud. Ses jeunes guerriers imitaient sa grande confiance en lui-même, avec un air bravache dont leur prince n'avait nul besoin. Cadfael se demanda lequel de ces jeunes gens bruyants était Eliud ap Griffith, si Cristina lui avait déjà dit que son cousin n'était pas mort, en quels termes et avec quelle amertume jalouse, car elle s'accrochait à cette union, alors qu'on ne lui accordait qu'un minimum d'importance.

— Et voici frère Cadfael, des bénédictins de Shrewsbury, annonça chaleureusement Tudur, plaçant le moine tout près de la haute table. Il est porteur d'un message pour vous, monseigneur, de la

part de la ville et du comté.

Owain évalua, de son regard bleu, la silhouette massive et le visage marqué, tout en caressant sa barbe dorée et bien taillée.

— Frère Cadfael est le bienvenu ainsi que tout geste amical de cette région, où une paix sûre m'arrangerait bien.

— Certains de nos compatriotes à tous deux ont récemment visité les frontières du Shropshire ; leur attitude était fort peu amicale et si après l'affaire de Lincoln la concorde ne régnait guère, ils n'ont pas contribué à la rétablir. Vous en avez peut-être entendu parler. Le frère de Votre Altesse n'était pas à la tête des pillards, et ne les a peut-être pas encouragés. Mais il a laissé quelques noyés dans une de nos rivières en crue que nous avons enterrés décemment. Et l'un d'eux, que nos soeurs ont sauvé des eaux, Votre Seigneurie désirera peut-être le racheter car, s'il faut l'en croire, il est votre parent, déclara Cadfael sans y aller par quatre chemins.

— Vous m'en direz tant ! s'exclama Owain dont les grands yeux bleus brillèrent. J'ai été occupé à tenir à l'écart le comte de Chester, mais pas au point de n'avoir pu m'intéresser aux exploits de mon frère. Il s'est offert plus d'une fantaisie de ce genre en revenant de Lincoln. Et chacune de ses bêtises va me coûter un bon prix. Comment s'appelle ce prisonnier ?

— Il s'appelle Elis ap Cynan, dit Cadfael.

— Ah ! fit Owain avec un long soupir de satisfaction et il reposa sa coupe qui résonna sur la table. Alors ce jeune imbécile est vivant et pourra raconter ce qui s'est passé ! Cela me fait grand plaisir à entendre, Dieu soit Joué, et vous aussi, mon frère, pour cette heureuse nouvelle. Aucun homme des bandes de mon frère n'a pu dire si le garçon était perdu, ni ce qui lui était arrivé.

— Ils couraient trop vite pour avoir le loisir de regarder en arrière, expliqua gentiment Cadfael.

— De la part d'un compatriote, je prendrai ceci comme ça vient, répliqua Owain avec un petit sourire. Ainsi Elis est vivant et prisonnier ! A-t-il été sérieusement blessé ?

— Une petite égratignure, c'est tout. Et cette aventure lui aura peut-être mis un peu de plomb dans la tête, par-dessus le marché. Enfin, il se porte comme un charme, je vous assure, et j'ai pour mission de vous proposer un échange, si par hasard votre frère a parmi ses prisonniers quelqu'un auquel nous tenons autant que vous à Elis. C'est Hugh Beringar de Maesbury qui m'envoie, et qui, au nom du Shropshire, vous prie de nous renvoyer son seigneur et shérif Gilbert Prestcote. Il adresse ses compliments et ses salutations à Votre Seigneurie, et il vous assure pleinement de notre désir de maintenir la paix.

— Les choses étant ce qu'elles sont, ce n'est pas de refus, et nous

y trouverons chacun notre compte, répondit sèchement Owain. Où est Elis à présent ?

— Au château de Shrewsbury, où il peut se promener librement car il nous a donné sa parole.

— Et vous souhaitez qu'on vous en débarrasse ?

— Il n'y a aucune urgence, rectifia Cadfael. Nous l'apprécions suffisamment pour le garder encore un peu. Mais si le shérif est vivant et si c'est vous qui le détenez, nous le voulons. Hugh l'a cherché après la bataille et n'a trouvé nulle trace de lui. Ce sont les Gallois de votre frère qui ont envahi l'endroit où il combattait.

— Restez donc avec nous une ou deux nuits, lui conseilla le prince. J'enverrai quelqu'un chez Cadwaladr, et je verrai s'il a votre homme. Si oui, nous vous le rendrons.

On joua de la harpe, on chanta, on but du bon vin longtemps après que le messenger du prince fut parti pour la première étape du long chemin qui menait à Aberystwyth. Les jeunes coqs d'Owain et les hommes d'escorte de Cadfael s'affrontèrent sans méchanceté à la lutte et à cheval, mais Hugh avait pris grand soin de ne choisir que des hommes qui avaient des parents gallois pour leur servir de passeport, ce qui à Shrewsbury ne posait guère de difficulté, de toute façon.

— Lequel d'entre eux est Eliud ap Griffith ? demanda Cadfael, balayant du regard la grande salle pleine de la fumée du feu et des torches, résonnant du bruit de voix.

— Je vois qu'Elis n'a pas perdu sa langue, prisonnier ou non, constata Owain. Son cousin et frère de lait rôde en ce moment à l'extrémité de la table voisine, il vous dévore du regard ; il attend d'avoir une chance de vous parler dès que je serai parti. C'est le grand garçon avec une tunique bleue.

Une fois qu'on l'avait remarqué, on le reconnaîtrait entre mille, pourtant il n'aurait pas pu être plus différent de son cousin ; son regard, fixé sur le visage de Cadfael, montrait une détermination et une volonté implacables, et son immobilité, sa tension, son inquiétude indiquaient qu'il était prêt à répondre au moindre signe d'encouragement. Owain, entrant dans son jeu, lui fit signe d'approcher et tel une lance vibrante, il arriva, tout frémissant. C'est vrai qu'il était grand, maigre, tendu ; ses yeux noisette brillaient dans son visage ovale et grave, dont la finesse de traits évoquait celui d'une femme, avec aussi une ossature délicate. L'anxiété et le dévouement qu'il montrait devaient concerner Elis en ce moment, mais en d'autres circonstances, il aurait pu s'inquiéter pour le pays de Galles, pour son prince, pour une femme, un jour, sans doute, mais quel qu'en soit l'objet, il éprouverait toujours cette angoisse. Il ne serait jamais tranquille, celui-là.

Il ploya sans hésiter le genou devant Owain qui lui tapa gentiment sur l'épaule.

— Viens donc t'asseoir ici près de frère Cadfael et pose-lui toutes les questions que tu as envie de lui poser. Remarque, le plus important, tu le connais déjà. Ton alter ego est vivant et on pourra le racheter si on y met le prix.

Sur ce, il les laissa ensemble et alla s'entretenir avec Tudur.

Eliud s'assit volontiers, poussa les coudes sur la table et se pencha ardemment vers Cadfael.

— Mon frère, ce que m'a dit Cristina, c'est bien la vérité ? C'est vous qui détenez Elis, et il va bien ? Les autres sont rentrés sans lui... J'ai essayé de me renseigner mais personne n'a pu me dire s'il lui était ou non arrivé quelque chose. Je me suis adressé à tout le monde, j'ai interrogé tout le monde, le prince en a fait autant, même s'il affecte de prendre ça à la légère. C'est le frère de lait de mon père – vous aussi, vous êtes Gallois, vous connaissez tout cela. Nous avons grandi ensemble depuis notre plus tendre enfance, et il n'y a plus d'autres frères, ni d'un côté, ni de l'autre.

— Je sais, acquiesça Cadfael, mais je ne peux que répéter ce qu'a dit Cristina, il est vivant, en bonne santé, parfaitement rétabli.

— Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé ? Vous êtes bien sûr que c'est Elis et pas quelqu'un d'autre ? insista Eliud d'un ton d'excuse. Si un de nos hommes, dont la prestance n'est pas celle du commun des mortels, s'est vu tomber entre vos mains, il a très bien pu se prévaloir d'un meilleur nom que le sien.

Cadfael décrivit patiemment son bonhomme, raconta une fois de plus la façon dont on l'avait sauvé des eaux et comment il s'était obstiné à ne parler que gallois jusqu'à ce qu'un Gallois l'oblige à sortir de son refuge et à parler anglais. Eliud écoutait, les lèvres entrouvertes, fixant intensément son interlocuteur qui ne tarda pas à le convaincre.

— Il a vraiment été aussi grossier envers les dames qui lui ont sauvé la vie ? Alors là, aucun doute, c'est bien Elis, il a dû avoir tellement honte de revenir à la vie entre leurs mains – comme un bébé qu'on force à respirer !

Pas d'erreur, ce jeune homme solennel savait aussi rire ; la gaieté illumina son visage sérieux et fit briller son regard. L'amour qu'il portait à son jumeau – qui n'en était pas un – n'était pas aveugle, il le connaissait comme s'il l'avait fait ; il lui avait adressé des critiques, s'était battu avec lui, mais il ne l'en aimait pas moins. La petite Cristina se préparait de joyeux moments.

— Et ce sont les nonnes qui vous l'ont remis. Il n'était pas blessé après qu'elles l'eurent séché *manu militari* ?

— Il s'était heurté contre un rocher dans la rivière alors qu'il

allait se noyer, ce qui lui a valu une belle écorchure mal placée, rien de plus. J'ai mis bon ordre à tout ça. Ce qui l'ennuyait le plus, était que, le croyant mort, vous risquiez de le pleurer, mais mon voyage ici l'a délivré de cette inquiétude, comme vous de la vôtre. Même s'il est dans un château anglais, il ne lui faut pas l'éternité pour se sentir chez lui. Inutile de vous mettre martel en tête pour Elis ap Cynan.

— Oui, vous avez raison, acquiesça Eliud, d'une voix rêveuse, pleine d'affection et de bienveillance. Il a ce don, il l'a toujours eu et il l'aura toujours. Mais il l'a à un tel point que parfois je m'inquiète pour lui.

Parfois ? Toujours serait peut-être plus proche de la vérité, songea Cadfael après le départ du garçon. A présent dans la grande salle, on se préparait pour la nuit autour du feu de tourbe qui brûlait doucement. Pourtant, bien que pleinement rassuré sur le sort de son ami, et s'étant réjoui de ces bonnes nouvelles, le garçon s'éloignait, les sourcils froncés, les yeux perdus dans ses pensées. La vision que Cadfael avait de ces trois jeunes gens liés l'un à l'autre en un combat inévitable n'était pas sereine ; les deux garçons étaient amis depuis le berceau, mais encore plus étroitement liés par la gravité de l'un et la témérité innocente de l'autre, et la jeune fille fiancée depuis l'enfance à l'un de ces deux inséparables. Le prisonnier de Shrewsbury lui paraissait de loin le plus heureux des trois, puisqu'il vivait au grand jour, se chauffait au soleil, savait s'abriter des orages, trouvait d'instinct l'endroit le plus agréable et les occupations les plus amusantes. Les deux autres brûlaient comme des bougies, se nourrissant de leur propre substance et répandaient une lumière irritée et vulnérable.

Il pria pour tous les trois avant de s'endormir, et s'éveilla en pleine nuit, mal à l'aise, avec le sentiment que, quelque part, il y avait une quatrième personne encore dans l'ombre à qui il faudrait s'intéresser et pour qui il aurait à dire des prières.

Le lendemain fut clair et brillant ; le gel répandit ses cristaux lumineux dès que le soleil se leva ; c'était un plaisir d'avoir à passer toute une journée dans son riche pays de Galles, la conscience en repos, et en bonne compagnie. Owain Gwynedd repartit en patrouille vers l'est avec une demi-douzaine de ses guerriers et revint dans la soirée, très satisfait. Apparemment Ranulf de Chester se faisait oublier pour le moment et digérait ses acquisitions.

Quant à Cadfael, puisqu'il était déraisonnable d'attendre des nouvelles d'Aberystwyth avant le jour suivant, il accepta bien volontiers l'invitation du prince à les accompagner et voir par lui-même comment se présentaient les villages frontaliers d'où l'on surveillait l'Angleterre. Ils revinrent chez Tudur au début de la soirée

et, derrière le bruit et l'agitation des palefreniers et des serviteurs, par la porte largement ouverte de la grande salle, se détachait sur la lueur du feu et des torches, la petite silhouette vive, brune et très droite de Cristina qui surveillait le retour de ses hôtes afin que tout soit prêt pour le repas du soir. Elle ne disparut que pour un bref instant, puis reparut pour les voir mettre pied à terre, avec son père à ses côtés.

Ce n'était pas le prince qu'observait Cristina. Cadfael passa près d'elle en entrant, et vit à la lueur des torches que son visage était tendu, ses lèvres serrées ne souriaient pas, et elle n'arrêtait pas de fixer Eliud qui descendait de cheval et donnait sa monture au palefrenier. La sombre lueur fauve brillait dans ses cheveux et ses prunelles noires semblaient, sous cet éclairage, être devenues plus claires. On y lisait une colère et une rancune violentes.

Ce qui surprit aussi Cadfael, quand il se tourna, mû par un sentiment de curiosité bien naturel, c'est la façon dont Eliud, s'approchant de la porte, passa devant elle, l'air sévère, lui adressant à peine la parole et continuant son chemin en détournant les yeux. Car s'il représentait une épine douloureuse dans sa chair à elle, elle lui rendait souci pour souci.

Plus le mariage aurait lieu vite, moins il y aurait de dégâts, et plus il y aurait de chances que tout cela ne laisse que des traces minimales, songea Cadfael en se rendant à vêpres. Il en venait à se demander s'il ne voyait pas d'une façon beaucoup trop simple cette tempête entre trois êtres, dont un seul était vraiment limpide.

Le messenger du prince revint à la fin de l'après-midi du lendemain ; il fit son rapport à son maître qui manda aussitôt Cadfael afin qu'il fût mis au courant des résultats de sa démarche.

— Mon serviteur me dit que Gilbert Prestcote est effectivement entre les mains de mon frère, et qu'il est disposé à l'échanger contre Elis. Ça prendra peut-être un peu de temps car il semble qu'il ait été sérieusement blessé pendant l'affaire de Lincoln, et il se remet assez lentement. Mais si vous acceptez de traiter avec moi, je m'occuperai de lui dès qu'il sera possible de le transporter, et je le ferai remmener à Shrewsbury par petites étapes. Je le logerai à Montford la dernière nuit, là où les princes gallois et les barons anglais se réunissaient ordinairement pour parlementer. J'en informerai Hugh Beringar afin qu'il puisse le rejoindre. Et là, votre garnison pourra nous remettre Elis en échange.

— J'en suis vraiment heureux ! s'exclama Cadfael du fond du coeur. Et Hugh Beringar le sera aussi.

— Il me faudra des garanties, dit Owain, et je suis tout à fait disposé à vous en donner moi-même.

— En ce qui concerne votre bonne foi, jamais au pays de Galles

ou dans ma terre d'adoption, l'Angleterre, nul ne l'a mise en doute. Mais mon seigneur à moi, vous ne le connaissez pas, et il sera heureux de vous laisser un otage, ce sera sa garantie jusqu'à ce que vous ayez pu récupérer Elis. A vous, personnellement il ne demande rien. Renvoyez-lui Gilbert Prestcote, vous pourrez revoir Elis ap Cynan, et vous nous renverrez notre otage quand il vous plaira.

— Pas question, objecta fermement Owain. Si je demande une garantie à un homme, il faut que je vous en fournisse une aussi. Laissez-moi votre homme maintenant, si vous le voulez, s'il a des ordres pour rester et s'il est lui-même d'accord, et quand mes gens ramèneront Gilbert Prestcote, j'enverrai Eliud avec lui ; il restera avec vous et répondra de l'honneur de son cousin et du mien jusqu'à ce qu'on puisse dignement procéder à l'échange, à la frontière, près d'Oswestry, disons, si je suis encore dans la région. Nous y concluons notre marché. Il me paraît bon, parfois, de respecter les convenances. De plus, j'aimerais bien rencontrer votre Hugh Beringar, car lui et moi, nous avons quelque chose en commun – nous devons nous méfier de certaines gens que je ne nommerai pas.

— Hugh a eu le même soupçon, avoua Cadfael avec ferveur, et croyez-moi, il appréciera beaucoup de venir faire votre connaissance à l'endroit qui, le moment venu, vous paraîtra le plus adéquat. Il vous ramènera Eliud et vous lui rendrez le jeune John Marchmain, qui est son cousin du côté de sa mère. Vous l'avez remarqué ce matin, c'est le plus grand d'entre nous. John a accepté de m'accompagner et il séjournera volontiers ici si tout se passe bien.

— On saura s'occuper de lui, affirma Owain.

— En vérité, il attendait cela avec impatience, bien qu'il ne parle pas couramment gallois. Et puisque nous voilà d'accord, conclut Cadfael, je veillerai à ce qu'il sache dès ce soir ce qu'on attend de lui, et demain, dès l'autre, je repartirai pour Shrewsbury avec le reste de mes compagnons.

Cette nuit-là, avant d'aller dormir, il sortit de la grande salle tiède et enfumée pour voir le temps qu'il faisait. L'air, bien qu'il y eût du gel, était moins froid, sans un souffle de vent. Le ciel était clair et plein d'étoiles, mais elles n'avaient pas la luminosité des périodes de gel intense. C'était une belle nuit, et même sans son manteau, il eut envie de faire quelques pas, jusqu'à l'entrée du château, là où des buissons et quelques arbres abritaient le portail. Il aspira profondément l'air froid, plein d'odeur de bois, le parfum de la nuit se mêlait à celui, mystérieux, de la terre et des feuilles assoupies, mais bien vivantes et il exhala par le nez les fumées du dîner.

Il allait rentrer et préparait son esprit aux prières du soir quand la pénombre s'anima autour de lui ; deux personnes sortirent de

l'ombre des écuries, se dirigeant vers la grande salle à longues foulées silencieuses mais leurs arrêts brusques faisaient vibrer l'air plus que leurs gestes. Si ce couple parlait tout en marchant, il s'agissait à peine d'un murmure révélateur, et il y avait dans ses propos une acrimonie et une passion qui incita le moine à s'arrêter net là où il était protégé par la masse des arbres obscurs. Au moment où il comprit de qui il s'agissait, ils barraient la voie à son repos, et quand ils furent suffisamment proches, il ne put faire autrement que d'écouter. Mais l'homme étant ce qu'il est, peut-être aurait-il de toute façon cédé à la tentation.

— ... ne me veux pas de mal ! souffla une voix à la fois douce et amère. Mais chaque fois que tu respires, tu me fais du mal et me voles ce qui est à moi de droit ! Et maintenant tu vas courir vers lui, dès que cet Anglais sera transportable...

— C'est le prince qui m'a choisi, que veux-tu que j'y fasse ? protesta l'autre. Et puis, c'est mon frère de lait, qu'est-ce que tu y peux ? Pourquoi ne laisses-tu pas les choses aller ?

— Parce qu'elles vont de travers ! Tout cela est mauvais ! Tu as été choisi, hein ? (il y avait de la méchanceté dans la voix sifflante de la jeune fille). Mais tu aurais tué quiconque aurait voulu partir à ta place, tu le sais bien. Et moi qui vais rester là ! Alors que vous serez de nouveau ensemble, qu'il te mettra le bras autour du cou, et qu'il m'oubliera comme toujours !

Les deux ombres brillèrent à la lumière tamisée des dernières lueurs du feu, se découpant dans l'encadrement de la porte. Eliud haussa dangereusement la voix. La haute silhouette, dominant l'autre de la tête et des épaules, se dégagea violemment.

— Mais pour l'amour de Dieu, femme, tais-toi, et laisse-moi tranquille.

Il s'éloigna, l'écartant rudement de son chemin et disparut parmi les murmures et les rappels au silence de la grande salle. Cristina ramena ses jupes autour d'elle d'un geste rageur, et le suivit lentement, avant de se retirer dans sa propre chambre.

Cadfael en fit autant dès qu'il fut assuré qu'il ne gênerait personne en bougeant. Les deux perdants de cette bataille secrète étaient partis. S'il y avait un vainqueur, il dormait d'un sommeil d'enfant, ainsi qu'il semblait en avoir l'habitude dans une cellule de pierre, qui n'avait rien d'une prison, au château de Shrewsbury. Il retomberait toujours sur ses pieds, celui-là. Il y en avait deux autres, en revanche, qui semblaient plutôt habitués à trébucher à force de regarder trop loin devant eux au lieu de prendre garde où ils mettaient les pieds.

Néanmoins, ce n'est pas pour eux qu'il pria cette nuit-là. Il s'employa, longtemps allongé, à se demander comment il serait

possible de dénouer une situation aussi complexe.

Au petit matin, il se mit en selle avec le reste de ses compagnons, et s'en alla. Il ne fut pas surpris de voir que le cousin, le frère de lait dévoué, était venu assister à son départ et lui demander de transmettre toutes sortes de messages à son ami captif pour lui remonter le moral jusqu'à sa libération. C'était une excellente chose que le plus âgé et le plus sage des deux soit là pour soutenir par personne interposée le plus jeune et le plus fou. Mais peut-on mesurer la folie ?

— Je ne me suis pas conduit intelligemment, admit tristement Eliud, tenant l'étrier de Cadfael et s'appuyant à l'épaule tiède du cheval quand le bénédictin fut en selle. Je n'aurais pas dû faire autant d'histoires quand il est parti avec Cadwaladr. Je me demande si je ne l'ai pas poussé plutôt qu'autre chose. Je sais pourtant que c'était une erreur.

— Vous devez reconnaître qu'il s'est vraiment montré stupide, dit Cadfael, rassurant. Son expérience terminée, il voit maintenant cette affaire exactement comme vous. Il ne se jettera plus dans l'action, la tête la première. Et puis, ajouta-t-il, regardant attentivement le grave visage ovale tout proche, je crois savoir que, quand il reviendra, il aura d'autres raisons de s'assagir ? Il va se marier, n'est-ce pas ?

Eliud le dévisagea un moment et ses grands yeux noisette brillèrent comme des lampes. Puis il dit « oui » d'une voix brève et glaciale et détourna la tête.

CHAPITRE IV

La nouvelle fit le tour de Shrewsbury, de l'abbaye, du château, de la ville, presque avant que Cadfael n'ait rendu compte de son ambassade à l'abbé Radulphe et n'ait tenu Hugh au courant de sa réussite. Le shérif était vivant et son retour imminent en échange du Gallois pris au gué de Godric. Dans ses appartements en haut du château, le visage de lady Prestcote s'anima et le soulagement la rendit plus expansive. Hugh était ravi non seulement à l'idée de retrouver son chef, mais aussi dans l'espoir d'établir une alliance plus étroite avec Owain Gwynedd dont l'aide au nord du comté, si Ranulf de Chester décidait de passer à l'attaque, pourrait fort bien s'avérer décisive. Le prévôt et des membres des guildes de la ville se montraient en général très satisfaits. Prestcote n'était pas homme à encourager ce genre de relation, mais Shrewsbury avait trouvé en cet officier de la couronne un être juste et bien intentionné, même s'il lui arrivait d'avoir la main lourde et chacun était bien conscient que les choses auraient pu se passer beaucoup plus mal. Tout le monde, cependant, n'éprouvait pas la même joie simple. Il arrive que les justes se fassent des ennemis.

Cadfael revint à ses occupations ordinaires, le cœur en paix. Il vérifia comment frère Oswin s'était tiré de son intérim à l'herbarium et constata qu'il n'y avait rien à redire, il lui restait maintenant à se rendre à l'infirmerie et à réapprovisionner l'apothicairerie.

— Pas de nouveaux malades, depuis mon départ ?

— Aucun. Et il y en a deux qui sont retournés au dortoir, frère Adam et frère Everard. Ils ont beau être âgés, ils ont tous deux une constitution solide ; ils ne souffraient que d'une mauvaise grippe et maintenant tout est rentré dans l'ordre. Je voudrais bien pouvoir renvoyer frère Maurice dans le même état que les deux autres ! dit tristement Edmond. Il a huit ans de moins, il est solide, capable, et il a à peine soixante ans. Si seulement il avait l'esprit aussi sain que le corps ! Mais je crois bien qu'on n'osera jamais le laisser sortir. Sa folie ne le lâche pas. Tu te rends compte, après une vie sans tache consacrée à la prière, il ne se rappelle que le mal qu'on lui a fait, on dirait qu'il n'aime personne. Ah, Cadfael, la vieillesse n'est vraiment pas une bénédiction quand le corps a gardé sa force, mais non l'esprit.

— Comment ses voisins le supportent-ils ? demanda Cadfael,

compatissant.

— Avec une patience toute chrétienne. Et il leur en faut ! Lui est convaincu à présent que chacun complotait contre lui. Et il ne l'envoie pas dire, sans parler de torts anciens qu'il n'a que trop bien conservés en mémoire.

Ils entrèrent dans la salle dépouillée où étaient disposés les lits. Située commodément près de la chapelle privée, elle permettait aux malades de se rendre aux offices. Ceux qui pouvaient se lever et profiter de la lumière du jour étaient assis près d'un grand feu de bûches où ils réchauffaient leurs vieux membres et parlaient de crises et de maladies tout en attendant le prochain repas, le prochain office, ou la prochaine distraction. Seul frère Rhys était cloué au lit. Toute une génération de moines ayant participé, avec un magnifique enthousiasme, à la fondation d'une abbaye, deviennent séniles ensemble, laissant ainsi la place à des postulants plus jeunes qu'on admet par un ou par deux après la vague du début. Passant parmi eux, Cadfael songea qu'on ne reverrait jamais tout un chapitre de l'histoire de l'abbaye qui semblait ainsi dans la retraite et la décrépitude. Dorénavant, les moines entreraient un par un et chacun aurait droit à être respectivement veillé, sur son lit de mort. Seul et digne, il glisserait dans l'autre monde. Ici, il y en aurait bien quatre ou cinq à partir presque ensemble, laissant ceux qui les veilleraient à la limite de l'épuisement, et cela n'intéresserait guère le monde extérieur.

Frère Maurice était installé près du feu ; il était grand, maigre, avec des cheveux très blancs, un visage allongé, patricien et un caractère de cochon. Oblat depuis l'enfance, il avait soudain provoqué Robert, le prieur, en un duel à mort, refusant obstinément de se laisser distraire ou réconcilier avec son ennemi. Dans ses périodes de calme, il était aimable, accommodant et courtois, mais si on touchait à sa famille ou à son honneur, on s'en faisait un ennemi implacable, A présent qu'il était âgé, il se rappelait avec une précision extraordinaire tous les affronts subis dans le passé, tous les procès intentés aux membres de sa famille jusqu'à sa propre naissance et même au-delà, et il ruminait sans cesse en mémoire de tous ceux qui n'avaient pas été vengés.

C'était probablement une erreur de lui demander comment il se portait, mais le moyen de l'éviter, vu son attitude hautaine et pleine de morgue ? Il fronça son nez mince en bec d'aigle et serra ses lèvres bleuâtres.

— Eh bien, voilà autre chose ! C'est vrai au moins ? Il paraît que Gilbert Prestcote est vivant et qu'il va bientôt revenir ici ? Alors ?

— C'est exact, dit Cadfael. Owain Gwynedd le renvoie chez lui en échange du jeune Gallois qu'on a capturé dans la Forêt Longue, il y a quelque temps.

— J'aurais cru que justice serait enfin faite et il serait temps d'y penser, rétorqua Maurice avec hauteur. Mais malgré cela, la justice divine devrait finir par se manifester. Une fois de plus cependant, elle a regardé ailleurs et elle a épargné le méchant.

— Et si tu laissais un peu la justice divine se débrouiller toute seule ? suggéra aimablement Cadfael. Elle n'a pas besoin de nous, tu sais. Je t'ai demandé comment toi tu allais, mon ami, alors ne viens pas me parler d'autre chose. Comment se porte cette poitrine, par les temps qui courent ? Veux-tu un peu de cordial pour te réchauffer ?

Il n'était pas bien difficile de lui faire changer de sujet, car s'il ne se plaignait jamais de sa santé, il appréciait qu'on le flatte en s'intéressant à lui et en le cajolant. Ils le laissèrent apaisé et satisfait et se dirigèrent, très pensifs, vers la porte.

— Je savais qu'il avait des tas de choses sur le coeur, dit Cadfael après avoir refermé la porte, mais pas qu'il en voulait tellement à la famille Prestcote. Qu'a-t-il donc contre le shérif ?

— C'est arrivé du temps de son père, Maurice était encore tout bébé ! s'exclama Edmond, haussant les épaules, avec un soupir résigné. Il y a eu un procès à propos d'un lopin de terre ; après d'interminables arguties, Prestcote a fini par gagner. Pour autant que je sache, c'était un jugement parfaitement équitable, Maurice était encore au berceau et le père de Gilbert sortait à peine de l'adolescence, grand Dieu ! Mais voilà que le pauvre vieux a transformé cet incident en offense mortelle. Et attention, c'en est seulement une parmi d'autres qu'il a gardées en mémoire et pour lesquelles il réclame le prix du sang. Tu auras peut-être du mal à me croire, mais il ne sait même pas à quoi ressemble le shérif. Comment peut-on haïr un homme qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam parce que son grand-père a gagné un procès contre son père à soi ? Pourquoi la vieillesse ne voit-elle que le mal omniprésent ?

Question délicate. D'autant plus que le contraire pouvait être également vrai, certains ne se souvenaient plus que des choses heureuses et avaient oublié tout le reste. Pourquoi un vieillard recevait-il cette grâce alors qu'un autre succombait sous le poids de la malédiction inverse ? Cadfael était bien incapable de répondre. L'équilibre devait se rétablir quelque part, mais où ?

— A ma connaissance, tout le monde n'apprécie pas Gilbert Prestcote, admit Cadfael à regret. Les justes peuvent se faire des ennemis, tout comme les méchants. Et même s'il n'a jamais été le moins du monde corrompu ni cruel, il a parfois eu la main lourde en rendant la justice.

— Alors, il y a quelqu'un ici qui a bien plus de raison de lui en vouloir que Maurice, répondit Edmond. Je suis sûr que tu connais l'histoire d'Anion aussi bien que moi. Il marche sur des béquilles, tu

l'as sûrement vu avant de partir pour le pays de Galles ; il va beaucoup mieux et on aime bien qu'il sorte quand il ne gèle pas et que le sol est sec, mais il est encore là, parmi nous. Si Maurice parle trop, lui ne dit rien, mais tu es gallois, et tu sais que les Gallois ne demandent l'avis de personne. Quelqu'un comme Anion qui est à moitié anglais et à moitié gallois, tu arrives à le comprendre ?

— Tout comme toi, répliqua Cadfael. A condition de se rappeler qu'Anglais et Gallois sont des êtres humains.

Il connaissait Anion, en effet, mais n'avait jamais eu l'occasion d'approcher ce serviteur laïc qui s'occupait du bétail ; on l'avait amené d'une des granges de l'abbaye à la fin de l'automne, car il s'était cassé une jambe et la fracture se réduisait mal. Auparavant, on l'avait déjà vu aux alentours de Shrewsbury ; il était né d'une brève union entre un marchand de laine gallois et une servante anglaise. Comme cela arrive fréquemment en pareil cas, il était resté avec sa famille de l'autre côté de la frontière où son père avait une épouse légitime à qui il avait donné un fils légitime peu de temps après la conception d'Anion.

— Ça y est, j'y suis maintenant ! s'exclama Cadfael. Il y avait deux jeunes qui sont venus vendre leurs toisons à cette époque, ils ont bu un coup de trop, il y a eu une bagarre, et l'un des portiers du pont a été tué. Prestcote les a fait pendre pour ça. On a murmuré, quand c'est arrivé, que l'un avait un demi-frère de ce côté de la frontière.

— Griffri ap Griffri, c'était le nom du jeune en question. Anion l'avait rencontré au moment où il était arrivé en ville. Ils s'entendaient bien tous les deux. Il était parti s'occuper des moutons dans le Nord quand ça s'est passé, sinon il serait peut-être arrivé à emmener son frère se coucher sans dommage. Anion est un bon ouvrier et c'est un garçon honnête, mais il est aussi aigri, et il parle peu ; il n'oublie jamais ce qu'on a fait pour lui, en bien ou en mal.

Cadfael soupira. Il avait vu des kyrielles d'honnêtes gens se transformer en assassins sauvages à la suite de ce genre de circonstance. La vengeance pouvait être considérée comme un devoir sacré au pays de Galles.

— Ma foi, il n'y a plus qu'à espérer que ce qu'il a d'origines anglaises l'aide à oublier sa rancune, conclut Cadfael. Cette histoire s'est passée il y a environ deux ans. On n'éprouve pas de ressentiment ad vitam aeternam.

Dans l'étroite chapelle de pierre du château, à la lumière de la lampe d'autel, Elis attendait dans l'obscurité du début de la soirée, serré dans son manteau, dans le coin le plus sombre, gelé à l'extérieur et brûlant intérieurement. C'était là un endroit sûr pour que se rencontrent deux personnes qui sans cela n'avaient jamais l'occasion

d'être seules. Le chapelain du shérif était porté sur la dévotion, mais jusqu'à un certain point ; il préférait la chaleur de la grande salle et le réconfort d'une bonne table à cet endroit froid et plein de courants d'air, une fois vêpres terminées.

Le pas de Mélisande sur le seuil eut beau être quasi inaudible, Elis le perçut quand même ; il se tourna avec ardeur pour la prendre par les deux mains, puis il referma vivement la lourde porte, les séparant ainsi du reste du monde.

— Vous connaissez la nouvelle ? demanda-t-elle hâtivement, à voix basse. On l'a retrouvé et on le ramène. Owain Gwynedd a donné sa parole...

— Je sais ! s'écria Elis, et l'attirant à lui, il l'enveloppa à ses côtés dans les plis de son manteau autant pour se protéger tous deux du froid et du vent indiscret que pour montrer qu'ils ne faisaient qu'un.

Il sentit pourtant qu'elle échappait à son étreinte comme une nappe de brume éphémère.

— Vous allez enfin retrouver votre père, j'en suis très heureux, murmura-t-il.

Mais malgré ses efforts héroïques pour mentir, il ne donnait guère l'impression de se réjouir.

— Nous savions bien qu'il en serait ainsi, s'il était vivant.

A ces mots, la voix lui manqua ; il ne pouvait quand même pas lui laisser entendre qu'il aurait souhaité que son père fût mort, ce qui aurait supprimé un obstacle entre eux, lui permettant ainsi de rester prisonnier. Son prisonnier à elle, aussi longtemps que possible, assez en tout cas pour que le miracle désiré se produise, rompant ainsi un lien et permettant qu'un autre se noue, ce qui pour le moment ne leur paraissait guère envisageable.

— Quand il reviendra, il faudra que vous partiez, chuchota-t-elle, appuyant son front glacé à la joue du garçon. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Comme si je ne le savais pas ! Je ne pense qu'à ça. A quoi cela sert-il ? Je ne vous reverrai jamais. Mais non ! Je ne peux pas accepter ça. Il doit y avoir un moyen...

— Si vous partez, dit-elle, j'en mourrai.

— Mais il le faudra bien, nous le savons tous les deux. Sinon je ne pourrai même pas vous rendre le service de faire revenir votre père.

Mais ni l'un ni l'autre n'étaient capables de supporter cette souffrance. S'il la laissait partir maintenant, tout était perdu à jamais ; personne ne pourrait jamais la remplacer. La petite jeune femme brune au pays de Galles, si loin à présent qu'il avait peine à se rappeler les traits de son visage, ne lui était rien et n'avait aucun droit

sur lui. S'il ne pouvait garder Mélisande, il aimait encore mieux se faire ermite !

— Vous voulez vraiment qu'il revienne ? s'enquit-il.

— Oui ! s'écria-t-elle véhémement, déchirée, parcourue de frissons, puis, se reprenant presque immédiatement : Non ! Pas si je dois vous perdre ! Mon Dieu, je ne sais pas, je ne sais plus ! Je vous veux tous les deux – mais vous surtout. J'aime mon père, mais parce que c'est mon père. Il faut que je l'aime, l'amour est un devoir entre nous, mais... Oh, Elis, je le connais à peine, il n'a jamais été assez près pour que je l'aime. Il a toujours été pris par son devoir et ses affaires, ma mère et moi, nous étions seules, et puis ma mère est morte... Il n'a jamais été méchant, il a toujours veillé sur moi, mais il a toujours été si loin. Oui, je l'aime bien sûr, mais c'est tout à fait différent... de la façon dont je vous aime vous ! Cet échange est injuste...

Elle s'abstint d'ajouter « s'il était mort... » mais l'idée était là, toute proche et elle en était horrifiée. Si on ne l'avait pas retrouvé, ou si on l'avait retrouvé parmi les morts, elle l'aurait pleuré, bien sûr, mais sa belle-mère l'aurait plus ou moins laissée épouser qui elle voulait. Ce qui aurait le plus compté pour Sybilla, c'était que son fils hérite de tout et que la fille de son époux se contente d'une dot modeste. Mais pour Mélisande, la dot n'avait aucune espèce d'importance.

— Ah non, ça ne peut pas se terminer comme ça ! jura Elis, farouche. Qu'est-ce qui nous oblige à accepter ? Je ne renoncerai pas à vous, c'est au-dessus de mes forces, je ne veux pas vous quitter !

— Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle, se mettant à pleurer contre sa joue. Les hommes d'escorte qui le ramènent ici vous ramèneront. Un marché a été passé et il faudra le respecter. Vous devrez partir, moi rester, et ce sera la fin. Mon Dieu ! s'il ne revenait jamais ici...

Quand elle se surprit à dire des choses pareilles, elle en ressentit de la terreur et enfouit son visage dans le creux de l'épaule de son ami pour que ces paroles impardonnables ne franchissent plus ses lèvres.

— Non, écoutez-moi, mon amour, ma vie ! Qu'est ce qui m'empêche d'aller le voir et de lui demander votre main ? Pourquoi ne m'écouterait-il pas avec impartialité ? Je suis issu de famille princière, j'ai des terres, je suis son égal. Pourquoi n'accéderait-il pas à ma requête ? Je peux vous apporter beaucoup et nul ne vous aimera plus que moi.

Il ne lui avait jamais mentionné, comme il l'avait fait d'un coeur si léger avec frère Cadfael, la jeune Galloise à laquelle il était fiancé depuis sa plus tendre enfance. Mais on avait arrangé cela sans leur consentement. Avec l'appui d'autres personnes, un peu de patience et de bonne volonté, on pourrait sûrement amener lesdites autres personnes à rompre ces fiançailles. Ce n'était certes pas monnaie

courante à Gwynedd, mais cela s'était déjà vu. Il n'avait causé aucun tort à Cristina, il n'était pas trop tard pour revenir en arrière.

— Pauvre petit innocent ! s'écria-t-elle partagée entre le rire et la colère. Vous ne connaissez pas mon père ! Tous ses manoirs sont situés près de la frontière. Il a dû suer sang et eau et se battre plus d'une fois pour eux. Vous ne voyez donc pas qu'après l'impératrice son pire ennemi est le pays de Galles ? Et croyez-moi, quand il hait, il ne hait pas à moitié ! Il aimerait encore mieux marier sa fille à un lépreux aveugle de Saint-Gilles qu'à un Gallois, s'agirait-il du prince de Gwynedd en personne. Ne l'approchez surtout pas, vous le rendriez encore plus dur, et il vous mettrait en pièces. Non, croyez-moi, il n'y a rien à espérer de ce côté.

— Je ne vous abandonnerai quand même pas, l'assura Elis, perdu dans le nuage de ses cheveux pâles qui voletaient et lui effleuraient le visage de caresses légères et duveteuses, comme s'ils étaient animés d'une vie propre. Je ne sais pas encore comment, mais je vous jure que vous serez à moi, quoique je doive faire pour vous garder et quel que soit le nombre d'ennemis qu'il me faudra combattre pour dégager le chemin. Je tuerai quiconque s'interposera entre nous, mon cher amour...

— Taisez-vous ! souffla-t-elle. Ne parlez pas ainsi. Cela ne vous ressemble pas. Il doit... Il doit y avoir un moyen...

Seulement voilà, elle n'en voyait aucun. Ils étaient pris dans un processus inexorable qui ramènerait Gilbert Prestcote chez lui et chasserait Elis ap Cynan.

— Nous avons encore un peu de temps devant nous, murmura-t-elle, faisant son possible pour reprendre courage. Il paraît qu'il ne va pas encore très bien et que ses blessures sont à peine cicatrisées. Il ne sera pas là avant une semaine ou deux.

— Mais vous continuerez à venir ? Vous viendrez ? Je ne pourrai pas supporter de ne plus vous voir.

— Je viendrai, dit-elle, les moments que nous passons ensemble sont toute ma vie. Qui sait, il se produira peut-être quelque chose qui nous sauvera...

— Oh mon Dieu, si seulement on pouvait arrêter le temps ! Si on pouvait revenir en arrière et faire que votre père demeure éternellement sur la route sans jamais arriver à Shrewsbury !

Il s'écoula dix jours avant qu'Owain Gwynedd ne donnât d'autres nouvelles. Un courrier arriva à pied, au pas de course, dûment mandaté par Einon ab Ithel, qui ne le cédait qu'au propre capitaine de la garde personnelle d'Owain, son « penteulu ». On amena le messager à Hugh, dans la salle des gardes du château, au début de l'après-midi ; c'était un homme de la frontière, qui avait quelques affaires à traiter

en Angleterre et qui parlait couramment la langue.

— Je vous apporte le salut d'Owain, Excellence, par la bouche de son capitaine, Einon ab Ithel. Je suis chargé de vous dire que la compagnie couchera ce soir à Montford et que demain nous vous remettrons le seigneur Gilbert Prestcote dont nous avons la charge. Mais ça n'est pas tout. Messire Gilbert est encore loin d'être remis de ses blessures et de ses fatigues et nous l'avons transporté en litière pendant la plus grande partie du trajet. Tout s'était assez bien passé jusqu'à ce matin, alors que nous avions espéré atteindre la ville et accomplir notre mission en une journée. Pour cette raison, messire Gilbert voulait couvrir les derniers miles à cheval, et non se laisser transporter jusque dans sa propre ville comme un infirme.

Les Gallois comprennent et approuvent ce genre d'attitude, et ils n'avaient sûrement pas cherché à l'en empêcher. Si un homme perd la face, il perd la moitié de son armure, et Gilbert Prestcote était prêt à tout affronter pour entrer dans Shrewsbury très droit sur sa selle et maître de lui-même, jusque dans sa captivité.

— Voilà qui ne m'étonne pas de lui, remarqua Hugh, approbateur, tout en devinant la suite. Mais il aura trop présumé de ses forces. Que s'est-il passé ?

— Il n'avait pas même fait un mile qu'il s'est évanoui et qu'il est tombé ! Oh, rien de très grave, mais une blessure qu'il avait au flanc s'est rouverte et il a perdu un peu de sang. Peut-être a-t-il eu une sorte d'attaque, et ne s'agissait-il pas simplement d'épuisement, car lorsqu'on l'a relevé et soigné, il était très pâle et il avait froid. On l'a bien couvert – Einon ab Ithel l'a même enveloppé dans son propre manteau – on l'a remis dans sa litière et on est repartis vers Montford.

— Il est revenu à lui ? Il a pu parler ? demanda Hugh, inquiet.

— Oh, il est parfaitement conscient, et il parle très clairement depuis qu'il a ouvert les yeux, Excellence. On le garderait bien un peu plus à Montford, si nécessaire, mais maintenant qu'il est si près, il tient absolument à rentrer à Shrewsbury. Il serait peut-être préférable pour sa santé de ne pas le contrarier et, puisque c'est ce qu'il veut, on l'amènera dès demain.

C'était aussi l'avis de Hugh qui se mordit un instant les poings, s'interrogeant sur la meilleure solution.

— Pensez-vous que cette rechute puisse être dangereuse pour lui ? Voire mortelle ?

— Il n'est certes pas en forme, reconnut l'homme en secouant la tête avec détermination, il est très fatigué, et vous le trouverez vieilli, mais pour moi, avec du temps et du repos, et si on s'occupe bien de lui, il redeviendra exactement comme avant. Évidemment, ce ne sera ni rapide ni facile.

— Alors mieux vaut qu'il soit là où il a envie d'être, décida

Hugh. Mais ces appartements froids ne me paraissent pas très indiqués. Je me ferais un plaisir de l'emmener chez moi, mais il me semble que c'est à l'abbaye qu'il recevra les soins les plus adéquats. Cela vous gênerait-il de l'y conduire ? Et puis ça lui évitera d'être transporté à travers la ville sans pouvoir bouger. Je m'arrangerai pour lui retenir un lit à l'infirmerie, et je veillerai à ce que sa femme et ses enfants soient logés à l'hôtellerie, tout près de lui. Retournez donc auprès d'Einion ab Ithel ; vous lui transmettez mon salut et mes remerciements et vous lui demanderez de conduire son homme à l'abbaye. Je vais de ce pas voir frère Edmond et frère Cadfael pour qu'on prépare tout pour lui et qu'il puisse se reposer tranquillement. A quelle heure pensez-vous arriver ? L'abbé Radulphe tiendra à ce que vos capitaines soient ses hôtes avant qu'ils ne repartent.

— Normalement, on devrait être à l'abbaye avant midi.

— Parfait ! Il y aura de la place à table pour tous au repas de midi, avant que vous ne repartiez avec Elis ap Cynan en échange de mon shérif.

Hugh apporta la nouvelle aux appartements de la tour ; lady Prestcote le reçut avec une joie et un soulagement que tempéra quelque peu l'annonce du malaise de son époux. Elle se hâta de convoquer son fils et sa servante, et elle se prépara à se rendre à l'hôtellerie de l'abbaye, où elle trouverait plus de confort, pour y accueillir son mari. Hugh la conduisit elle-même à sa nouvelle résidence puis alla s'entretenir avec l'abbé de la visite du lendemain. Il s'aperçut bien qu'un des membres de la famille le suivit sans mot dire, très pâle, les yeux brillants de larmes autant que de satisfaction, mais il n'y prêta guère d'attention sur le moment. La fille de la première épouse, évincée par le fils de la seconde, était peut-être celle qui avait le plus souffert de l'absence de son père ; elle avait peut-être perdu tout courage à force d'attendre, et son épuisement n'avait pas encore fait place à la joie.

Entre-temps, il y avait bien des murmures et de l'agitation dans la grande cour. L'abbé donna ses ordres et prit ses dispositions pour accueillir dignement à sa table les représentants du prince de Gwynedd. Robert, le prieur, rendit visite aux cuisiniers afin que le reste de l'escorte ne manquât de rien. Puis il recommanda aux palefreniers de s'occuper convenablement des chevaux aux écuries. Frère Edmond prépara la chambre la plus calme de l'infirmerie, une pièce séparée du dortoir, il fit apporter des couvertures chaudes et légères, et allumer un brasero pour réchauffer l'atmosphère, cependant que Cadfael passait en revue ce que contenait son atelier en songeant à cette blessure qui s'était rouverte et à l'éventualité de quelque chose de plus grave qu'un simple évanouissement. L'abbaye

avait parfois reçu des groupes plus importants, même une tête couronnée, mais là il s'agissait d'un homme qui rentrait dans son foyer et de Gallois qui avaient eu la courtoisie de le libérer, par conséquent, il s'agissait d'honorer ses convoyeurs comme des princes. D'ailleurs, n'en représentaient-ils pas un ?

Dans sa cellule, au château, Elis ap Cynan était allongé à plat ventre sur sa couchette. Dans sa poitrine, son coeur lui pesait comme une pierre brûlante. Il l'avait regardée partir, mais sans qu'elle le vît. A quoi bon lui infliger la souffrance et le désespoir qu'il éprouvait ? Il valait mieux qu'elle s'éloigne sans un dernier regard, comme ça elle pourrait consacrer toutes ses pensées à son père et l'oublier, lui. Il l'avait suivie des yeux jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce qu'elle disparût le long de la rampe, après la loge du portier, et ses cheveux d'or pâle avaient représenté la seule tache de couleur de cette morne journée. Elle était partie, et la pierre qu'il avait maintenant sur le coeur lui rappelait qu'au mieux il pourrait l'entrapercevoir le lendemain quand on le ferait sortir du château et qu'on l'emmènerait à l'abbaye pour être remis à Einon ab Ithel. Mais après ce jour, à moins d'un miracle, il risquait fort de ne jamais plus la revoir.

CHAPITRE V

Frère Cadfael, accompagné de frère Edmond, se tenait sous le porche de l'infirmierie, à guetter l'arrivée des cavaliers, comme il l'avait fait au milieu de la matinée, juste après la fin de la grand-messe. Le fidèle capitaine d'Owain ouvrait le cortège avec à ses côtés Eliud ap Griffith qui, le visage très solennel, lui servait d'écuyer. Venaient ensuite deux officiers, puis la litière soigneusement disposée entre deux solides poneys des collines, avec de part et d'autre des suivants à pied qui veillaient à la bonne ordonnance de la marche. La longue silhouette dans la litière était tellement emmitouflée dans les coussins et les couvertures qu'elle en paraissait massive, mais les petits chevaux avançaient d'un pas calme et égal, comme si celui qu'ils transportaient ne pesait rien.

Einon ab Ithel avait une quarantaine d'années, il était grand, solide, barbu ; il avait de longues moustaches et d'épais cheveux bruns. Ses vêtements et le harnachement du beau cheval qu'il montait témoignaient de sa richesse et de son importance. Eliud sauta à terre pour prendre la bride de son maître et il mit le cheval au pas tandis que Hugh Beringar venait accueillir les nouveaux arrivants, suivi, avec la dignité qui convenait, par l'abbé en personne. Il y aurait un long repas de cérémonie offert, au logis de l'abbé, à Einon et à ses principaux officiers ainsi qu'à lady Prestcote, à sa fille et à Hugh, comme cela se fait quand deux délégations se rencontrent pour s'entretenir courtoisement. Mais c'est à frère Edmond et à ses assistants qu'échut la tâche la plus urgente.

On détela la litière et on la transporta aussitôt à l'intérieur de l'infirmierie jusqu'à la chambre qui avait été préparée et réchauffée pour recevoir le malade. Edmond ferma la porte au nez de tout le monde, même de lady Prestcote, qui heureusement était retenue par ses mondanités, jusqu'à ce qu'ils aient défait les pansements du blessé, qu'ils l'aient dévêtu, installé dans son lit et qu'ils puissent se faire une idée de son état.

Ils détachèrent du haut col enveloppant du manteau en peau de mouton bien fermé qui le couvrait une longue épingle à tête d'or attachée par une fine chaîne d'or. Chacun savait qu'on travaillait l'or à Gwynedd et que le bijou venait probablement des propres terres d'Einon, car il s'agissait certainement de son manteau qu'il avait

donné pour mieux protéger celui dont il avait la charge. Edmond le mit de côté, soigneusement plié, sur un coffre bas à côté du lit, la grande épingle bien visible, de peur que quelqu'un ne s'y blessât si la pointe en était cachée. Ensemble, ils déroulèrent les bandages dont Gilbert Prestcote était couvert, et tandis qu'ils s'occupaient de lui, l'homme ouvrit un oeil fatigué, et de son grand corps maigre, il esquaissa quelques faibles mouvements pour tenter de les aider. Il avait perdu beaucoup de poids, et il avait plusieurs cicatrices encore bien irritées, à côté de la blessure au flanc qui suintait à nouveau, car elle s'était rouverte dans sa chute. Cadfael y appliqua un bandage protecteur. Ces simples soins suffirent à épuiser le malade. Au moment où ils le transportèrent jusqu'à son lit bien chaud et remontèrent ses couvertures, ses yeux se fermèrent. Il n'avait pas encore essayé de parler.

C'est un miracle qu'il ait même pu faire un mile à cheval, songea Cadfael en contemplant la silhouette allongée sous ses couvertures, le visage maigre, livide, parsemé de taches bleuâtres et les os qui saillaient. Sa barbe et ses cheveux étaient striés de gris et paraissaient des filasses inertes. Seule sa volonté de fer qui ne supportait aucune faiblesse, et moins encore les siennes, l'avait soutenu en selle, et quand elle lui manqua, il ne lui resta plus rien.

Il reprit son souffle cependant, afin de dominer son propre corps, si faible soit-il. Il ouvrit de nouveau ses yeux creusés et regarda droit dans ceux de Cadfael. Les lèvres grisâtres formèrent les syllabes suivantes, à peine audibles. « Mon fils ? » Pas encore : « ma fille ? » se dit Cadfael, plein d'une sympathie un peu triste. Il se pencha pour le rassurer.

— Le petit Gilbert est ici. Il va très bien.

Il se tourna vers Edmond qui confirma cette phrase.

— Je vais vous l'amener.

Les petits garçons peuvent supporter beaucoup de choses, ce qui n'empêcha pas Cadfael de dire quelques mots, à la fois pour apaiser et rassurer la mère et le fils, avant de les faire venir et de se retirer dans un coin pour les laisser s'installer au chevet du blessé. Hugh était là, lui aussi. Si le malade avait tout naturellement pensé d'abord à son fils, il penserait aussitôt après à son comté. A la réflexion, c'était une excellente chose, son comté l'encouragerait à vivre et à reprendre des forces pour s'en occuper de nouveau.

Sybilla pleura, mais silencieusement. Le petit garçon regarda, assez étonné, ce père qu'il ne reconnaissait qu'à peine, mais il se laissa attirer par une main maigre et froide, et dévorer du regard par deux yeux semblables à des cavernes où brûlerait un feu. Sa mère se pencha vers lui pour lui murmurer quelques mots ; gentiment, il inclina son visage rose et rond et embrassa une joue osseuse. C'était un enfant

facile ; il était surpris mais plein de bonne volonté, et il n'avait pas peur du tout. Prestcote parcourut la chambre du regard et il aperçut Hugh Beringar.

— Ne vous faites pas de soucis, dit Hugh, se penchant tout près et répondant à une question qui n'avait pas besoin d'être posée. Vos frontières sont sûres et bien gardées. Le seul incident qui a eu lieu vous a valu votre liberté, et même là, nous avons gagné. En outre, Owain Gwynedd est notre allié. C'est à vous qu'il revient de veiller à tout cela.

Le regard du shérif se voila derrière ses paupières lourdes et ne put se poser sur la jeune fille qui se tenait très droite, immobile, dans une zone d'ombre près de la porte. De l'endroit retiré où il se trouvait, Cadfael l'avait observée et il vit la lumière du brasero et de la lampe faire briller les larmes qui coulaient, abondantes, sur ses joues. Elle ne disait mot et respirait à peine. Le regard qu'elle fixait sur le visage changé, vieilli, de son père exprimait une souffrance et un désespoir absolus.

Le shérif avait compris et accepté les propos de Hugh. Du front et du menton, il eut un petit oui de satisfaction. Il arriva même à dire presque clairement : « Parfait ! » Et à l'enfant, silencieux et curieux, qui le dévisageait :

— Tu es gentil ! Prends bien soin... de ta mère.

Il poussa un léger soupir et ses yeux fatigués se fermèrent. Chacun resta immobile un instant, regardant sa poitrine creuse soulever les couvertures et écoutant son souffle court et rauque ; puis frère Edmond s'avança doucement.

— Il dort, murmura-t-il tout bas. Laissez-le se reposer en paix. On ne peut rien faire de plus pour le moment.

Hugh toucha le bras de Sybilla, qui se leva aussitôt et attira son fils près d'elle.

— Vous voyez qu'il est en de bonnes mains, dit-il calmement. Venez dîner et laissez-le dormir.

La jeune fille avait à présent les yeux parfaitement secs. Elle était calme, bien que très pâle quand elle les suivit dans la grande cour, puis jusqu'au logis de l'abbé, prête à se montrer aimable et reconnaissante envers les hôtes gallois, avant que ces derniers ne repartent vers Montford puis Oswestry.

Pendant le repas de midi, qui leur était servi avant que les moines ne prennent le leur au réfectoire, les vieux occupants de l'infirmerie, dévorés de curiosité, s'interrogèrent sur ce qui pouvait bien provoquer ce remue-ménage inhabituel dans leur domaine réservé. Parmi les vieillards et les malades, la règle du silence n'avait pas besoin d'être respectée à la lettre et c'était tout aussi bien, car

ceux qui ne font rien tendent à devenir des bavards impénitents.

Frère Rhys, qui était cloué au lit et qui atteignait presque l'âge de Mathusalem, mais dont l'esprit était encore aussi vif que l'oeil, même si ce dernier était un peu voilé, avait son lit près du couloir et juste en face de la chambre individuelle où l'on avait amené un nouvel arrivant ce matin même, avec un respect qu'on montrait rarement en pareil cas. Il prenait plaisir à être au courant de tout. Parmi les rares distractions qui lui restaient, c'était celle qui lui tenait le plus à coeur, et pas question de le traiter par-dessus la jambe. Il était allongé et écoutait de toutes ses oreilles. Ceux qui étaient assis à table, comme jadis au réfectoire, et pouvaient se déplacer dans toute l'infirmerie, parfois même dans la grande cour, n'en étaient pas moins obligés de venir lui demander les dernières nouvelles.

— Qui voulez-vous que ce soit, demanda frère Rhys, avec hauteur, sinon le shérif en personne qu'on a délivré de sa prison galloise ?

— Prestcote ? s'écria frère Maurice, relevant la tête et tendant son cou maigre, tel un jars aux intentions belliqueuses. Ici ? A l'infirmerie ? Pourquoi diable l'a-t-on amené ici ?

— Réfléchis ! Parce qu'il est malade ! Il a été blessé pendant la bataille, et il n'est pas près de se retrouver sur pied ou d'embêter qui que ce soit. J'ai entendu leur voix à tous, Edmond, Cadfael, Hugh Beringar, et aussi celle de son épouse et son fils. C'est bien Gilbert Prestcote, faites-moi confiance.

— Il y a quand même une justice, grommela Maurice avec satisfaction, et une lueur vengeresse dans l'oeil, même si elle met du temps à se manifester. Alors Prestcote est en mauvaise santé et il côtoie les malheureux. L'affront infligé à ma famille est enfin lavé, je me repens d'en avoir jamais douté.

Personne ne le contredit, habitués qu'ils étaient, et depuis longtemps, à ses lubies. Il y eut des murmures divers, la plupart convenait cependant, par simple bon sens, qu'avec Prestcote, les choses allaient plutôt bien dans le comté, ce qui n'empêchait pas certains d'avoir de vieux griefs et de se méfier des shérifs en général, même s'il en existait de bien pires que le leur. Dans l'ensemble, on lui souhaitait de se rétablir. Mais il n'y avait rien à faire pour calmer frère Maurice.

— Une mauvaise action a été commise, dit-il implacable, ce qui est encore vrai aujourd'hui. Que le débiteur paie pour ce qu'il a fait, et jusqu'au bout.

Anion, le gardien de troupeaux, à l'autre bout de la table, ne dit pas un mot, mais il gardait les yeux fixés sur son tranchoir, la hanche pressée contre la béquille dont il était presque prêt à se passer, comme s'il avait besoin de quelque chose qui l'aidât à garder le contact avec

la réalité et comme si la présence d'une arme pouvait le rassurer contre l'arrivée soudaine de l'ennemi. Le petit Griffri avait certes tué, mais à chaud, après avoir bu et s'être loyalement battu. Il avait subi une mort infamante, comme un vulgaire poulet à qui on tordrait le cou. Et celui qui l'avait envoyé à l'échafaud avec tant de légèreté gisait dans son lit à vingt pas de là à peine. Au seul bruit de son nom le sang gallois d'Anion ne faisait qu'un tour et le rappelait au devoir sacré de vendetta pour le meurtre d'un frère.

Eliud conduisit le cheval d'Einion et le sien propre jusqu'à la grande cour puis de là aux écuries, et les hommes d'escorte suivirent avec leurs montures ainsi que les poneys hirsutes des collines qui avaient porté la litière. Le voyage du retour vers Montford ne serait pas bien dur. Quand Einon ab Ithel représentait son prince, lors d'une cérémonie, il exigeait la présence d'un écuyer, aussi Eliud entreprit-il de panser le grand bai lui-même. Bientôt, il prendrait la place d'Elis et il resterait ici à ronger son frein tandis que son cousin repartirait libre vers le pays de Galles. Sans un mot, il retira la lourde selle, enleva la bride, et mit le tapis de selle sur son bras. Le bai encensa, tout heureux de se sentir libre et envoya de grands jets de vapeur par les naseaux. Eliud le caressa machinalement ; il n'était pas vraiment à sa tâche, et ses compagnons l'avaient trouvé étrangement silencieux et distant toute cette journée. Ils le regardèrent prudemment et le laissèrent tranquille. Cela ne surprit apparemment personne qu'il tourne les talons et, quittant l'écurie à grands pas, reparte vers la cour principale.

— Il est allé voir s'il y peut apprendre quelque chose sur son cousin, dit avec bienveillance son voisin, qui s'occupait d'un des poneys. Depuis que l'autre a quitté Lincoln, il n'est plus dans son assiette, comme s'il était infirme. Il a encore peine à croire qu'il va le retrouver, et intact encore.

— Il devrait pourtant connaître Elis mieux que ça, grogna l'homme qui était à côté de lui. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais il retombe toujours sur ses pieds.

Eliud s'absenta peut-être dix minutes, le temps d'aller jusqu'à la loge du portier et de regarder avec inquiétude le long de la Première Enceinte en direction de la ville ; mais il revint, silencieux, morose, rangea le tapis de selle qu'il avait encore sur le bras et se mit au travail sans un mot, ni un regard de côté.

— Il n'est pas encore là ? demanda gentiment son voisin.

— Non, dit Eliud d'une voix brève, et il continua à panser vigoureusement la robe brillante du bai.

— Le château est tout à fait à l'autre bout de la ville, ils l'auront certainement gardé jusqu'à ce qu'ils soient sûrs de notre bonhomme.

Ils vont l'amener. Il dînera avec nous.

Eliud ne souffla mot. A cette heure, les moines eux-mêmes prenaient leur repas au réfectoire et les invités de l'abbé étaient à la table de celui-ci, dans ses appartements. C'était le moment le plus calme de la journée ; même les allées et venues autour de l'hôtellerie étaient rares à cette époque de l'année. Ce ne serait qu'à l'arrivée du printemps que les gens reprendraient la route dans la région.

— Arrête de faire cette tête-là, dit le Gallois avec un sourire, même si tu dois rester ici à sa place. D'ici une dizaine de jours, Owain et le jeune shérif se serreront la main à la frontière et toi tu seras déjà parti pour le rejoindre.

Eliud marmonna un vague assentiment, mais à la façon dont il tourna le dos, la conversation s'arrêta net. Le cheval d'Einion, tout brillant, était dans sa stalle et il avait eu à boire quand frère Denis, l'hospitalier, vint prier les hommes de se rendre au réfectoire, qu'on avait joliment décoré pour eux maintenant que les moines avaient terminé leur dîner et s'étaient dispersés pour profiter d'un bref moment de repos avant la reprise des travaux de l'après-midi. On avait mobilisé pour les invités les ressources de la maison, apporté de l'eau chaude du lavatorium afin qu'ils se lavent les mains, disposé serviettes et assiettes à table. Le repas qu'on leur servit fut plus copieux que celui des moines. Et là, les attendant, comme un hôte plutôt nerveux, il y avait Elis ap Cynan, propre comme un sou neuf pour la circonstance et l'air on ne peut plus guindé.

La solennité de l'échange dont il était la cause malheureuse et la crainte d'être critiqué pour son manque de sagesse ou quelque chose du même genre, avaient produit leur effet sur Elis, si bien qu'il se tenait raide comme un piquet et la mine sombre, lui qu'on connaissait surtout pour la franche gaieté dont il faisait toujours preuve à propos et hors de propos. Certes, son regard brilla quand il vit entrer Eliud et il alla vers lui les bras ouverts pour l'embrasser, mais il se dégagea aussitôt après. Il y avait dans la pression de sa main une tension inexplicable, et bien qu'il eût pris place à table près de son cousin, leur conversation pendant le repas fut générale et limitée, ce qui causa une certaine surprise parmi leurs compagnons. Ces deux-là étaient inséparables, et voilà qu'ils se retrouvaient après une longue et pénible séparation, muets comme des carpes, l'un et l'autre, et le visage aussi pâle et tiré que s'ils étaient accusés de meurtre.

Ce fut très différent quand le repas fut terminé, qu'on eut dit les grâces et qu'ils furent libres d'aller dans la grande cour. Elis attrapa son cousin par le bras et le tira vers le cloître où ils purent trouver refuge dans une des niches du scriptorium où aucun moine ne travaillait ni n'étudiait. Là, ils se cachèrent comme des renards qu'on pourchasse, épaule contre épaule pour se tenir chaud, comme quand

ils étaient enfants et couraient se cacher après avoir commis une bêtise. Eliud retrouvait son frère de lait tel qu'il l'avait toujours connu et tel qu'il serait toujours. Tout ému, il se demandait quel malheur ou quel délit le garçon avait bien à lui confier en ces lieux, alors qu'il s'était montré si digne et distant durant le repas.

— Eliud, si tu savais ! dit Elis haletant, le serrant de nouveau en y mettant involontairement trop de force. Grand Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ? Comment t'avouer cela ? Je ne veux pas repartir ! Sinon, j'aurai tout perdu. Il me la faut absolument, Eliud ! Si je la perds, j'en mourrai ! Tu ne l'as pas vue ? La fille de Prestcote ?

— Sa fille ? souffla Eliud, absolument stupéfait. Il y avait une dame en effet, avec une jeune fille et un petit garçon... Je ne l'ai pas vraiment remarquée...

— Ce n'est pas vrai ! Comment as-tu pu ne pas la remarquer ? Un visage d'ivoire et de roses, et ses cheveux très pâles, comme de l'argent tissé... Je l'aime ! proclama Elis enivré. Elle m'aime, elle aussi, je le jure, et nous nous sommes promis l'un à l'autre. Eliud, si je m'en vais maintenant, elle ne sera jamais à moi. Si je la quitte maintenant, je suis perdu. Et lui, le père, c'est mon ennemi, elle m'a prévenu, il déteste les Gallois. Elle m'a recommandé de ne pas l'approcher...

Eliud, qui était resté assis sous le coup de la stupéfaction, retrouva ses esprits et, empoignant l'autre par les épaules, se mit à le secouer comme un prunier jusqu'à ce qu'il se tût, le souffle court, les yeux ronds d'étonnement.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu as une amie ici, dont tu es amoureux ? Et Cristina, tu ne comptes plus l'épouser ? C'est bien ce que tu es en train de me dire ?

— Mais tu m'écoutes, oui ou non ? Qu'est-ce que je viens de te raconter ? cria Elis, qui n'était pas calmé du tout. (Il se dégagea et, à son tour, empoigna son cousin.) Ecoute, je vais t'expliquer comment c'est arrivé. Et à quoi me suis-je engagé envers Cristina ? Est-ce sa faute ou la mienne si on nous traite comme des boeufs sous le joug ? Elle ne s'intéresse pas plus à moi que moi à elle. Je lui tiendrai lieu de frère, je danserai à son mariage, je l'embrasserai sur les deux joues et lui souhaiterai d'être heureuse. Mais ça... c'est une tout autre histoire. Non, tais-toi, Eliud et écoute moi.

Son récit égrena toute l'histoire comme une musique depuis la première apparition de la fille aux cheveux de lin, avec ses yeux bleus et son air de fée. Il y avait de nombreux bardes parmi les ancêtres d'Elis, qui avait à la fois le don des mots et celui de l'éloquence. Eliud était frappé de stupeur, il le regardait bouche bée, très pâle, ahuri, se laissant pétrir et tordre les mains dans celles, persuasives, d'Elis.

— Et moi qui me rongerais les sangs pour toi ! dit-il doucement, lentement, comme se parlant à lui-même. Si j'avais su...

— Mais Eliud, il est là ! répliqua Elis le tenant par les bras et le fixant intensément. Il est là, non ? Vous l'avez amené, tu dois savoir. Elle me dit de ne pas y aller, mais est-ce que je peux laisser passer cette chance ? Je suis noble, je donne tout à sa fille, mon coeur, mes biens, mes terres. Il ne trouvera jamais à mieux la marier. Et puis, elle n'a pas de fiancé. Je veux qu'elle soit à moi, et il faut qu'il m'écoute. Il serait bien bête de ne pas le faire.

D'un coup d'oeil, il parcourut la grande cour qui était presque vide.

— Ils ne sont pas encore prêts, on ne nous a pas encore appelés. Eliud, tu sais où il est ? Je vais aller le voir. Je ne peux pas agir autrement ! Montre-moi l'endroit.

— Il est à l'infirmerie, répondit Eliud, l'air profondément choqué. Mais ce n'est pas possible, il ne faut pas... Il est malade, fatigué ; tu ne peux pas le déranger maintenant.

— Je serai doux et humble, je m'agenouillerai devant lui et remettra ma vie entre ses mains. Alors, où est l'infirmerie ? Je ne suis encore jamais entré dans ces bâtiments. Montre-moi, vite ! exigea-t-il, empoignant Eliud par le bras et l'attirant vers le passage voûté qui ouvrait sur la cour.

— Non ! Reste là ! Laisse-le ! Tu n'as pas honte de troubler son repos...

— Quelle porte ? (Elis le secouait violemment.) Tu l'as amené. Tu as vu !

— Là-bas ! Le bâtiment en retrait, près du mur d'enceinte, à droite de la loge. Mais ne fais pas ça ! Réfléchis, cette fille connaît mieux son père que toi. Attends, ne va pas le déranger maintenant – il est vieux, malade !

— Crois-tu que je pourrais manquer de respect à son père ? Je veux simplement lui dire ce que j'éprouve, et que sa fille m'aime. S'il m'envoie au diable, tant pis pour moi. Mais il faut que je tente ma chance. Je ne retrouverai jamais un moment aussi favorable.

Il allait se dégager, Eliud le retint d'un geste convulsif, puis soudain il poussa un grand soupir et relâcha son étreinte.

— Tant pis, prends tes risques ! Je ne peux pas t'empêcher.

Elis s'éloigna sans la moindre discrétion, sans chercher à se cacher. En un clin d'oeil, il était dans la grande cour d'où il fila comme une flèche jusqu'à la porte de l'infirmerie. Eliud, resté dans l'ombre, le vit s'engouffrer à l'intérieur ; il appuya son front à la pierre et attendit un moment, les yeux fermés, avant de regarder de nouveau.

Au même moment, les invités franchissaient la porte des appartements de l'abbé. Le jeune homme qui était maintenant virtuellement shérif partit avec la dame et sa fille pour les reconduire jusqu'au porche de l'hôtellerie. Einon ab Ithel resta encore un moment

à s'entretenir avec l'abbé, tandis que ses deux compagnons, qui ne parlaient pas couramment anglais, attendaient courtoisement à quelques pas de distance. Il ne tarderait plus à ordonner qu'on selle les chevaux et il prendrait cérémonieusement congé.

Deux silhouettes surgirent sur le seuil de l'infirmierie, Elis d'abord, très raide, puis l'un des moines – qui s'arrêta en haut des quelques marches de pierre et regarda Elis regagner la grande cour. Ce dernier avait l'air à la fois mortellement vexé et totalement désespéré, comme notre père Adam, chassé du paradis terrestre.

— Il dort, dit-il, déconfit. Je n'ai pas pu lui parler, L'infirmier m'a mis à la porte.

Dans une demi-heure à peine, ils reprendraient la route de Montford où ils passeraient la première nuit de leur voyage vers le pays de Galles. Eliud sortit le grand bai d'Einion des écuries, le sella et le brida avant de s'occuper de celui qui l'avait amené et qu'Elis monterait à sa place, tandis que lui resterait ici.

Les moines, sortis de leur sieste coutumière, s'étaient de nouveau répandus dans la cour pour se rendre aux tâches qui leur étaient assignées. Parfois en mars, il y avait déjà du travail à faire aux champs et au jardin, sans parler des artisans qui avaient leur atelier au cloître et au scriptorium. Frère Cadfael qui se dirigeait tranquillement vers le jardin et l'herbarium fut soudain accosté par Eliud qui, cherchant manifestement un guide, fut ravi de retrouver un visage connu.

— Pardonnez-moi de vous déranger, mon frère, j'ai manqué à mon devoir, il y a quelque chose que j'ai oublié. Messire Einon a laissé son manteau à messire Gilbert, dans la litière, comme couverture supplémentaire. Il est en peau de mouton – vous l'avez vu ? Il faut que je le récupère, mais je ne voudrais pas déranger messire Gilbert. Si vous aviez l'obligeance de vous en charger pour moi...

— Bien volontiers, dit Cadfael et il le mena à l'infirmierie d'un pas vif.

Il observait discrètement le jeune homme qui marchait à ses côtés. Son visage était fermé, impassible mais on voyait à son regard qu'il était troublé. Il se sentirait toujours en partie responsable de son frère de lait, si insouciant, et qui courait le monde d'un pas léger. Et voici qu'ils allaient à nouveau se séparer après s'être retrouvés si brièvement. Sans compter qu'il y avait ce mariage qui rendrait leur séparation inévitable et durable.

— Vous connaissez sûrement l'endroit, mais pas sa chambre, dit Cadfael. Il dormait profondément quand nous l'avons quitté. J'espère qu'il ne s'agite pas. Dormir dans sa ville, avec sa famille à proximité et son poste occupé par un remplaçant à la hauteur, il ne lui en faut pas plus.

— Ainsi, ses jours ne sont pas en danger ? demanda Eliud à voix basse.

— Nullement. C'est juste une question de temps. Voilà, nous y sommes. Entrez donc avec moi. Je me rappelle le manteau. J'ai vu frère Edmond le plier et le déposer sur un coffre.

On avait laissé entrouverte la porte de la petite chambre pour éviter le bruit du loquet de fer, mais elle grinçait quand on l'ouvrait suffisamment pour livrer passage. Cadfael se glissa latéralement par l'entrebâillement et s'arrêta pour examiner la longue silhouette étendue, immobile, qui ne broncha pas. Le brasero, dont aucune fumée ne s'échappait, évoquait un petit oeil d'or dans la pénombre. Rassuré, Cadfael se dirigea vers le coffre sur lequel les vêtements étaient pliés et il prit le manteau en peau de mouton. Il s'agissait indubitablement de celui que cherchait Eliud ; à ce moment cependant, il eut le sentiment qu'il ne correspondait pas exactement à l'image qu'il avait en mémoire, mais il n'essaya pas de découvrir quel changement avait eu lieu. Il s'était tourné vers la porte où Eliud attendait, n'osant ni entrer ni sortir, l'air inquiet. En voulant lui céder le passage, le jeune homme fit tomber sur les dalles le tabouret qui se trouvait dans le coin ; cela provoqua un bruit violent et l'objet roula sur lui-même. Eliud se pencha pour le retenir et le remettre sur ses pieds tandis que Cadfael, lui intimant le silence d'un geste furieux de la main, se tourna pour voir si ce remue-ménage avait réveillé le dormeur.

Pas un mouvement, pas même un soupir. Le grand corps qui soulevait à peine les draps était tout aussi calme qu'auparavant. Trop calme. Cadfael s'approcha et avança la main pour écarter la couverture qui couvrait la barbe poivre et sel et dissimulait la bouche. Les paupières bleuâtres dans leurs orbites creuses évoquaient les yeux des gisants sculptés. Les lèvres étaient entrouvertes et découvraient légèrement les dents serrées, comme si l'homme souffrait sans discontinuer. Pas le moindre mouvement dans cette poitrine maigre. Aucun bruit ne troublerait jamais plus le sommeil de Gilbert Prestcote.

— Que se passe-t-il ? murmura Eliud, qui s'était silencieusement approché.

— Prenez ça, ordonna Cadfael, fourrant le manteau plié dans les mains du jeune homme. Venez avec moi voir votre chef et Hugh Beringar. Dieu veuille que les femmes soient en sécurité dans leurs appartements.

Il se rendit compte, en arrivant dans la grande cour accompagné d'Eliud silencieux et frissonnant, qu'il n'avait aucun souci à se faire dans l'immédiat pour les dames. Un vent froid soufflait, et seuls les hommes étaient à l'extérieur. Maintenant qu'on en avait terminé avec les politesses, lady Prestcote s'était retirée à l'hôtellerie avec

Mélisande. Les Gallois attendaient sous les ordres de Hugh ; ils formaient un petit groupe amical près de la loge, prêts à monter en selle, les chevaux frappaient les pavés, renvoyant de légers échos dans l'air. Elis, docile, était à côté de l'étrier d'Einion, mais il n'avait pas l'air ravi de repartir chez lui. Son visage paraissait aussi tourmenté que le ciel. En entendant Cadfael approcher rapidement, et en remarquant son expression, tous se tournèrent vers lui.

— J'ai de mauvaises nouvelles, annonça-t-il carrément. Mon seigneur, vous vous êtes donné beaucoup de mal pour rien, et je crains qu'il ne vous faille retarder votre départ. Nous arrivons tout droit de l'infirmérie. Gilbert Prestcote est mort.

CHAPITRE VI

Hugh Beringar et Einon ab Ithel, tous deux responsables de cet échange de prisonniers, qui échappait soudain à leur contrôle, accompagnèrent Cadfael. Ils se tinrent près du lit, dans la chambre calme, à la lumière tamisée, la petite lampe clignait d'un côté un doux oeil jaune, et le brasero, de l'autre, un oeil rouge vif. Ils contemplèrent le corps, le touchèrent et mirent à portée de son nez et de sa bouche une lame brillante et lisse : pas un souffle n'en ternit l'éclat. Les membres étaient tièdes et souples, l'homme n'était pas mort depuis longtemps, mais il l'était bel et bien.

— Il était malade, affaibli, et le voyage l'avait épuisé, murmura Hugh, désespéré. Mais ce n'est pas votre faute, monsieur, s'il était tombé trop bas pour remonter la pente.

— Peut-être, mais j'avais une mission à remplir, répliqua Einon. Je devais vous ramener un homme en échange d'un autre. Maintenant c'est impossible, et d'une façon irrémédiable.

— Vous l'avez cependant ramené, vivant, et vous nous l'avez remis vivant. Il était sous notre garde quand il est mort. Il n'y a aucun empêchement à ce que vous récupériez votre homme et que vous repartiez. Notre accord a été respecté. Vous avez fait, et bien fait, ce qu'on attendait de vous.

— Ce n'est pas du tout mon avis, car l'homme est mort. Mon souverain n'acceptera pas d'échanger un mort contre un vivant, répliqua Einon d'un ton hautain. Je n'aime ni couper les cheveux en quatre ni qu'on s'en charge pour me faire plaisir. Il en va de même pour Owain Gwynedd. Sans le vouloir, nous vous avons rendu un mort. Je ne prendrai pas un vivant à sa place. Notre échange n'a plus de raison d'être. Il est nul et non avenu.

Cadfael écoutait d'une oreille ces échanges de politesses, qui ne le surprenaient en rien. Ce faisant, il s'était emparé de la petite lampe qu'il protégea des courants d'air et il l'approcha du visage du défunt qui avait eu une mort plutôt paisible. Il dormait profondément, car très affaibli, et franchir le seuil fatal n'avait pas dû lui être très difficile. A moins que le seuil en ait été rendu glissant ou branlant. Ce visage silencieux, immobile, qui prenait une teinte grise au fur et à mesure qu'il le regardait, lui était familier depuis des années, même si le vieillissement commençait à s'y manifester. Il l'examina

attentivement, déplaçant la lampe pour en observer chaque creux et chaque relief. La face était marquée d'ombres bleuâtres, mais les lèvres pleines, légèrement entrouvertes, n'auraient pas dû avoir la même nuance livide, ni porter la trace des dents du mort, et les narines n'auraient pas dû être aussi dilatées, ni présenter les mêmes ecchymoses à peine visibles.

— Vous ferez ce que bon vous semble, répétait Hugh dans son dos, mais pour moi il est clair que vous êtes libre de partir avec qui vous voudrez ; remmenez donc les deux jeunes gens. Renvoyez-moi le mien et pour moi, les termes du contrat auront été fidèlement respectés. Maintenant si Owain Gwynedd tient toujours à ce que nous nous rencontrions, tant mieux. J'irai le voir à l'endroit de la frontière qui lui conviendra le mieux et là, je récupérerai mon otage.

— Owain donnera son opinion quand je lui aurai dit ce qui est arrivé, répliqua Einon. Mais sans son accord, je me vois dans l'obligation de vous laisser Elis ap Cynan et de repartir avec Eliud. Le montant de la rançon d'Elis n'a pas été payé, pas comme il faut. Il doit rester ici.

— Je crains fort qu'Elis ne soit pas le seul à se trouver dans cette situation, dit Cadfael se tournant brusquement vers eux. Il s'est passé quelque chose que vous ignorez, ajouta-t-il, en réponse au regard étonné qu'ils fixaient sur lui. Hugh disait vrai, ses jours n'étaient pas en danger, c'était une simple question de temps, de repos et de tranquillité d'esprit et il serait redevenu comme avant. Un peu vieilli certes, mais il se serait rétablie Cet homme n'a pas sombré dans sa fatigue et dans sa faiblesse, si j'ose dire. Quelqu'un l'a aidé à garder la tête dans l'eau.

— Que voulez-vous dire ? souffla Hugh après un silence dû à l'effarement et au doute. Il s'agirait d'un meurtre ?

— Exactement. Il y a des signes qui ne trompent pas.

— Lesquels ? fit Hugh.

Il les leur montra, tandis que de part et d'autre du lit, Einon et Hugh suivaient attentivement le mouvement de son doigt.

— Il n'a pas fallu appuyer beaucoup, et on ne pourrait même pas parler de lutte. Mais regardez bien. Ces marques autour du nez et de la bouche, aussi discrètes soient-elles, il ne les avait pas quand on l'a mis au lit. Il y a des traces sur ses lèvres, et si vous y regardez de près, vous verrez la marque de ses dents sur la lèvre supérieure. On a pressé une main sur son visage pour l'étouffer. Il dormait profondément, il était épuisé, ça n'a pas pris longtemps. Pour moi, il ne s'est même pas réveillé.

— De quoi s'est-on servi pour ça ? De ces couvertures ? demanda Einon, à voix basse.

— Difficile à dire dans l'immédiat. Il me faut plus de lumière et

un peu de temps. Mais aussi sûr que Dieu nous voit, cet homme a été assassiné.

Aucun des deux hommes ne posa la moindre question supplémentaire. Einon avait vu la mort sous bien des formes, et Hugh faisait implicitement confiance au jugement de Cadfael. Sans mot dire, ils échangèrent un long regard et réfléchirent un moment.

— Votre moine a raison, finit par dire Einon, je ne peux repartir avec aucun de mes hommes, certains risquent d'avoir quelque chose à voir dans cette histoire, même de très loin. Nous ne nous en irons que lorsque la lumière aura été faite sur tout ça.

— Vous seul, monsieur, et vos deux capitaines êtes absolument insoupçonnables, protesta Hugh. Vous n'avez pas mis les pieds à l'infirmerie jusqu'à maintenant, vos capitaines n'y sont jamais entrés. Vous vous êtes toujours trouvés avec moi ou avec l'abbé depuis la minute où vous êtes arrivés. Personne ne saurait vous retenir et il serait bon que vous retourniez auprès d'Owain Gwynedd pour le mettre au courant. Il n'y a plus qu'à espérer que ce mystère sera bientôt éclairci afin que les innocents puissent regagner leur logis.

— Je vais donc rentrer et ils viendront avec moi.

Mais quant aux autres...

Se rappelant comment chacun était parti de son côté vaquer à ses occupations, ils se disaient tous deux que les invités de l'abbé l'avaient accompagné à ses appartements ; les autres s'étaient rendus aux écuries pour s'occuper des chevaux et après ils étaient allés où bon leur semblait jusqu'à ce qu'on les appelât au réfectoire pour le dîner. Et pendant la demi-heure précédant le repas, la cour avait été presque déserte.

— Il n'y a personne d'autre parmi nous qui n'aurait pas pu pénétrer ici, affirma Einon. Eliud, aussi bien que mes six hommes. A moins que certains d'entre eux ne se soient trouvés avec des membres de votre communauté, ou à portée de regard du début jusqu'à la fin. J'en doute, mais c'est facile à vérifier.

— Il y a aussi tous ceux qui se trouvaient ici. Parmi eux, vos Gallois étaient sûrement ceux qui avaient le moins intérêt à sa mort, puisqu'ils l'avaient porté et soigné pendant tout le trajet. Ce serait folie de les soupçonner. Il y a des moines, des voyageurs, comme souvent dans cette enceinte, des serviteurs laïcs, moi-même, mais je ne vous ai pas quitté un seul instant, mes hommes qui ont amené Elis depuis le château... Elis lui-même...

— On l'a amené directement au réfectoire, remarqua Einon. Mais s'il y en a un qui reste, c'est bien lui. Allons voir si l'un de mes hommes peut être rayé de la liste des suspects, et si oui, je les ramènerai avec moi car plus tôt Owain Gwynedd sera mis au courant et mieux ce sera.

— Quant à moi, conclut Hugh, morose, je vais aller prévenir sa femme et sa fille et aller faire mon rapport au seigneur abbé. Et je doute qu'il l'apprécie. Un meurtre ! Dans son propre couvent !

L'abbé arriva, la mine sombre. Longtemps, désolé, il se pencha sur le visage du mort qu'il finit par couvrir d'un linge fin après avoir entendu le rapport de Cadfael. Le prieur dont le calme aristocratique n'avait pas résisté à ce choc et à qui l'iniquité du monde et le déni des plus saintes promesses faisaient secouer la tête, dérangeant les cheveux argentés, se tenait là aussi. Il faudrait des cérémonies pour consacrer ce qui avait été souillé, mais elles ne pourraient avoir lieu avant que la vérité n'ait été connue et la justice rendue. Frère Edmond surgit, bouleversé plus qu'on ne saurait dire par ce qui s'était passé dans son domaine, là où il régnait en maître dévoué et prudent, comme si ce crime lui avait sali les mains et presque l'âme. Il fut difficile de le reconforter. Il ne cessait de répéter, d'un ton plaintif, qu'il aurait dû mettre quelqu'un de garde près du lit du shérif, mais qui aurait pu deviner que cela présenterait la moindre utilité ? Il était venu par deux fois jeter un coup d'oeil, et comme c'était calme, il n'avait pas éprouvé le besoin de revenir. Du calme, du temps et du repos, voilà ce dont le malade avait besoin. On avait laissé la porte entrouverte ; n'importe quel moine en passant devant aurait pu entendre si le dormeur s'était réveillé et avait besoin de quoi que ce fût.

— Bon, ça suffit, tais-toi à présent, dit Cadfael avec un soupir. Ne t'adresse pas plus de reproches que tu en mérites, et Dieu sait que tu n'en mérites guère. Nul ne s'occupe plus attentivement de son prochain, tu le sais très bien. Reprends-toi ; il va falloir que nous interroguions tous les occupants de l'infirmerie, toi et moi, au cas où ils auraient vu ou entendu quoi que ce soit.

Einion ab Ithel était parti maintenant avec seulement ses deux capitaines pour lui tenir compagnie, tenant en main ses petits chevaux des collines ; il passerait la nuit à Montford puis, à toute allure, ils iraient rejoindre Owain Gwynedd qui surveillait en ce moment le nord de la frontière. Aucun de ses hommes n'avait pu rendre compte de tout le temps qu'il avait passé à l'abbaye, en fournissant un témoin pour corroborer ses dires. Il fallait donc qu'ils demeurent là, ou au château tout proche, jusqu'à ce qu'on ait mis la main sur l'assassin de Gilbert Prestcote.

Hugh avait fait preuve de sagesse en allant d'abord voir Radulphe et c'est seulement après avoir salué les Gallois qui s'en allaient, qu'il partit accomplir la pire partie de sa mission.

Edmond et Cadfael s'écartèrent du lit quand les deux femmes accoururent en pleurs ; Sybilla, appuyée au bras de Hugh, trébuchait

comme si elle n'y voyait plus. Elles s'étaient arrangées pour laisser le petit garçon heureux et ignorant en compagnie d'une servante. Il y aurait toujours un moment plus favorable pour lui apprendre qu'il n'avait plus de père.

Derrière lui, alors qu'il refermait tout doucement la porte, Cadfael entendit la veuve éclater en sanglots douloureux bientôt étouffés dans les couvertures du lit mortuaire. La jeune fille, elle, était restée absolument muette. Elle était entrée dans la pièce, très raide, le visage très pâle, glacé et le regard totalement vidé par le choc qu'elle avait subi.

Dans la grande cour, les Gallois s'étaient formés en un petit groupe compact, mal à l'aise ; étonnamment discrets, les gardes de Hugh surveillaient tout, s'interposant en particulier entre eux et le guichet fermé du portail. Elis et Eliud, que ce désastre avait frappés de mutisme et de stupeur, rôdaient un peu à l'écart, évitant de se toucher, de se regarder. Cadfael, pour la première fois, s'aperçut qu'ils avaient un air de famille, si ténu qu'en temps normal nul ne l'aurait remarqué, étant donné que l'un était grave et solennel et que l'autre avait la gaieté insouciant d'un oiseau. A présent, ils avaient la même expression bouleversée, ils étaient aussi perdus l'un que l'autre et on aurait pu les prendre pour des frères jumeaux.

Ils déambulaient là, en attendant qu'on les appelle, se dandinant, misérables, d'un pied sur l'autre, quand Hugh revint dans la grande cour avec les deux femmes. Sybilla, le visage morne, avait repris le contrôle d'elle-même et cessé de pleurer, et elle se tenait beaucoup plus droite que Cadfael, pour ne citer que lui, ne s'y était attendu. Elle avait vraisemblablement commencé à consacrer une partie de ses réflexions et de son énergie à envisager sa nouvelle situation et les conséquences que cela impliquait pour son fils qui se trouvait maintenant à la tête de six beaux châteaux, mais tous situés dans cette périlleuse région des marches. Il allait avoir besoin soit d'un intendant extrêmement capable, soit d'un beau-père puissant et bien disposé. Son seigneur et maître était mort, son suzerain prisonnier ; personne n'allait la forcer à faire un mariage qui ne lui conviendrait pas. Elle était beaucoup plus jeune que son défunt mari, elle avait de la fortune personnelle et assez de grâces pour être un parti très enviable. Elle s'en sortirait et très certainement à son avantage.

Pour la jeune fille, c'était une tout autre histoire. Sous son calme glacial, une flamme discrète avait reparu dans ses yeux, et des éclairs dansaient dans son regard voilé. En passant devant Elis, elle tourna vers lui un visage indéchiffrable puis elle regarda droit devant elle.

Hugh s'arrêta pour confier les Gallois de l'escorte à ses sergents afin de les faire conduire au château, avec la plus parfaite courtoisie car ils étaient peut-être tous entièrement innocents, mais sous bonne

garde cependant. Il allait continuer et emmener les femmes à leurs appartements avant de commencer sérieusement son enquête quand Mélisande lui posa soudain la main sur le bras.

— Si vous permettez, monsieur, j'aimerais profiter de la présence de frère Edmond pour lui poser une question avant de vous laisser vous occuper de tout cela.

Elle était calme, mais on aurait dit qu'elle commençait à brûler secrètement et il y avait dans sa pâleur quelque chose de tranchant comme une lame.

— Frère Edmond, nul mieux que vous ne connaît votre domaine, et je sais que vous vous en occupez très attentivement. Vous n'avez rien à vous reprocher. Mais dites-nous, quelqu'un est-il entré dans la chambre de mon père après votre départ, alors qu'il dormait ?

— Je n'ai pas toujours été là, répondit Edmond, malheureux. Dieu me pardonne, je ne pensais pas que ce serait nécessaire. N'importe qui en aurait eu la possibilité.

— Mais vous savez sûrement si une personne est entrée ?

Mal à l'aise, réprobatrice, Sybilla tira sa belle-fille par la manche. Mélisande se dégagea, impassible.

— Une personne bien précise ? insista-t-elle.

— Oui, pour autant que je sache, répondit Edmond, sans comprendre, mais il n'y avait pas de mal à ça. Ça s'est passé après que vous fûtes revenus des appartements de l'abbé. J'avais alors le temps de visiter mes malades. J'ai vu que la porte du shérif était ouverte, il y avait un jeune homme près du lit, comme s'il voulait le réveiller. Je ne pouvais pas le permettre. Je l'ai pris par l'épaule, lui ai fait faire demi-tour et lui ai montré la porte. Il est parti bien gentiment, sans regimber. Nous n'avons pas prononcé un mot, il n'y a pas eu de mal. Le patient ne s'était pas réveillé, conclut simplement Edmond.

— Non, dit Mélisande d'une voix tremblante, contrastant enfin avec le calme glacial qu'elle affichait précédemment. Et il ne risque plus de se réveiller maintenant. Et quel était le nom de cette personne ?

Edmond avait si peu eu affaire à lui qu'il ne connaissait pas le nom du garçon. Il montra Elis d'un doigt hésitant.

— Il s'agissait de notre prisonnier gallois.

Mélisande poussa un gémissement étrange où se mêlaient la douleur, la colère, et un sentiment de culpabilité, puis elle se tourna vers Elis. Sa pâleur marmoréenne était devenue pure incandescence et le bleu de ses yeux luisait comme des éclairs sur la glace.

— Vous ! Bien sûr ! Ce ne pouvait être que vous ! Vous seul êtes entré. Oh mon Dieu, qu'avons-nous fait, vous et moi ? Et moi, folle que j'étais, je n'ai jamais cru que vous le pensiez quand vous m'avez dit et répété que vous tueriez pour moi, que vous tueriez quiconque

s'interposerait entre nous. Oh mon Dieu, et dire que je vous aimais ! Peut-être même vous ai-je engagé, que dis-je, poussé à tuer. Et je ne m'en rendais pas compte. Tout, disiez-vous, tout plutôt que de nous éloigner l'un de l'autre plus longtemps, tout, plutôt que de repartir au pays de Galles. N'importe quoi. Vous affirmiez que vous étiez prêt à tuer, c'est ce que vous avez fait et, Dieu me pardonne, je suis aussi coupable que vous.

Elis restait planté là, à la dévisager, le malheureux jeune homme était soudain devenu plus vulnérable qu'un nourrisson. Il la fixait bouche bée, stupéfait, angoissé, terrifié, incapable de reprendre le fil de ses idées ou de prononcer un mot, déchiré par ses paroles. Il secouait frénétiquement la tête, comme si on pouvait chasser un cauchemar, à la manière de ces rêveurs qui se servent de leurs doigts pour se forcer à ouvrir les yeux et échapper à leurs visions insupportables. Il était incapable d'émettre un seul mot, un seul son.

— Je renie tout ce que je vous ai dit, cria Mélisande dont la voix exprimait la rage et la douleur. Je vous hais, vous me faites horreur... Je me hais de vous avoir aimé. Vous m'avez trompée ! Vous avez tué mon père !

Il s'arracha à sa stupeur et s'approcha d'elle d'un pas mal assuré.

— Mélisande ! Pour l'amour de Dieu, expliquez vous !

Elle s'écarta violemment de lui, et se mit hors de portée.

— Non, ne me touchez pas, ne m'approchez pas, assassin !

— Assez, intervint Hugh, la prenant par les épaules et la confiant à Sybilla. Madame, j'avais cru pouvoir vous épargner pour aujourd'hui, mais comme vous le voyez, les choses s'accélérent. Emmenez-la ! Sergent, conduisez ces deux-là à la loge, qu'on puisse parler tranquillement. Edmond, Cadfael, venez aussi, nous aurons peut-être besoin de vous.

— Eh bien, dit Hugh après avoir rassemblé tout son monde, accusatrice et témoins dans l'antichambre de la loge, à l'abri du froid et du regard de tous, voyons tout ça d'un peu plus près. Frère Edmond, vous dites avoir trouvé cet homme dans la chambre du shérif, près de son lit exactement. Qu'est-ce que vous en avez pensé ? Avez-vous cru, d'après son attitude, qu'il était là depuis longtemps ? Ou qu'il venait seulement d'entrer ?

— J'ai pensé qu'il venait tout juste d'arriver, affirma Edmond. Il était contre le chevet du lit, un peu penché, on aurait dit qu'il se demandait s'il allait réveiller le dormeur.

— Oui, mais aurait-il pu être là depuis plus longtemps ? Il aurait pu surveiller l'homme qu'il venait d'étouffer afin de s'assurer qu'il était bien mort ?

— Ce n'est pas impossible, admit Edmond très dubitatif, mais ça

ne m'est pas venu à l'idée. S'il avait fait une chose pareille, est-ce que cela ne se serait pas vu ? C'est vrai qu'il a sursauté, quand je l'ai touché et il a paru coupable, mais comme un gamin qu'on surprend à faire une bêtise, rien ne m'a causé la moindre sensation de malaise. Et quand je le lui ai demandé, il est parti aussi docilement qu'un enfant.

— Avez-vous été jeter un coup d'oeil après son départ ? Pouvez-vous affirmer que le shérif respirait encore ? Et les couvertures du lit étaient-elles en désordre ?

— Tout était parfaitement en ordre quand nous sommes partis pour le laisser dormir. Mais je ne suis pas allé y regarder de plus près, avoua tristement Edmond. Mon Dieu, comme je le regrette !

— Vous ne pouviez pas savoir et le mieux était de protéger son sommeil. Ah, autre chose : Elis avait-il quelque chose dans les mains ?

— Non, rien. Il n'avait pas non plus le manteau qu'il a à présent sur le bras.

Il s'agissait d'un manteau en tissu rouge sombre, doux au toucher, à la texture serrée.

— Très bien. A votre connaissance, quelqu'un d'autre aurait-il pu s'introduire dans cette chambre ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais n'importe qui aurait pu entrer n'importe quand. D'autres ont très bien pu le faire.

— Un seul suffisait ! lança Mélisande, amère. Et celui-là, on le connaît.

Puis, écartant la main que Sybilla lui posait sur le bras, refusant toute contrainte, elle poursuivit :

— Monsieur Beringar, écoutez-moi. Je le répète, il a tué mon père. Je n'en démordrai pas.

— Allez-y, parlez, ordonna Hugh d'une voix brève.

— Vous savez sûrement que cet Elis et moi avons appris à nous connaître dans votre château où il était prisonnier, mais où il était libre de circuler, ayant promis de ne pas tenter de s'enfuir. Moi, j'étais avec ma mère et mon frère, dans les appartements de mon père, où nous attendions des nouvelles. Nous avons été amenés à nous voir, à entrer en contact, et – je suis forcée de l'avouer, et je le déplore de tout coeur – nous sommes tombés amoureux. Ce n'était pas notre faute, c'est arrivé comme ça, nous n'y pouvions rien. Nous avons très peur de devoir nous séparer quand mon père reviendrait chez lui, car alors Elis partirait à sa place. Vous, monsieur, qui connaissiez très bien mon père, savez qu'il n'aurait jamais accepté de prendre un Gallois comme gendre. Nous en avons parlé très souvent, et nous avons désespéré plus d'une fois. Il a dit – je vous jure qu'il l'a dit, qu'il ose seulement prétendre le contraire ! – qu'il tuerait pour moi, s'il le fallait, qu'il tuerait quiconque se mettrait entre lui et moi. Il a dit qu'il ferait tout pour nous garder l'un à l'autre, même tuer. Quand ils sont

amoureux, les hommes disent n'importe quoi. Je n'ai pas pensé à mal, et moi-même ne suis pas innocente, car je l'aimais de toute mon âme. Et maintenant il a perpétré ce qu'il préméditait : c'est lui qui a tué mon père !

Elis retrouva son souffle et quitta son état de stupéfaction avec un soupir qui le fit presque sortir de ses bottes.

— Ce n'est pas vrai ! Je vous jure que je ne l'ai pas touché, ni ne lui ai adressé la parole. Je n'aurais pas levé la main sur votre père pour tout l'or du monde, même s'il m'avait interdit de vous revoir. Je vous serais revenu d'une manière ou d'une autre, j'aurais trouvé un moyen... Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites de moi !

— Mais vous êtes allé le voir dans sa chambre, lui rappela Hugh à juste titre. Pourquoi ?

— Pour me présenter à lui, plaider ma cause devant lui, qu'est-ce que vous croyez ? Je n'avais pas d'autre espoir, je ne pouvais pas laisser passer une chance pareille. Je voulais lui avouer que j'aime Mélisande, que je suis un homme d'honneur, que j'ai des terres et que je ne désire rien d'autre que de la servir et lui donner tout ce que j'ai. Il m'aurait peut-être écouté ! Je savais, elle me l'avait dit, qu'il était l'ennemi juré des Gallois, je n'avais pas grand espoir, mais c'était mieux que rien. Seulement, je n'ai pas eu l'occasion de lui parler. Il dormait profondément et avant que je me sois risqué à l'éveiller, ce bon frère est arrivé et m'a prié de sortir. C'est la vérité et je le jurerai jusque sur l'autel.

— C'est la vérité ! s'exclama Eliud, véhément, volant au secours de son ami.

Il était debout près d'Elis, puisque ce dernier avait refusé un siège, l'épaule pressée contre celle de l'accusé pour le réconforter et le rassurer. Il était aussi pâle que si on l'avait soupçonné, lui, et sa voix était rauque et basse.

— Il était avec moi dans le cloître, poursuivit-il, il m'a parlé de son amour et m'a dit qu'il voulait aller voir le seigneur Gilbert et lui parler d'homme à homme. Je lui ai expliqué que ça ne me paraissait pas raisonnable, mais il a insisté. Il s'est écoulé très peu de temps avant qu'il ne revienne et le frère infirmier s'est assuré de son départ. Et il n'y avait rien de furtif dans sa façon d'être, insista Eliud d'une voix forte, car il a traversé la cour tout droit et sans traîner, se moquant de savoir qui pourrait le voir.

— C'est peut-être vrai, admit Hugh, pensif. Pourtant, même s'il n'avait pas de mauvaises intentions et guère d'espoir, une fois qu'il s'est trouvé près du lit il lui est peut-être venu à l'idée qu'il serait très simple d'écarter définitivement l'obstacle – un homme endormi, et déjà épuisé, pensez donc !

— Non, jamais ! s'écria Eliud. Il est incapable d'une chose pareille.

— C'est vrai, insista Elis, fixant, désespéré, Mélisande qui le toisait avec une froide indifférence, sans tenter de l'aider. Croyez-moi, pour l'amour de Dieu ! Il me semble que je n'aurais pas pu le toucher ni l'éveiller, même si personne ne m'avait fait sortir. Voir ainsi un bel homme solide, à ce point sans défense...

— Vous êtes cependant le seul à être entré, dit-elle, impitoyable.

— On ne peut pas le prouver ! riposta Eliud. Le frère infirmier a bien dit que la porte était ouverte, n'importe qui aurait pu entrer.

— Mais il est impossible de prouver que quelqu'un soit entré, déclara-t-elle, pleine d'une douloureuse amertume.

— Si, c'est possible, intervint Cadfael.

Instantanément, tous les yeux se tournèrent vers lui. Pendant que les autres parlaient, une partie de sa mémoire avait essayé de trouver ce qui l'avait rendu mal à l'aise. Il avait pris le manteau en peau de mouton sur le coffre où Edmond l'avait plié et posé, et il n'était pas exactement comme avant, mais il était incapable de se rappeler en quoi. Et en se trouvant confronté à ce meurtre, il avait plus ou moins rejeté ce détail au second plan, mais il était resté là, comme de la fibre de porridge qui se colle au fond de la gorge. Et soudain, la lumière se fit. Le manteau était reparti maintenant avec son propriétaire, Einon ab Ithel, vers le pays de Galles, mais Edmond était là pour confirmer ses dires, ainsi qu'Eliud qui connaissait les affaires de son seigneur.

— Quand nous avons déshabillé et couché Gilbert Prestcote, dit-il, le manteau qui le couvrait – il appartenait à Einon ab Ithel – était plié et posé à côté – frère Edmond s'en souviendra sûrement – de façon à ce qu'une grande épingle d'or servant à le fermer fût bien visible. Quand Eliud, ici présent, m'a demandé de lui montrer la chambre et de lui donner le manteau, ce que j'ai fait, le manteau était plié comme auparavant mais l'épingle avait disparu. Il n'est pas surprenant que nous ayons oublié cet incident, avec ce que nous avons découvert d'autre. Mais je savais bien qu'il y avait quelque chose que j'aurais dû remarquer, et maintenant je me rappelle enfin ce dont il s'agissait.

— Mais c'est vrai ! s'exclama Eliud enthousiaste et dont le visage s'éclaira. Je n'y aurais jamais songé ! Et j'ai laissé mon seigneur partir ainsi, sans un mot. Je m'en suis servi moi-même pour attacher le col du manteau quand nous avons installé le blessé dans la litière car le vent était froid. Mais avec toute cette histoire, je n'ai pas pensé à vérifier. Elis est ici, et il y a toujours eu quelqu'un avec lui depuis qu'il est sorti de l'infirmerie – tous vous le confirmeront ! S'il l'a prise, il l'a toujours sur lui. Et s'il ne l'a pas, alors il faut que quelqu'un soit entré et l'ait prise. Mon frère de lait n'est ni un voleur ni un assassin – mais

si vous avez des doutes, il est facile de vérifier.

— Ce que dit Cadfael est vrai, approuva Edmond. L'épingle était parfaitement visible. Si elle n'y est plus, c'est que quelqu'un est entré et l'a prise.

Elis avait farouchement recommencé à espérer, malgré le visage de Mélisande qui exprimait toujours l'amertume et le chagrin.

— Déshabillez-moi ! exigea-t-il, rayonnant. Fouillez moi ! Je ne supporterai pas qu'on me traite d'assassin et de voleur.

Si Hugh le prit au mot, ce fut plus pour lui rendre justice que parce qu'il doutait de lui. Il n'accepta qu'Edmond et Cadfael comme témoins dans la cellule d'emprunt où Elis, avec de grands gestes heurtés et arrogants arracha ses vêtements qu'il laissa tomber à ses pieds ; quand il fut nu, il se tint les pieds solidement plantés au sol et les bras écartés, il passa dédaigneusement ses doigts dans ses boucles épaisses qu'il tira avec violence, secouant la tête dans tous les sens pour montrer qu'il n'y avait rien caché. Maintenant que le regard amer et douloureux de Mélisande ne le tenait plus prisonnier, les larmes qu'il avait refoulées apparurent, traîtresses. Il cligna des paupières et les essuya fièrement.

Hugh le laissa se calmer petit à petit, silencieux et compatissant.

— Vous êtes satisfait ? demanda le garçon, qui avait retrouvé le contrôle de sa voix.

— Et vous ? riposta Hugh, avec un sourire.

Il y eut une pause brève, presque réconfortante.

— Allez, rhabillez-vous. Prenez votre temps, dit Hugh doucement.

Elis remit ses vêtements, et ses mains tremblaient sous l'effet du choc différé.

— Vous comprenez sûrement, reprit Hugh, que je dois vous tenir à l'oeil, vous, votre frère de lait et tous les autres. De la même façon, en ce moment, je ne vous soupçonne pas plus que tous ceux qui se trouvent actuellement dans la clôture, et je ne vous laisserai pas sortir avant de connaître votre emploi du temps exact depuis ce matin jusqu'à midi. C'est un simple point de départ, et tout le monde est logé à la même enseigne.

— Oui, je comprends, admit Elis et il se tut un moment, hésitant à demander une faveur. Est-il indispensable que je sois séparé d'Eliud ?

— Vous l'aurez, votre Eliud, dit Hugh.

Quand ils sortirent pour rejoindre ceux qui attendaient toujours dans l'antichambre, les deux femmes étaient debout, impatientes de se retirer. Sybilla n'avait guère envie de soutenir sa belle-fille, car c'est

surtout à son fils qu'elle songeait ; si elle avait été une épouse fidèle et obéissante pour son mari plus âgé et si elle le pleurait maintenant à sa manière, dire qu'elle l'aimait eût été un bien grand mot, mais il eût été bien faible pour exprimer ce qu'elle éprouvait envers le fils qu'il lui avait donné. C'est surtout à l'avenir que pensait Sybilla, et non au passé.

— Monsieur, dit-elle, vous savez où nous trouver dans les jours qui viennent. Permettez-moi d'emmener ma fille à présent, nous avons des choses à faire.

— Comme il vous plaira, madame, répondit Hugh. On ne vous dérangera pas plus que nécessaire. Mais laissez-moi vous dire, se contenta-t-il d'ajouter, qu'il y a toujours un mystère à propos de la disparition de cette épingle. Il y a eu plus d'un intrus à avoir pénétré dans la chambre de votre mari. Ne l'oubliez pas.

— Je suis très heureuse de vous laisser le soin de cette enquête, dit-elle avec ferveur.

Prenant impérativement Mélisande par le coude elle se dirigea vers la porte. En sortant, elles passèrent devant Elis qui dévora des yeux le visage de la jeune fille. Elle ne lui accorda pas le moindre regard, rassemblant même ses jupes de peur de le frôler en partant. Il était trop jeune, trop simple et franc pour comprendre qu'une bonne partie de la haine et de la répulsion qu'elle éprouvait à son égard, s'adressait à elle-même, dans sa terreur d'être allée trop loin en souhaitant cette mort dont elle se repentait avec désespoir.

CHAPITRE VII

Dans la chambre mortuaire, dont on avait soigneusement fermé la porte, Hugh Beringar et frère Cadfael se tenaient à côté du corps de Gilbert Prestcote et, repoussant la couverture et le drap, avaient découvert la poitrine creuse. Ils avaient apporté des lampes qu'ils avaient disposées tout près, où elles éclaireraient parfaitement le visage du défunt. Cadfael se saisit de la petite lampe dans sa soucoupe et la promena lentement au-dessus de la barbe grise, de la bouche et des narines marquées pour les regarder sous tous les angles et déceler le moindre grain de poussière ou le moindre fil.

— Même si un homme est très faible et même s'il dort profondément, il se défend du mieux qu'il peut contre l'étouffement, et quoi qu'on lui presse sur le visage, à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de trop dur et lisse pour laisser une trace, il essaiera de respirer. Et c'est ce qu'il a fait, lui aussi. Vous ne distinguez pas une couleur ici ? demanda-t-il, désignant les poils fins des narines dilatées, susceptibles de retenir des fibres minuscules de tissu.

Un imperceptible courant d'air fit frémir quelque chose d'aussi ténu qu'un fil de la vierge dont la lumière révéla la couleur.

— Du bleu, dit Hugh. Le bleu est une teinture délicate et chère, et il n'y en a pas dans ces couvertures.

— Regardons-y de plus près, murmura Cadfael et il avança une petite pince dont il se servait pour extraire les échardes et autres épines des doigts de travailleurs imprudents, pour se saisir d'un filament presque trop fin pour qu'on le voie bien. Quand il apparut à la lumière, cependant, il était accompagné de deux à trois autres petits fils qui vivaient de la vie souple de la laine.

— Ne respirez pas avant que j'aie pu mettre cet indice en sûreté, sinon il va s'envoler, dit Cadfael.

Il avait apporté un de ses récipients où il rangeait les pastilles qu'il avait découpées et séchées ; il s'agissait d'une petite boîte de bois poli, presque noire, et sur cette surface sombre et lisse, le brin de laine brilla d'une belle couleur bleue éclatante. Il referma soigneusement le couvercle sur sa prise et se servit de nouveau de ses pincettes. Hugh promena la lampe pour qu'elle éclaire le mince filament sous un autre angle, et il y eut un bref éclat rouge pâle et doux, comme celui des roses à la fin de l'été quand elles commencent à peine à se faner. Puis

il disparut très vite. Mais la lampe se chargea de le retrouver. A peine deux filaments ténus et bouclés parmi ceux, nombreux, qui avaient servi à fabriquer la laine à partir de laquelle on avait confectionné ce tissu, mais la laine porte remarquablement les couleurs.

— Du bleu et du rose. Deux couleurs précieuses, dont on ne sert pas pour les couvertures d'un lit.

Cadfael, après deux ou trois tentatives infructueuses, réussit à s'emparer de cet objet impalpable et le joignit au fil bleu. La lumière, braquée, ne permit pas de déceler d'autres traces semblables dans les narines du mort.

— Bon, mais il portait aussi la barbe. Voyons un peu !

Il y avait un filament bleu très apparent dans la barbe grisonnante dont Cadfael se saisit avant de peigner soigneusement les poils pour voir s'il n'y avait rien d'autre. Quand il secoua dans sa boîte la poussière et les poils pris dans son peigne, deux ou trois points lumineux brillèrent avant de disparaître, comme des grains de poussière dans un rayon de soleil. Il secoua la boîte dans tous les sens pour les retrouver, car ils redevenaient invisibles dès que la lumière ne les accrochait plus, et il fut récompensé par une seule étincelle d'or. C'est entre les dents serrées qu'il trouva ce qu'il cherchait. Un fil s'était détaché, trop vieux ou usé pour opposer quelque résistance, et dans le spasme de la mort les mâchoires contractées l'avaient emprisonné. Cadfael le dégagea et l'amena à la lumière au bout de ses pincettes. Le fil d'or qui avait répandu ces paillettes invisibles et scintillantes avait la longueur d'une phalange et brillait de tout son éclat à la lueur de la lampe.

— Voilà qui vaut cher ! s'exclama Cadfael, l'enfermant soigneusement dans sa boîte. Une mort de prince ! Étouffé par un tissu de bonne laine brodée de fil d'or ! Tapisserie ? Nappe d'autel ? Robe de dame en brocart ? Morceau de vêtement de cérémonie usagé ? En tout cas, Hugh, rien qui se trouve ici à l'infirmierie. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais quelqu'un l'a apporté avec lui.

— Oui, on dirait bien, acquiesça Hugh, le visage sombre.

Ils ne trouvèrent rien d'autre, mais ce qu'ils avaient découvert était passablement étrange.

— Où est-il donc, ce tissu avec lequel on l'a étouffé, demanda Cadfael, tout agité. Et où est passée l'épingle qui fermait le manteau d'Einion ab Ithel ?

— Occupez-vous du tissu, suggéra Hugh, puisque ce genre de chose pourrait fort bien se trouver à l'intérieur des murs de l'abbaye. Moi, je chercherai l'épingle. Il me reste encore à interroger et à fouiller de fond en comble les six Gallois de l'escorte et Eliud. Si ça ne donne rien, on s'efforcera de tout passer ici au peigne fin. Si ce qu'on cherche est là, on mettra la main dessus.

Ils cherchèrent donc, Cadfael un morceau de tissu, n'importe lequel susceptible de présenter les riches couleurs et le fil d'or et Hugh, l'épingle d'or. Avec la bénédiction de l'abbé et l'aide de Robert, le prieur, qui connaissait à fond toutes les richesses de la maison et en montrait orgueilleusement les trésors, Cadfael examina tout ce que l'abbaye possédait en matière de tentures, de tapisseries et autres linges d'autel, mais il ne trouva rien qui correspondît aux filaments frémissants qu'il avait apportés. Les nuances de couleurs sont d'une exactitude rigoureuse. Ce rose et ce bleu n'avaient pas d'équivalents ici.

Hugh, quant à lui, fouilla entièrement les vêtements et le harnachement des Gallois qui s'étaient retrouvés prisonniers à cause de ce meurtre et le prieur, bien qu'à contrecœur, autorisa Hugh à étendre ses recherches jusque dans les cellules des moines et des novices, et même les affaires des enfants ne furent pas épargnées, car ces derniers peuvent être tentés par un objet qui brille, sans se rendre compte de la gravité de leur geste. Mais ils ne trouvèrent trace nulle part de l'ancienne épingle d'or qui avait tenu bien fermé le col du manteau d'Einion ab Ithel pour protéger Gilbert Prestcote contre le vent mauvais.

C'était à présent la fin de la journée et le soir commençait à tomber, mais après vêpres et le souper, Cadfael recommença à chercher. Les occupants de l'infirmerie étaient tout disposés à parler ; ils n'avaient pas tous les jours un sujet aussi passionnant à discuter. Cependant ni Edmond ni Cadfael n'en tirèrent de renseignements intéressants. Ce qui était arrivé s'était passé durant la demi-heure pendant laquelle les religieux étaient en train de dîner au réfectoire et, à cette heure, les malades, à l'infirmerie, avaient déjà pris leur repas et dormaient d'habitude. Il y en avait un cependant qui, cloué au lit, dormait beaucoup à n'importe quel moment ; peut-être était-il resté éveillé quand s'était produit quelque chose qui sortait de l'ordinaire.

— Pour ce qui est de voir, avoua frère Rhys, mélancolique, je ne saurais t'être plus utile qu'à moi-même, mon frère. Je reconnais si quelqu'un passe près de moi, et je sais de qui il s'agit, je distingue le jour de la nuit, mais c'est à peu près tout. Mais je me permets d'affirmer que mon ouïe est devenue plus fine quand j'ai commencé à perdre la vue. Et maintenant que tu me demandes si je me rappelle quoi que ce soit, je me souviens avoir entendu la porte de la chambre d'en face, celle qu'occupait le shérif, s'ouvrir deux fois. Tu sais qu'elle grince en s'ouvrant, mais pas en se fermant.

— Donc quelqu'un est entré ou a, au moins, ouvert la porte. Qu'as-tu entendu d'autre ? Un bruit de voix ?

— Non, mais j'ai entendu le claquement d'un bâton très

légèrement – et puis la porte a grincé. J'ai supposé qu'il s'agissait de frère Wilfrid qui donne un coup de main ici quand on en a besoin, c'est le seul d'entre nous qui marche avec un bâton, car il est infirme depuis son adolescence.

— Il est entré ?

— Tu ferais mieux de le lui demander toi-même, moi, je l'ignore. Tout a été calme un moment, et puis je l'ai entendu repartir vers la sortie avec son bâton. Peut-être qu'il s'est contenté d'entrouvrir la porte pour jeter un coup d'oeil et voir si tout allait bien.

— Il a dû refermer la porte derrière lui, remarqua Cadfael, sinon tu ne l'aurais pas entendue grincer de nouveau la seconde fois. Quand frère Wilfrid est-il passé faire cette visite ?

Mais frère Rhys n'avait guère la notion du temps. Il secoua la tête et réfléchit.

— Je me suis assoupi après avoir dîné, ça oui. Mais combien de temps ? Je n'en n'ai aucune idée. Attends, les autres devaient être encore au réfectoire, car frère Edmond n'est revenu que plus tard.

— Et la seconde fois ?

— Un petit peu après, je dirais, peut-être un quart d'heure. La porte a grincé de nouveau. Je ne sais pas qui c'était, mais il avait un pas léger, je l'ai juste entendu poser le pied sur le seuil, puis plus rien. La porte n'a pas fait de bruit. Il l'a tirée peut-être, je ne sais pas combien de temps il est resté là-dedans, mais d'après moi, il est entré. Frère Wilfrid avait peut-être une bonne raison de venir voir si tout était en ordre mais, de sa part, ça m'étonnerait.

— Combien de temps est-il resté dans la chambre ? Qu'est-ce que tu en penses ? Tu l'as entendu repartir ?

— Je m'étais assoupi de nouveau, admit Rhys à regret. Je ne saurais te dire. Et il marchait si doucement, c'était quelqu'un de jeune.

Le second aurait pu être Elis, car il n'avait pas échangé un Seul mot avec Edmond quand celui-ci était entré après lui et l'avait fait sortir, et Edmond, habitué de longue date à circuler parmi les malades marchait aussi silencieusement qu'un chat. A moins qu'il ne se fût agi de quelqu'un d'autre, d'un inconnu qui était venu et reparti, son oeuvre de mort accomplie, avant même l'arrivée d'Elis dont la venue était parfaitement inoffensive, selon ses dires.

Entre-temps, ça ne coûtait rien de vérifier si frère Wilfrid avait vraiment été de garde à ce moment, car Cadfael n'avait pas compté les religieux qui dinaient au réfectoire, ni remarqué qui était présent on non. Il avait autre chose en tête.

— Est-ce que quelqu'un d'ici a quitté cette pièce pendant tout ce temps ? Frère Maurice, par exemple, ne dort généralement pas beaucoup pendant la journée, et quand les autres dorment, il est peut-être un peu nerveux, faute de compagnie.

— Personne n'est allé vers la porte pendant que je somnolais, pas assez profondément pour ne pas me réveiller si l'un d'eux l'avait fait.

C'était peut-être vrai, mais il était difficile de prendre cela pour argent comptant. L'homme était cependant sûr de ce qu'il avait entendu. La porte avait grincé deux fois en s'ouvrant suffisamment pour permettre à quelqu'un d'entrer.

Frère Maurice était venu s'expliquer sans même qu'on lui eût posé la moindre question dès qu'on avait mentionné la mort du shérif, et dorénavant ce serait la même chose chaque jour jusqu'à ce qu'on connaisse la vérité et que l'oubli retombe sur cette affaire sensationnelle. Edmond vint faire son rapport à Cadfael après complies, pendant la demi-heure de repos précédant le coucher.

— J'ai fait dire des prières pour le repos de son âme et prévenu chacun que demain nous célébrerions une messe pour lui, car c'était un homme honorable qui est mort ici, parmi nous, et qui s'était toujours montré généreux envers notre maison. Mais voilà que Maurice vient vers moi et me dit tout net qu'il est tout disposé à prier pour le salut de cet homme qui a enfin payé toutes ses dettes et que la justice divine s'est manifestée. Je lui ai demandé quelle main s'en était chargée, puisqu'il avait l'air d'en savoir long, dit Edmond, avec une amertume dont il faisait rarement preuve, et une résignation encore plus grande, et il m'a repris car je semblais douter que ce fût la main de Dieu ! Parfois je me demande si les troubles dont il souffre sont un malheur ou de la ruse. Mais essaie donc de le coincer, et il te glisse à chaque fois entre les doigts. Il est sûrement très satisfait de cette mort. Dieu nous pardonne nos erreurs, et surtout celles dans lesquelles nous tombons sans le savoir.

— *Amen* ! s'exclama Cadfael du fond du coeur. N'oublions pas qu'il est solide, capable et qu'il a toujours raison, même s'il s'agit de tuer. Mais où aurait-il été dénicher un tissu pareil à celui auquel je pense ? Au fait, as-tu autorisé frère Wilfrid à surveiller l'infirmier pendant que vous êtes allés dîner au réfectoire ?

— Eh non, hélas ! reconnut tristement Edmond. Peut-être alors ce malheur ne serait-il pas arrivé. Non, Wilfrid dînait avec nous, tu ne l'as pas remarqué ? Ah si seulement j'avais laissé quelqu'un de garde, comme je le regrette ! Mais c'est facile de se dire ça après – qui aurait pu supposer qu'un meurtrier se glisserait parmi nous et déchaînerait tant d'ennuis ? Rien ne me permettait d'imaginer une chose pareille.

— Rien, en effet, acquiesça Cadfael, et il réfléchit, la mine sombre. Donc, Wilfrid n'a rien à voir dans tout ça. Qui d'autre parmi nous marche avec un bâton ? Personne, à ma connaissance.

— Anion se sert encore d'une béquille, signala Edmond. Certes il n'en a pratiquement plus besoin. Il ne se traîne pas avec, il vole. Mais pour le moment, il en a pris l'habitude, après tout ce temps.

Pourquoi ? Tu cherches quelqu'un qui a besoin d'un soutien ?

« Il y a quand même quelque chose de bizarre, songea Cadfael, fatigué, en se mettant enfin au lit. Frère Rhys, entendant le claquement d'un bâton, en cherche uniquement la source parmi nos frères et moi, en allant faire un tour à l'infirmerie, je ne me préoccupe que des autres moines, sans prêter le moindre intérêt à quiconque ne fait pas partie de notre communauté, y compris quelqu'un que j'ai précisément sous les yeux. » Car il ne constatait qu'à l'instant que, lorsque Edmond et lui-même étaient entrés dans la grande salle où l'on se préparait déjà pour la nuit, quelqu'un de plus jeune et de plus actif s'était levé du coin où il se tenait et était parti sans faire de bruit par la porte menant à la chapelle ; le bout renforcé de cuir de sa béquille pesait si peu sur les dalles qu'il paraissait en avoir à peine besoin, et il aurait aussi bien pu l'emmener avec lui par habitude, comme disait Edmond, ou bien pour éviter qu'on la remarquât.

Bon, Anion devrait attendre jusqu'au lendemain. Il était trop tard cette nuit-là pour troubler le repos des malades et des vieillards.

Dans une cellule du château, derrière une porte fermée à clé, Elis et Eliud partageaient un lit pas plus dur que bien d'autres qu'ils avaient partagés avant, quand ils dormaient comme des bébés et se moquaient du tiers comme du quart. Aujourd'hui cependant, les soucis ne manquaient pas. Elis était étendu à plat ventre, certain que sa vie était finie, qu'il n'aimerait personne d'autre, qu'il ne lui restait rien, même s'il échappait vivant à ce piège, que la seule solution donc était de partir à la croisade, de se faire tonsurer, ou d'entreprendre, pieds nus, un pèlerinage en Terre sainte d'où il ne reviendrait probablement jamais. Étendu derrière lui, Eliud souffrait patiemment le martyre. Il avait passé un bras sur les épaules crispées, qui rejetaient tout le monde et il essayait de le réconforter alors qu'il était lui-même au désespoir. Son cousin et ami avait la vie bien trop chevillée au corps pour mourir d'aimer ou succomber au chagrin parce qu'on l'avait accusé d'une infamie dont il était innocent. Mais si sa souffrance était guérissable, elle ne l'en ravageait pas moins, en ce moment, au plus haut degré.

— Elle ne m'a jamais aimé, se lamentait Elis, frissonnant et tendu sous le bras d'Eliud. Sinon, elle m'aurait fait confiance, elle ne se serait pas trompée à ce point sur moi. Si elle m'avait vraiment aimé, comment aurait-elle pu me croire coupable d'un meurtre ?

Il était aussi indigné que s'il n'avait jamais juré, dans ses transports amoureux, d'en commettre un. Un meurtre ou n'importe quoi.

— La mort de son père a été un choc terrible, objecta fermement

Eliud. Comment peux-tu lui demander d'être impartiale envers toi ? Attends un peu, laisse-lui du temps. Si elle t'a aimé, elle t'aime toujours. Tu lui demandes de choisir, la pauvre. Mais c'est pour elle que tu devrais te faire du souci. Tu ne m'as pas dit toi-même qu'elle se croit responsable de cette mort ? Toi, tu es innocent, et on le prouvera.

— Non, je l'ai perdue, elle ne me laissera plus jamais l'approcher, elle ne croira plus jamais rien de ce que je lui dirai.

— Mais si, car on finira bien par savoir que tu es innocent. Je te jure que si. Un jour ou l'autre, on connaîtra la vérité, ce n'est pas possible autrement.

— Si elle refuse de revenir vers moi, affirma Elis, la tête enfouie dans ses bras, j'en mourrai !

— Tu ne mourras pas, et elle ne refusera pas de revenir vers toi, promet Eliud, désespéré. Maintenant tais-toi et dors !

Il avança la main pour moucher la flamme vacillante de leur petite lampe. Il savait quand le corps auprès duquel il avait si souvent dormi depuis leur enfance était crispé et quand il était en repos. Il savait aussi que le sommeil pesait déjà sur les paupières douloureuses d'Elis. Il y a des gens qui renaissent à chaque aube pour redécouvrir leurs peines. Eliud n'était pas de ceux-là. Il ressassa ses soucis, sans dormir, jusqu'au petit matin. Le premier d'entre eux avait déjà sombré dans l'abîme du sommeil sous son bras protecteur.

CHAPITRE VIII

Anion, le gardien de troupeaux, faute de pouvoir soigner le bétail à l'intérieur de la clôture, s'était mis à passer le plus clair de son temps aux écuries ; au moins, il y avait là des chevaux dont il pouvait s'occuper, ce qu'il appréciait. Il ne s'écoulerait pas longtemps avant qu'on le déclare apte à repartir pour la grange où il travaillait, mais il devrait rester là en attendant l'autorisation de frère Edmond. Il savait vraiment s'y prendre avec les animaux et il s'entendait très bien avec les palefreniers.

Cadfael évita de l'attaquer de front, ne tenant guère à le mettre trop tôt sur ses gardes. Ce ne fut pas difficile. Il arrive aux chevaux et aux mules d'être malades, et tout comme pour les humains, il fallait fréquemment avoir recours à l'armoire aux remèdes de Cadfael. Un des poneys dont les serviteurs laïcs se servaient comme cheval de bât, s'était mis à boiter et avait besoin de liniment pour le remettre sur pied. Cadfael apporta lui-même le flacon à l'écurie, à peu près sûr d'y trouver Anion ; ce ne fut pas sorcier de le charger de faire le massage lui-même, car il connaissait bien les bêtes, et de rester là, à le regarder opérer, ce dont il se tira fort bien. Totalement mis en confiance, le poney resta immobile comme une statue, ce qui, en soi, était suffisamment révélateur.

— Vous passez de moins en moins de temps à l'infirmierie, remarqua Cadfael, observant le profil sombre et peu souriant sous les mèches de cheveux noirs et plats. On ne tardera pas à vous perdre à ce rythme-là. Vous vous déplacez aussi vite sur votre béquille que beaucoup d'entre nous qui ne se sont jamais cassé la jambe... J'imagine que vous pouvez vous débarrasser de ce soutien à tout moment.

— On m'a dit d'attendre, répliqua Anion d'une voix brève, et moi, ici, je fais ce qu'on me dit. C'est comme ça, mon frère, il y a des gens dont le destin est d'obéir.

— Alors, vous serez sûrement content de retrouver vos moutons car, pour changer, eux vous obéissent.

— Je m'occupe bien d'eux et je les soigne, rectifia Anion, et ils le savent.

— C'est exactement ce que fait Edmond, et vous le savez.

Cadfael s'assit sur une selle pour être au niveau même de

l'homme près duquel il se trouvait. Anion ne broncha pas, peut-être même que l'ombre d'un sourire effleura ses lèvres serrées. Vingt-sept, vingt-huit ans à peu près, et pas mauvaise allure, en définitive.

— Vous savez ce qui s'est passé ici, à l'infirmerie, reprit Cadfael. C'est même vous qui étiez sûrement le plus actif à l'heure du dîner. Je doute cependant que vous ayez traîné au réfectoire après avoir fini votre repas. Vous êtes bien trop jeune pour rester enfermé parmi ces vieillards malades. Je leur ai demandé à tous s'ils avaient entendu ou vu quelqu'un entrer, en catimini ou autrement, mais ils se sont endormis après avoir mangé. Voilà qui est naturel pour les vieux, pas pour vous. Je suppose que vous étiez en train de trotter pendant qu'eux faisaient la sieste.

— Je les ai laissés ronfler, affirma Anion, dont les yeux profondément enfoncés dans les orbites dévisageaient son vis-à-vis.

Il prit un chiffon pour s'essuyer les mains et se leva plutôt vivement, traînant à peine sa jambe blessée.

— Avant que nous soyons tous sortis du réfectoire ? Comme les Gallois allaient y entrer ?

— Pendant que tout était calme, oui. Je suppose que vous autres, vous étiez encore à table. Pourquoi ? demanda-t-il de but en blanc.

— A votre avis ? Parce que vous auriez pu être un bon témoin. Est-ce que vous savez si quelqu'un est entré à l'infirmerie au moment où vous en sortiez ? Avez-vous entendu ou vu quoi que ce soit qui vous ait intrigué ? Un homme qui rôdait et qui n'aurait pas dû se trouver là ? Le shérif avait des ennemis, ajouta Cadfael d'un ton ferme. Il en va de même pour chacun de nous, mais l'un d'eux lui en voulait à mort. S'il avait une dette envers quiconque, il l'a payée, ou il est sur le point de le faire. Dieu veuille que nul d'entre nous n'emporte avec lui un péché plus grave.

— *Amen* ! s'exclama Anion. Quand j'ai quitté l'hôpital, je n'ai vu personne, mon frère, ni ami ni ennemi. Il n'y avait pas âme qui vive près de la porte.

— Où alliez-vous ? Ici, jeter un coup d'oeil sur les chevaux des Gallois ? Si oui, poursuivit Cadfael calmement, pour apaiser l'inquiétude éventuelle de son interlocuteur, vous pourriez témoigner au cas où l'un d'eux serait sorti et aurait laissé ses compagnons à ce moment.

— Je ne me suis pas approché des écuries, répondit Anion avec un haussement d'épaules dédaigneux. J'ai traversé les jardins pour me rendre à la rivière. Avec le vent d'ouest, on sent le parfum des collines jusque-là. J'en ai assez de cette odeur de renfermé due à tous ces vieux, et de leur sempiternel bavardage.

— Cette remarque s'adresse aussi à moi ! plaisanta Cadfael sans se fâcher.

Il se leva de sa selle, les yeux fixés sur la béquille, négligemment posée contre la porte ouverte d'une stalle, à cinquante pas au moins de l'endroit où travaillait son propriétaire.

— Oui, il est évident que d'ici peu vous n'en aurez plus besoin, poursuivit-il. Vous vous en serviez encore hier, cependant, à moins que frère Rhys ne se soit trompé. Il l'a entendue claquer quand vous êtes allé vous promener dans le jardin, du moins il l'a cru.

— C'est bien possible, grommela Anion, secouant sa tignasse noire emmêlée qui descendait sur son front bruni. Après tout ce temps, c'est devenu une habitude chez moi, même à présent que je n'en ai plus guère besoin. Mais quand il faut que je m'occupe d'une bête, je n'y pense plus, et je la laisse traîner dans tous les coins.

Il lui tourna délibérément le dos pour passer un bras autour du cou du poney qu'il conduisit doucement vers les pavés pour voir comment il marchait, et ce fut la fin de leur entretien.

Pendant toute cette journée, frère Cadfael fut très occupé par ses propres obligations, mais cela ne l'empêcha pas de réfléchir intensément à la mort de Gilbert Prestcote. Depuis fort longtemps le shérif avait demandé à être enterré dans l'église abbatiale qu'il avait largement fait profiter de sa générosité, et il avait été décidé qu'on l'ensevelirait le lendemain. Mais les circonstances de sa mort ne permettraient aucun repos à ceux qu'il laissait derrière lui. Depuis sa famille éplorée jusqu'aux malheureux Gallois, tenus pour suspects et gardés prisonniers au château, il n'y avait personne dont l'existence n'avait été ni modifiée ni perturbée par cette fin tragique.

La nouvelle, à l'heure qu'il était, circulait probablement partout à la ronde, de village en village et d'essart en château dans le comté tout entier à n'en pas douter. Les hommes et les femmes qui circulaient dans les rues de Shrewsbury s'empressaient d'accuser un tel ou un tel, avec une préférence marquée pour Elis ap Cynan dans le rôle de l'assassin. Mais ils n'avaient pas vu les minuscules fragments brillants que Cadfael abritait dans sa petite boîte, et ils n'avaient pas écumé toute l'abbaye à la recherche d'un tissu susceptible de présenter une teinte identique et un même fil d'or entortillé. Ils ne savaient rien de la grosse épingle d'or qui avait disparu de la chambre mortuaire de Gilbert Prestcote et sur laquelle nul n'avait pu jusqu'à présent remettre la main.

Cadfael avait entraperçu lady Prestcote dans la cour, allant de l'hôtellerie à l'église où son époux reposait dans la chapelle ardente, enveloppé dans le linceul qui servirait à son ensevelissement. Mais la jeune fille n'avait pas une seule fois montré le bout de son nez le petit Gilbert, vaguement effaré, avait un peu oublié ses malheurs et jouait avec deux enfants offerts en oblation et deux jeunes élèves, sous la surveillance paternelle de frère Paul^[1], le maître des novices. A sept

ans, il accueillait les excentricités des adultes avec une tolérance imperturbable, et il arrivait à se sentir à l'aise partout où sa mère le conduisait. Dès que son père aurait été enterré, elle l'emmènerait probablement loin d'ici, au château préféré de son mari, où sa vie reprendrait son cours tranquille que rien ne viendrait troubler.

Certains amis proches du shérif commençaient à arriver, et ils s'installaient à l'hôtellerie en prévision du lendemain. Cadfael consacra un moment à les regarder, histoire de mettre un nom aristocratique sur les visages lugubres. Plongé dans ces observations, tout en se rendant à l'herbarium, il vit arriver, agréable surprise, une silhouette inattendue. Soeur Magdeleine, à pied et seule, franchit le guichet d'un pas vif, et jeta un oeil autour d'elle, à la recherche d'un visage connu. A en juger par l'éclair qui s'alluma dans son regard et la façon dont elle s'avança, elle était manifestement contente qu'il s'agisse de Cadfael.

— Eh bien, s'exclama Cadfael, allant à sa rencontre avec un plaisir égal, nous ne pensions pas vous revoir de si tôt. Tout va bien dans votre forêt ? Plus de maraudeurs ?

— Pas pour le moment, répondit soeur Magdeleine, sans se compromettre. Mais je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils ne reviendront pas, s'ils se rendent compte que Hugh Beringar regarde dans une autre direction. Madog ap Meredith n'a guère dû apprécier de se faire frotter les oreilles par une poignée de forestiers et de fermiers et il aura peut-être envie de prendre sa revanche s'il a le sentiment qu'il peut le faire sans risque. Mais dans les bois, les hommes ouvrent l'oeil. Apparemment ce n'est pas nous qui sommes en difficulté maintenant. Est-ce vrai, ce que j'ai entendu dire en ville ? Gilbert Prestcote est mort, et le jeune Gallois que je vous ai envoyé en serait cause ?

— Ah, ainsi vous avez été en ville, comme ça ? Et sans une bonne escorte, cette fois ?

— Deux hommes m'accompagnaient, dit-elle, mais je les ai laissés sur la Wyle, où nous passerons la nuit. S'il est vrai qu'on enterre le shérif demain, je dois rester pour le saluer une dernière fois avec les autres. J'étais loin d'imaginer une chose pareille quand nous sommes mis en route ce matin. Il y a une petite nièce de mère Mariana, ici à Shrewsbury, qui va venir prendre le voile chez nous. C'est une enfant ordinaire, pas bien maligne, mais pleine de bonne volonté, elle sait qu'elle n'a guère de chance de faire un bon mariage. Cela vaut bien mieux que d'être vendue comme une jument bréhaigne au premier qui la demandera du bout des lèvres. J'ai laissé mes hommes et les chevaux dans leur enclos quand j'ai appris ce qui était arrivé ici. Alors autant me raconter ce qui s'est vraiment passé – car vous n'imaginez pas le nombre de versions qui circulent dans la rue.

— Si vous avez une heure à perdre, bien volontiers, s'écria

Cadfael. Venez boire une coupe de vin de ma composition dans l'herbarium, et je vous dirai toute la vérité, enfin pour autant que je la connaisse. Qui sait, vous découvrirez peut-être un fil conducteur ou un indice qui m'aurait échappé.

Dans la pénombre de l'atelier qui fleurait bon le bois, il lui raconta en détail tout ce qu'il savait ou avait compris concernant la mort de Gilbert Prestcote, ainsi que tout ce qu'il avait observé ou pensé sur Elis ap Cynan. Elle écouta, assise, les jambes allongées, le dos très droit, sur son banc, appuyée au mur ; elle tenait sa coupe entre ses mains pour la réchauffer car le vin était rouge et corsé. Elle ne s'efforçait plus de se montrer gracieuse, si jamais elle l'avait fait auparavant, mais sa lourdeur digne ne manquait pas d'une certaine grâce impressionnante.

— Je ne prétendrai pas que ce garçon est incapable de tuer, finit-elle par dire. Ils agissent avant de réfléchir et quand ils regrettent, il est trop tard. Mais je ne pense pas qu'il ait pu tuer le père de son amie. Rien de plus facile, direz-vous, et je le crois sans peine, que de faire passer un homme de vie à trépas de manière que même un être qui n'a pas de disposition pour le crime puisse en commettre un avant de s'en rendre compte. D'accord, mais dans ce cas-là, ce sont des étrangers qu'on tue sans y penser, on ne les considère même pas comme des êtres humains. Mais cet homme-là, c'était quelqu'un de bien précis – rien de moins que son père à elle, celui qui l'avait engendrée. Maintenant bien sûr, admit-elle en hochant la tête, je me trompe peut-être à son sujet. Les gens comme lui n'agissent pas ainsi d'ordinaire, mais il est peut-être l'exception. Il y en a toujours une.

— La petite est absolument sûre que c'est lui le coupable, murmura Cadfael, tout pensif, peut-être parce qu'elle n'est que trop consciente de ce qu'elle considère comme sa propre culpabilité. Au retour du père, voilà que les tourtereaux vont se trouver séparés – comment ne pas espérer qu'il ne revienne pas, et de là quoi de plus facile que de l'imaginer mort, ce qui serait une excellente raison à ce qu'il ne regagne jamais ses pénates ? Mais il ne s'agissait que de rêves, et non d'intentions véritables. Le garçon est sur un terrain plus solide quand il jure être allé essayer de fléchir son père afin qu'il voie leur union d'un bon oeil. Car si jamais il existe un jeune qui a l'espoir chevillé au corps, c'est bien celui-là.

— Et elle ? demanda soeur Magdeleine, faisant tourner sa coupe entre ses mains, s'ils ont le même âge, elle est nécessairement plus mûre que lui, c'est comme ça ! Serait-il possible...

— Non, affirma Cadfael. Elle n'a pas quitté sa mère. En outre, Hugh et les serviteurs du prince Owain se trouvaient là aussi. Je sais, et pour cause, que son père était vivant quand elle l'a quitté et qu'elle

n'est revenue près de lui que quand il était mort et en présence de Hugh. Non, elle se tourmente pour rien. Si vous l'aviez près de vous, vous ne tarderiez pas à comprendre que c'est une enfant toute simple et innocente.

Soeur Magdeleine allait rétorquer, avec philosophie, qu'elle n'en aurait probablement jamais l'occasion quand on frappa à la porte. Avec autant de douceur que de discrétion, et cependant le bruit se répéta avec aussi tant d'insistance qu'ils se turent pour s'assurer qu'ils l'entendaient vraiment.

Cadfael se leva pour ouvrir, mais auparavant il regarda par une fente minuscule entre deux planches, convaincu qu'il n'y avait personne ; mais elle était bien là, la main levée pour frapper de nouveau ; elle était très pâle, malheureuse, décidée, le dépassant d'une bonne demi-tête ; elle paraissait aussi simple, innocente qu'il l'avait décrite avec quelque chose de dur et de froid, dû à son ascendance aristocratique normande qui l'empêchait de pleurer sur son propre sort. Il se dépêcha d'ouvrir la porte.

— Entrez, il fait glacial dehors. En quoi puis-je vous être utile ?

— Le portier m'a dit qu'une religieuse du gué de Godric est venue tout à l'heure et qu'elle aurait peut-être besoin de vos remèdes, dit Mélisande. Je voudrais lui parler.

— Soeur Magdeleine est effectivement là. Venez donc vous asseoir près du feu ; je vais vous laisser avec elle, pour que vous puissiez converser sans être dérangées.

Elle entra, à moitié rassurée, comme si cette modeste pièce qu'elle ne connaissait pas était pleine de secrets redoutables. Elle avançait à petits pas, délicats et minutieux, et cependant on voyait qu'elle était décidée à ne pas tourner les talons. Elle dévisagea soeur Magdeleine, fascinée ; manifestement elle connaissait et son passé et sa vie présente, ne sachant trop comment concilier ces deux aspects contradictoires.

— Ma soeur, dit-elle, sans tergiverser, quand vous retournerez au gué de Godric, voulez-vous bien m'emmener avec vous ?

Fidèle à sa parole, Cadfael se retira sans barguigner, mais il eut beau tirer vivement la porte derrière lui, il entendit quand même soeur Magdeleine demander pourquoi avec bon sens et simplicité.

Décidément elle ne disait ni ne faisait jamais exactement ce qu'on attendait d'elle ; c'était d'ailleurs une excellente question, qui laissa à Mélisande l'illusion que cette femme impressionnante ignorait tout d'elle ; il lui faudrait donc raconter de nouveau toute son histoire et, ce faisant, peut-être retrouverait-elle le sens de la mesure, et la possibilité d'envisager sa propre situation avec plus de sang-froid. C'est du moins ce qu'espérait Cadfael en traversant le jardin d'un bon pas pour aller passer une demi-heure agréable avec frère Anselme,

lequel se trouverait probablement dans le cloître à choisir la musique pour l'enterrement de Gilbert Prestcote, le lendemain.

— J'ai l'intention de prendre le voile, dit Mélisande, non sans une certaine grandiloquence due au choc que cette question brusque lui avait causé, et j'aimerais me retirer chez les bénédictins de Polesworth.

— Asseyez-vous près de moi, répondit soeur Magdeleine d'une voix rassurante, dites-moi ce qui a provoqué ce désir, si vous en avez parlé à votre famille et si elle approuve votre choix. Vous êtes très jeune et le monde s'offre à vous...

— Le monde n'a plus rien à m'offrir.

— Tant que vous vivrez et respirerez, vous n'en aurez pas fini avec le monde. Nous autres, qui sommes cloîtrées, vivons dans le même monde que les malheureux qui sont à l'extérieur. Allons, vous avez sûrement vos raisons pour désirer entrer au couvent. Alors, asseyez-vous et racontez-moi tout cela. Vous êtes jeune, belle, bien née, et vous voulez renoncer au mariage, aux enfants, aux honneurs, à une bonne position sociale... Pourquoi ?

Mélisande céda, se laissa tomber à ses côtés sur le banc, se réchauffa, toute menue, à la chaleur du feu, et, oubliant l'amertume dans laquelle elle s'enfermait, se mit à parler sans contrainte. Ce qu'elle avait confié à l'oreille distraite de Sybilla, n'était rien de plus que confession générale. Tout ce que les chants des trouvères et leurs amours merveilleuses lui avaient mis dans la tête sortit à présent de sa bouche.

— Admettons que vous ayez raison de rejeter un homme en particulier ; c'est peut-être injuste de les rejeter tous, suggéra doucement Magdeleine. Sans oublier le fait que vous vous êtes peut-être trompée sur Elis ap Cynan. Car jusqu'à ce qu'il ait été prouvé qu'il a menti, n'oubliez pas qu'il a peut-être dit la vérité.

— Il a dit aussi qu'il tuerait pour moi, poursuivit Mélisande impitoyable. Et il s'est rendu dans la chambre de mon père, et mon père est mort. Or personne d'autre ne s'est approché de lui, pour autant qu'on le sache. Quant à moi, je n'ai aucun doute. Si seulement je ne l'avais jamais rencontré ! Et je souhaite ne jamais le revoir.

— Vous ne voulez pas attendre pour pardonner une trahison, ni continuer à vous montrer à ceux qui sont restés fidèles ?

— Il y a au moins une chose que je sais, déclara Mélisande, amère, c'est que Dieu ne trahit pas. Et je ne veux plus avoir affaire aux hommes.

— Pour y parvenir, mon petit, soupira soeur Magdeleine, il faudra que vous soyez morte, Les évêques, les abbés, les prêtres, les confesseurs sont tous des hommes, ils appartiennent comme vous à

l'humanité souffrante. Tant que vous vivrez, vous n'échapperez pas à votre part d'humanité.

— Alors, j'en ai déjà fini d'aimer, s'exclama Mélisande, avec d'autant plus de véhémence qu'une partie de son coeur lui criait qu'elle mentait.

— Ma pauvre enfant, l'amour est la seule chose dont on ne puisse jamais se passer. Sans amour, que sommes-nous et à quoi servons-nous ? Je vous l'accorde, il y a bien des façons d'aimer, dit la religieuse qui était venue tard à sa vie actuelle, en se rappelant ce qu'à l'époque elle avait vaguement compris du sens du mot aimer, mais elle savait maintenant qu'il y avait un autre amour. Tout le monde, reprit-elle, a besoin de chaleur, et une fois que le feu s'est éteint, il n'y a plus moyen de le rallumer... Enfin, ajouta-t-elle encore après réflexion, si votre belle-mère accepte que vous m'accompagniez, il n'y a pas de problème, et vous êtes la bienvenue. Venez vous reposer un peu parmi nous et après, on verra.

— Voulez-vous me suivre jusque chez ma mère et m'entendre lui demander mon congé ?

— D'accord, dit Magdeleine et, se levant, elle rassembla son habit, prête à partir.

Elle mit succinctement Cadfael au courant de leur entretien en attendant vêpres, avant de retourner en ville à la maison du marchand de drap.

— Elle sera mieux là-bas, loin de ce garçon, mais il lui reste son image, qu'elle emporte partout avec elle. Du temps et la vérité, voilà ce qu'il leur faut avant tout à ces deux-là, et je veillerai à ce qu'elle ne prononce pas ses vœux avant que toute cette histoire ne soit clairement résolue. Si vous pouvez surveiller le garçon de temps à autre, il est préférable qu'il reste ici, lui.

— Vous ne croyez pas qu'il a porté la main sur son père ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Y a-t-il un seul être, homme ou femme, qui soit incapable de tuer, s'il en sent impérativement le besoin ? Il est pourtant bien, ce garçon, fier, impudent et franc, ajouta soeur Magdeleine qui n'avait jamais regretté un seul de ses actes, il ne m'aurait pas déplu du tout, quand j'avais l'âge qu'on me plaise.

Cadfael alla souper au réfectoire, puis se rendit dans la salle capitulaire, aux collations qu'il manquait souvent quand il avait des préparations délicates à surveiller dans son officine. En songeant aux résultats bien maigres qu'il avait obtenus dans sa quête de la vérité, il se dit que mieux valait oublier un peu tout cela, et écouter, le coeur en paix, le récit de la vie des saints qui avaient fui les soucis du monde pour se consacrer aux promesses de l'au-delà ; pour eux la justice

terrestre n'était qu'un jeu d'ombres sans intérêt qui obscurcissait l'infaillible justice divine, distribuée à chacun une fois franchies les portes de la mort.

On en avait terminé avec saint Grégoire, on s'approchait de saint Édouard le Confesseur, et de saint Benoît en personne, avec la mi-mars et le début des travaux bénis du printemps, quand l'espoir est partout et que la sève monte. C'est une période heureuse. Avant l'arrivée de soeur Magdeleine, Cadfael avait passé plusieurs heures à bêcher et à nettoyer la moitié la plus récente de son parterre de menthe pour que les nouvelles pousses vertes pussent proliférer sans être gênées par les vieilles tiges fanées. Il se sentit ragaillardir en sortant de la salle du chapitre et d'abord ne fut guère surpris quand frère Edmond vint le chercher après complies ; il avait presque l'air d'un évêque car il brandissait d'une main quelque chose qui ressemblait à une crosse, mais quand il la posa au soi, il se rendit compte qu'elle ne montait pas plus haut que son aisselle et qu'il s'agissait manifestement d'une béquille.

— Je l'ai trouvée dans un coin de la cour, près des écuries. C'était à Anion. Il n'est pas venu souper ce soir, Cadfael. Il n'est pas à l'infirmerie, il n'est pas non plus dans la salle commune, dans son lit ou à la chapelle. Tu l'as vu, aujourd'hui ?

— Pas depuis ce matin, répondit Cadfael, qui dut faire effort pour s'arracher à la paix du moment précédent. A-t-il pris son repas de midi ?

— Oui, mais personne ne l'a vu depuis. Je me suis renseigné, je l'ai cherché partout, j'ai demandé à tout le monde, mais c'est tout ce que j'ai trouvé. Anion est parti ! Et s'il était chargé de ce péché mortel ? J'ai peur, Cadfael. Sinon, pourquoi serait-il parti ?

Ce fut seulement après complies que Hugh Beringar rentra chez lui, bredouille, mécontent de son enquête chez les Gallois. Il trouva Cadfael, en compagnie d'Aline, assis près du feu, à l'attendre, le visage soucieux.

— Qu'est-ce qui vous amène ici si tard ? s'étonna Hugh. Vous êtes encore sorti sans permission ?

Cela n'aurait pas été la première fois et le souvenir d'une telle expédition, avant l'époque austère de l'abbé Radulphe, était un vieux sujet de plaisanterie entre eux^[2].

— Non, pas cette fois-là, répliqua Cadfael d'un ton ferme. Il est arrivé quelque chose de tellement imprévu que même le prier a pensé qu'il fallait vous en informer au plus vite. On avait, à l'infirmerie, un dénommé Anion. Il s'était cassé une jambe, mais il était guéri et il allait nous quitter. Je doute que ce nom vous dise grand-chose, ce n'est pas vous qui avez eu affaire à son père. Mais

vous vous rappelez sans doute cette rixe en ville, il y a deux ans, au cours de laquelle un portier a été poignardé sur le pont. Prestcote a condamné à la potence le Gallois qui avait donné le coup de couteau. Était-ce lui le coupable, était-ce un autre ? Naturellement il a protesté de son innocence mais à l'époque, il était soûl comme une grive, et il n'en savait probablement rien lui-même. Bref, il a été pendu. C'était un jeune qui vendait des toisons au marché de la ville, qui venait des environs de Mechain. Et cet Anion, c'est son frère, même s'il est né un peu en dehors du lit conjugal, quand son père est venu commercer par ici. Ils s'entendaient bien tous les deux, ils avaient appris à se connaître et à s'apprécier.

— Si j'ai été au courant, dit Hugh s'asseyant à ses côtés près du feu, j'ai oublié.

— Oui, mais pas Anion. Il n'a guère parlé, mais on sait qu'il entretenait sa haine, et qu'il a assez de sang gallois pour considérer la vengeance comme un devoir sacré, si jamais l'occasion s'en présente.

— Bon, et alors ? lança Hugh, étudiant attentivement le visage de son ami, et se doutant de ce qui allait suivre. Seriez-vous en train de me dire que ce bonhomme se trouvait dans la clôture quand on y a amené le shérif ?

— C'est cela, et seule une porte entrouverte le séparait de son ennemi, à supposer qu'il le considérât toujours ainsi, et s'il faut en croire la vox populi. Ce n'était pas le seul à éprouver de la haine, et on n'a pas la moindre preuve non plus ; simplement, l'occasion s'est présentée. Mais maintenant, il y a autre chose contre lui. Il a fichu le camp. Il n'est pas venu souper, il n'est pas non plus dans son lit, et personne ne l'a vu depuis le dîner. Edmond a remarqué qu'il avait sauté son repas et depuis il le cherche. Mais pas la moindre trace. La béquille qu'il utilisait, plus par habitude que par besoin, est restée dans la cour de l'écurie, c'est tout. Anion a pris ses jambes à son cou. Et s'il faut un responsable à cette fuite, vous l'avez devant vous, conclut-il honnêtement. Edmond et moi, avons interrogé tous les occupants de l'infirmerie pour savoir s'ils avaient remarqué quoi que ce soit d'intéressant, si quelqu'un était entré ou sorti de la chambre du shérif. J'en ai fait autant avec Anion, et j'y ai même été plus doucement quand je lui ai parlé ce matin aux écuries. Seulement, malgré mes précautions, je lui ai indéniablement fait peur et il s'est sauvé.

— Prendre peur et s'enfuir n'est pas forcément une marque de culpabilité, objecta Hugh avec bon sens. Les hommes les plus défavorisés croient souvent que c'est eux qu'on accusera s'il se passe quelque chose. Vous êtes sûr qu'il a disparu ? Alors qu'il se remet tout juste d'une fracture à la jambe ? Il a volé un cheval ou une mule ? Non ?

— Non, il n'a rien volé. Mais ce n'est pas tout. Frère Rhys, dont le lit est près de la porte, en face de la chambre du shérif, a entendu cette même porte grincer deux fois et, la première fois, il affirme que quelqu'un est entré, ou a au moins poussé le battant et que ce quelqu'un marchait avec un bâton. La seconde visite a eu lieu plus tard, peut-être bien au moment où notre jeune Gallois est arrivé. Rhys n'est pas très précis quant à l'heure, et il s'est endormi avant et après, mais les deux visiteurs sont venus pendant que tout était calme dans la cour, à son avis pendant que nous autres étions au réfectoire. Avec tout ça, et maintenant qu'il a disparu, même Edmond est sûr que c'est lui le coupable. Et c'est ce qui se dira dans toute la ville dès demain matin.

— Mais vous, vous avez un doute, souffla Hugh, en le regardant attentivement.

— Qu'il ait eu quelque chose sur la conscience, ça oui, quelque chose dont il se croyait coupable ou dont on aurait pu l'accuser, sinon il n'aurait pas pris la poudre d'escampette. Mais de là à ce que ce soit lui, l'assassin... J'ai dans ma petite boîte certaine preuve sous forme de laine teinte et de fil d'or provenant d'un tissu quelconque dont on s'est servi pour tuer. Preuve beaucoup plus indiscutable que la peur. Vous savez comme moi qu'il n'y avait aucune trace d'un tissu de ce genre dans la chambre, ni à l'infirmerie ni dans toute l'abbaye ; en tout cas on n'a pas encore réussi à en dénicher. Celui qui s'en est servi l'a amené avec lui. Où Anion aurait-il pu trouver quelque chose d'aussi luxueux ? Il n'a certainement jamais vu de sa vie que du drap tissé ordinaire ou du lin non blanchi. Cela jette un doute certain sur sa culpabilité, même si ça ne la rend pas tout à fait impossible. C'est pourquoi je ne l'ai pas questionné trop vivement – du moins, le croyais-je ! ajouta-t-il, d'un ton de regret.

D'un signe de tête, Hugh acquiesça prudemment et rangea tout cela dans un coin de son esprit.

— Il n'empêche que demain, dès l'aube, il va falloir que j'envoie des hommes à sa recherche entre ici et le pays de Galles car c'est sans doute dans cette direction qu'il est parti. C'est sûrement la première chose à laquelle il pensera : mettre une frontière entre lui et ce qu'il craint. Je vais donc faire tout ce que je peux pour lui passer la main au collet. A ce moment, on arrivera peut-être à le convaincre de nous dire ce qu'il sait. Un boiteux n'a pas dû couvrir beaucoup de terrain à l'heure qu'il est.

— N'oubliez quand même pas le tissu, qui lui, ne ment pas, contrairement à un homme, coupable ou innocent, d'ailleurs. L'arme du crime, voilà ce qu'il nous reste à découvrir.

La chasse débuta à l'aube ; des petits groupes se glissèrent dans

les bois et sur tous les chemins menant au pays de Galles par les voies les plus directes ; ils n'en revinrent pas moins bredouilles à la nuit tombée. Infirmes ou non, Anion s'était arrangé pour disparaître en une demi-journée.

La nouvelle s'était répandue dans toute la ville et la Première Enceinte, dans toutes les boutiques et tous les clients en parlaient, les habitués des tavernes la commentaient à souhait. Chacun tombait d'accord pour affirmer que ni Hugh Beringar ni personne n'avait besoin de chercher plus loin pour trouver l'assassin du shérif. Le gardien de troupeau à la triste figure en voulait à Prestcote, on l'avait entendu pénétrer dans la chambre du mort et puis en sortir. On l'avait interrogé, il s'était enfui. Inutile d'imaginer une solution plus réaliste.

Puis vint le jour de l'enterrement de Gilbert Prestcote dans la tombe qu'il s'était arrogée, le long du transept de l'église abbatiale. La moitié de la noblesse du comté était là pour lui rendre un dernier hommage, ainsi que Hugh Beringar escorté par ses officiers, le prévôt de Shrewsbury Geoffroi Corvisart accompagné de son fils Philippe, et de sa belle-fille Emma, et tous les solides marchands de la Guilde de la ville. La veuve du shérif arriva en grand deuil, tenant par la main son jeune fils qui roulait des yeux effarés. La musique, la cérémonie, l'immensité de la voûte, les cierges, les torches, tout le charmait et le fascinait ; il fut sage comme une image pendant l'interminable office funèbre.

Malgré les ennemis personnels qu'il s'était faits, Gilbert Prestcote avait été un shérif honnête et, dans tout le comté, les riches marchands se rendaient bien compte qu'il leur avait apporté une sécurité relative et su rendre la justice alors que la plus grande partie de l'Angleterre était beaucoup plus mal lotie.

A sa mort, Gilbert bénéficiait de la considération de ses sujets dont l'intercession massive et méritée pèserait lourd aux yeux de Dieu.

— Non, dit Hugh qui attendait Cadfael, alors que les religieux sortaient de vêpres ce soir-là, non, rien encore. Boiteux ou pas, il semble que votre Anion ait réussi à se sauver. J'ai mis des gardes le long de la frontière, au cas où il se cacherait encore chez nous en attendant qu'on le laisse tranquille, mais pour moi, il a déjà franchi la digue. Faut-il s'en réjouir ou s'en désoler ? Ma foi, je n'en sais rien. J'ai des Gallois qui travaillent dans mon château, Cadfael, je connais leurs motivations, et je sais que leur loi autorise la vengeance, alors que la nôtre la condamne. J'ai toujours vécu à la frontière, tiré à hue et à dia.

— Il ne vous reste plus qu'à continuer ainsi, dit Cadfael, qui comprenait fort bien. Vous n'avez pas le choix.

— Non, en effet. Gilbert était mon chef et je lui étais loyal. On

n'avait pas grand-chose en commun, lui et moi, il me semble même que je ne débordais pas d'affection envers lui. Mais du respect, ça oui. Sa femme reconduit son fils au château dès ce soir, avec les quelques objets qu'elle avait ici. Je l'attends, pour l'y accompagner.

La belle-fille du défunt était déjà partie avec soeur Magdeleine et la fille du marchand de drap pour l'ermitage du gué de Godric.

— Sa soeur manquera au petit, murmura Hugh, distrait de ses soucis par la sympathie qu'il éprouvait envers l'enfant.

— Il ne sera pas le seul, quand il apprendra son départ, remarqua Cadfael. Et quand elle a appris la fuite d'Anion, ça ne lui a pas donné à réfléchir ?

— Non, elle est têtue comme une mule, et a voué son amoureux aux gémonies. Maintenant vous allez Peut-être me tirer l'oreille, ajouta Hugh, avec un petit sourire en coin, mais j'ai soufflé au garçon qu'elle avait l'intention d'entrer dans les ordres. Qu'il cuise donc un peu dans son jus, il nous doit au moins ça. Au fait, ils m'ont donné leur parole, Eliud et lui, et je les ai acceptées. Chacun s'est porté garant pour lui-même et son cousin de ne pas mettre un pied hors de la barbacane, ni de tenter de s'échapper si je les laisse circuler librement dans les cours. Ils me l'ont juré sur leur tête, chacun au nom de l'autre. Remarquez, leurs têtes m'intéressent modérément, et elles leur manqueraient certainement au cas où... Mais il n'y a pas de mal à accepter leur promesse.

— Et j'imagine, suggéra Cadfael, avec un regard entendu, que vous avez des gardes à chaque porte et un guetteur très capable pour voir si l'un des deux ou tous les deux n'essaieront pas de s'enfuir.

— Certes, répondit Hugh en toute candeur, sinon il me semble que je ferais bien mal mon métier.

— Et dites-moi, savent-ils aussi qu'un vacher gallois, qui travaillait pour l'abbaye, a jeté sa béquille aux orties et s'est soustrait au bras séculier ?

— Bien sûr. Mais vous, vous ignorez ce qu'ils ont dit, et d'une seule voix encore ? Qu'un pauvre hère et Gallois par-dessus le marché, sans famille ni soutien d'aucune sorte en Angleterre, s'enfuirait forcément dès qu'on le regarderait d'un peu près, sûr d'être tenu pour coupable à moins de pouvoir prouver qu'il était à un bon mile du lieu du crime, à l'heure fatidique. J'ai trouvé que ce n'était pas bête du tout. C'est ce que j'ai dit moi-même quand vous m'en avez parlé.

— Non, ce n'est pas bête, admit Cadfael, songeur. Vous ne trouvez pas que ça donne à réfléchir ? La solidarité entre gens menacés, cela existe.

CHAPITRE IX

Owain Gwynedd envoya sa réponse à Shrewsbury le lendemain de la fuite d'Anion par l'intermédiaire du jeune John Marchmain qui était resté au pays de Galles pour servir de garant à Gilbert Prestcote dans cet échange de prisonniers. La demi-douzaine de Gallois qui l'avaient escorté pendant son retour ne franchirent pas les portes de la ville ; là ils le saluèrent et repartirent pour leur propre pays.

John était le fils de la soeur cadette de la mère de Hugh. Ce jeune homme de dix-neuf ans, dégingandé, entra à cheval, tout imbu de la dignité d'ambassadeur qui lui était impartie et alla se présenter cérémonieusement à son oncle.

— Owain Gwynedd me charge de vous dire qu'en ce qui concerne ce meurtre il considère que son honneur est en jeu et il ordonne à ses hommes de se montrer patients et de vous apporter toute l'aide qu'ils pourront, en attendant que la vérité soit connue, l'assassin découvert et eux-mêmes libres de repartir. Il me renvoie, moi, car c'est le destin qui m'a libéré. Il dit aussi n'avoir aucun prisonnier à donner en échange d'Elis ap Cynan et qu'il ne lèvera pas le petit doigt pour lui, avant qu'on ne puisse séparer le bon grain de l'ivraie.

Hugh, qui le connaissait depuis toujours, leva un sourcil noir impressionné, poussa un petit sifflement et se mit à rire.

— Je parle au nom d'un aigle royal, objecta John, qui exhala un grand soupir avant de se détendre et de sourire. Bon, tu me comprends à mi-mots. Ce que je viens de te donner, c'était la version noble. Il te demande surtout de les garder et de trouver le meurtrier, mais ce n'est pas tout. As-tu des nouvelles récentes en provenance du Sud ? Je suppose qu'Owain a toujours un oeil et une oreille qui traînent le long de la frontière, là où ta juridiction est modérément efficace. Selon lui, l'impératrice a de bonnes chances de l'emporter et de se faire couronner car l'évêque de Winchester l'a laissée pénétrer dans la cathédrale, là où l'on garde la couronne et le trésor ; l'archevêque de Canterbury hésite et la fait attendre, il ne peut quand même pas prendre de décision avant de s'être entretenu avec le roi. Et, sacrebleu, c'est ce qu'il a fait ! Il est allé à Bristol avec toute une kyrielle d'évêques et on l'a laissé voir Étienne dans sa prison.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda Hugh.

— Tu le connais, notre monarque est un grand seigneur. Il leur a dit que c'était à eux de décider selon leur conscience et d'agir pour le mieux. Mais d'après Owain, ils s'occuperont surtout de sauver leur peau ! Ils plieront l'échine et feront risette au vainqueur. L'essentiel, c'est ce qu'Owain a derrière la tête. Ranulf de Chester est au courant de tout cela ; à présent, il sait que Gilbert Prestcote est mort et il croit que le comté est en pleine pagaille ; résultat, il descend vers le sud en direction du Shropshire et du pays de Galles, en laissant des hommes dans ses garnisons avancées et en Marchant tranquillement à petites étapes.

— Et qu'est-ce qu'Owain attend de nous ? interrogea Hugh dont le regard se mit à briller.

— Il suggère, si tu vas vers le nord avec suffisamment de troupes, de te montrer partout sur les marches du Cheshire, de renforcer Oswestry et Whitchurch et toutes les autres forteresses de la région, ce qui vous sera d'une grande aide à tous les deux, lui, de son côté agira de même pour toi contre l'ennemi commun. Il te signale aussi qu'il viendra sur la frontière, à Rhyd-y Croesau d'ici deux jours, vers le coucher du soleil, au cas où tu aurais envie de le rencontrer et de lui parler.

— Ah ça, il peut y compter ! s'exclama Hugh enthousiaste, se levant pour passer le bras autour des épaules de son jeune cousin tout fier.

Après l'avoir fait sortir il réfléchit à l'invitation d'Owain et à la nécessité de rassembler le plus d'hommes possible dans un comté assiégé.

Owain ne leur avait donné que deux jours et demi pour regrouper leurs forces, trouver le moyen de défendre la ville et le château avec une garnison réduite, et amener leurs troupes jusqu'au nord du comté à temps pour une entrevue sur la frontière, ce qui témoignait plus de la vitesse et de la facilité avec lesquelles il pouvait agir dans ses propres terres montagneuses, que de la nécessité et de l'urgence de leur surveillance mutuelle. Hugh passa le reste de la journée à prendre ses dispositions à Shrewsbury et à convoquer ceux qui devaient le suivre en armes. A l'aube du lendemain, l'avant-garde se mettrait en marche et il la rejoindrait à midi avec le gros de la troupe. Il y avait beaucoup à faire et le temps leur était compté.

Lady Prestcote s'occupait aussi de ses domestiques et de ses biens dans ses appartements lugubres au sommet de la tour ; elle partirait le matin suivant pour le plus calme de ses châteaux, le plus loin possible vers l'est. Elle y avait déjà envoyé plusieurs chevaux de bât avec trois serviteurs. Mais il était raisonnable, tant qu'elle se trouvait en ville, de se procurer ce qui risquerait de lui manquer sur place. Dans ce but,

elle avait demandé à Cadfael de lui trouver dans son atelier un certain nombre d'herbes sèches. Son seigneur et maître avait beau être mort et enterré, il ne lui en restait pas moins des domaines à gérer, et ne serait-ce que pour son fils, elle entendait montrer ses capacités. Même si les hommes meurent, il faut des produits pour conserver la nourriture, du sel et des épices pour lui donner bon goût. Le petit garçon, de surcroît, se mettait fréquemment à tousser au printemps, elle avait donc besoin d'un flacon de lotion pour la poitrine. Le jeune Gilbert Prestcote et les problèmes domestiques, ne tarderaient à remplir le vide laissé par la mort de Gilbert Prestcote l'aîné, qui se refermait déjà.

Cadfael n'avait nul besoin de lui remettre en main propre les herbes et les médicaments, mais il sauta sur cette occasion autant pour satisfaire sa curiosité que pour profiter de la promenade et du bon air, malgré le vent, de cette journée de mars. Il remonta la Première Enceinte, passa le pont enjambant la Severn que le dégel dans les montagnes avait rendue plus haute et boueuse. Ayant franchi la porte de la ville, il grimpa la pente sinueuse de la Wyle et redescendit vers la Croix Haute, l'entrée du château. Il avait le regard et l'oreille aux aguets et s'arrêta fréquemment pour échanger des salutations et s'entretenir avec de nombreux citadins. Partout on parlait de la fuite d'Anion ; chacun se demandait s'il allait s'en tirer sans dommage ou si on le ramènerait enchaîné avant la nuit.

Apparemment on ne savait pas encore ce qui tenait Hugh occupé, mais avant le crépuscule, ce serait le dernier sujet de conversation de tous. Pourtant, dès que Cadfael arriva dans la cour du château, d'après l'animation qui régnait, il comprit sans peine que quelque chose d'important se tramait. Maréchaux-ferrants et forgerons s'affairaient, ainsi que les palefreniers et on chargeait les chariots qui, remplis de tout l'indispensable, suivraient à leur rythme la cavalerie et l'infanterie à l'allure plus rapide.

Cadfael remit ses herbes à la servante qui descendit les chercher, et partit à la recherche de Hugh. Il le trouva aux écuries, où il organisait la répartition des chevaux.

— Vous partez en campagne ? Vers le nord ? dit-il, sans surprise. Mais dites-moi, quelle démonstration !

— Avec un peu de chance, il ne s'agira, en effet, que d'une démonstration, riposta Hugh, se détournant un moment de ses affaires pour adresser à son ami un chaleureux sourire en coin.

— C'est Chester qui fait des siennes ?

— Avec Owain d'un côté de la frontière, et moi de l'autre, il a tout intérêt à y regarder à deux fois. Non, il essaie simplement de voir ce qu'il y a à glaner. Il sait que Gilbert est mort, mais moi, il ne me connaît pas. Enfin, pas encore !

— Il est grand temps qu'il sache qui est Owain, observa Cadfael. Ce n'est pas d'hier que les gens raisonnables l'estiment à sa juste valeur, il me semble. Ranulf n'est pas idiot, même s'il est capable d'agir inconsidérément, gonflé qu'il est par ses victoires. Il arrive aussi aux plus sages d'avoir les yeux plus gros que le ventre, et de se casser la figure. Et vos deux Gallois, est-ce qu'ils savent où vous allez, pourquoi et qui vous a renseigné ? ajouta-t-il, sensible aux bruits qui l'entouraient et aux ombres qui se dessinaient sur les pavés.

Il avait baissé la voix pour poser cette question, et sans en chercher la raison, Hugh lui répondit sur le même ton.

— En tout cas, moi, je ne leur ai rien dit. Je n'ai guère eu de temps pour des conversations futiles. Mais ils ne sont pas enfermés. Pourquoi ?

Il ne tourna pas la tête ; il avait déjà remarqué vers où Cadfael regardait.

— Parce qu'ils se dirigent vers nous, et qu'ils ont l'air inquiet.

Hugh leur facilita la tâche ; il fit signe au palefrenier de venir prendre le puissant cheval gris qu'il avait observé et se détourna des écuries d'un geste naturel comme s'il en avait fini à présent avec le travail. Elis et Eliud surgirent tous deux, épaule contre épaule, comme s'ils étaient nés dans le même berceau, et s'avancèrent vers lui, les sourcils froncés et le regard troublé.

C'est Eliud qui parla en leurs deux noms, car c'était lui le plus calme, solennel et sérieux.

— Monsieur Beringar... Vous allez vers la frontière ? Y aurait-il des menaces de guerre ? Avec le pays de Galles ?

— En effet, nous allons vers la frontière, dit Hugh sans se troubler, pour y rencontrer le prince de Gwynedd. Celui-là même qui vous demande à tous de faire preuve de patience et de travailler avec moi pour que justice soit rendue à propos de ce que vous savez. Non, ne craignez rien ! Owain Gwynedd m'a dit que nous avons lui et moi des intérêts communs au nord de ce comté et qu'un ennemi non moins commun est prêt à risquer le tout pour le tout là-haut. Je ne compte nullement aller attaquer le pays de Galles, dont je doute qu'il menace mon comté. En tout cas pas Gwynedd, ajouta-t-il, après un bref moment de réflexion.

Les deux cousins, très méditatifs, le regardèrent un bon moment, serrés l'un contre l'autre.

— Ne manquez pas de jeter un coup d'œil sur Powys, lança Elis tout à trac. A Lincoln, ils s'étaient rangés sous la bannière de Chester, c'est-à-dire nous. Si c'est de Chester qu'il s'agit, ils le sauront à Caus dès que vous monterez vers le nord. Ils penseront peut-être qu'il est temps, et qu'il n'y a pas de risque... Les dames au gué de Godric...

— Une bande de vieilles folles, murmura Cadfael dans son

capuchon, mais d'une voix très intelligible, et laides par-dessus le marché.

Un visage rond, ingénu sous des boucles noires emmêlées se colora comme une flamme du cou au front mais le garçon ne baissa pas les yeux, qui ne perdirent rien de leur intensité.

— Je me suis confessé de toutes les bêtises que j'ai pu faire là-bas, dit-il fermement. Mettez-les quand même sous bonne garde ! Je suis sérieux, croyez-moi ! Ceux qui ont subi un échec cuisant ne l'ont pas oublié.

— J'y avais déjà pensé, répondit Hugh sans se fâcher. Je n'ai pas l'intention de dégarnir complètement cette partie de la frontière.

— Je vous demande pardon ! s'exclama le garçon, rougissant de nouveau. D'ailleurs, ça ne me regarde pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils n'ont pas digéré cette déculottée.

Eliud prit son cousin par le bras et ils s'éloignèrent de quelques pas sans que leurs regards, exactement semblables, ne s'apaisent. A la porte des écuries, ils se tournèrent, jetèrent un dernier coup d'oeil par-dessus leur épaule, et comme s'ils ne faisaient qu'un, s'en allèrent tristement.

— Nom d'un chien ! s'écria Hugh, expirant profondément en les suivant des yeux. Quand je pense à quel point je manque d'hommes et que ce gamin vient me donner des conseils ! Comme si je ne savais pas qu'à chaque fois que je respire et que je déplace un archer, je prends un risque ! Je devrais peut-être lui demander comment, avec une demi-compagnie, s'y prendre pour créer l'illusion que j'ai des troupes en surnombre ?

— Il ne souhaite qu'une chose, vous le savez bien que vous disposiez toutes vos forces d'ici au gué de Godric, riposta Cadfael avec bonne humeur. C'est là que se trouve l'élue de son cœur. Tant que la Forêt Longue est en sûreté, il se moque éperdument de ce qui peut arriver à Oswestry ou à Whitchurch. Ils ne vous ont pas fait d'ennuis jusqu'à présent ?

— Pas le moindre ! Ils ne se sont même pas approchés de l'ombre de la porte, affirma Hugh, parfaitement sûr de lui.

Cadfael en tira ses propres conclusions. Hugh avait chargé quelqu'un de surveiller attentivement chaque mouvement des deux prisonniers, et il savait tout ce qu'ils faisaient, à défaut de ce qu'ils disaient, de l'aube au crépuscule ; si l'un d'eux avançait, ne fût-ce qu'un orteil, au-delà du seuil, on le lui ferait rentrer bien vite et sans ménagements. A moins évidemment qu'il ne s'avère plus payant de le suivre et de voir pourquoi il avait manqué à sa parole. Mais quand Hugh serait dans le Nord, son agent monterait-il la garde avec autant de discrétion et d'efficacité ?

— Qui avez-vous désigné comme responsable en votre absence ?

— Le petit Alan Herbard. Mais Will Warden sera là pour l'épauler en cas de besoin. Pourquoi ? Vous pensez que les souris vont se mettre à danser dès que le chat sera parti ? demanda Hugh, dont la voix ne trahissait aucune inquiétude de cette nature. Certes on ne peut être absolument sûr de personne, mais ces deux-là ont été formés par Owain, auquel ils se réfèrent constamment. Et j'ai confiance en eux, il faut l'avouer.

C'est aussi ce que pensait Cadfael. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe, quand le besoin s'en fait impérativement sentir, un moment où chacun d'entre nous est susceptible de tourner le dos à sa propre nature et de s'engager dans une direction toute différente. Cadfael vit encore brièvement les deux cousins, en regagnant son couvent. Ils se trouvaient sur le chemin de ronde de l'enceinte extérieure du château, penchés tous deux à l'une des grandes ouvertures entre les merlons et ignorant l'agitation qui régnait dans les cours, ils fixaient la route du pays de Galles, brumeuse dans les lointains. Eliud avait passé le bras autour des épaules d'Elis, de façon à tenir moins de place, leurs deux visages étaient tout proches, aussi sérieux que peu enthousiastes. Cadfael retraversa la ville sans cesser de penser à ces figures semblables, qui le troublaient et dont il ne pouvait se détacher. Plus que jamais il avait le sentiment d'un être se regardant dans un miroir, semblable de part et d'autre, comme s'il s'agissait de deux faces, l'une riante et l'autre sombre, du même individu.

Sybilla Prestcote quitta la ville, avec son fils à ses côtés. Il montait un robuste poney brun que suivaient tous les serviteurs et les chevaux de bât dont le pas agitait la boue de mars – que les derniers vents d'est avaient transformée en fine poussière. L'avant-garde de Hugh s'était mise en marche à l'aube, tandis que lui-même, et le gros de la troupe – archers et hommes d'armes – s'ébranlèrent à midi ; les chariots de marchandises grincèrent le long de la route du Nord, partagés en deux groupes que l'on rattrapa bientôt et qu'on laissa derrière, sur le chemin d'Oswestry. Au château, c'est un certain Alan Herbard (fils de chevalier et désireux de faire carrière), assez nerveux, qui resta à monter scrupuleusement la garde ; il s'acquittait de ses tâches plutôt deux fois qu'une, de peur d'avoir laissé échapper un détail important lors de son premier passage. Il était bien bâti, très adroit aux armes, mais manquait encore d'expérience, et il se rendait parfaitement compte que chacun des sergents que Hugh lui avait laissés était plus apte que lui-même à remplir la mission qui lui était confiée. Eux aussi le savaient, mais ils évitaient de le lui montrer trop ouvertement.

Avec le départ d'une moitié de la garnison, un calme étrange descendit sur la ville et l'abbaye, comme si maintenant rien ne pouvait

s'y produire. Les deux Gallois étaient condamnés à s'ennuyer, juste conséquence de leur situation de prisonnier, l'enquête sur l'assassinat de Gilbert était au point mort ; il n'y avait rien à faire, sauf à suivre la routine de chaque jour, faite de travail, de loisirs et de prières – et à attendre.

A réfléchir aussi, puisque toute action était comme suspendue. Cadfael se surprit donc à réfléchir, avec une intensité et une profondeur accrues, aux deux pièces manquantes sans lesquelles tout s'effondrait : l'épingle d'or d'Einion ab Ithel, dont il se souvenait très précisément, et ce drap mystérieux, qu'il n'avait jamais vu, mais qui n'en avait pas moins servi à étouffer un homme et à l'expédier *ad patres*.

Mais était-il bien sûr de ne pas le connaître, ce bout de tissu ? Car après tout, il fallait bien qu'il se fût trouvé là, dans la clôture, à l'infirmerie, dans cette chambre même. Il s'était trouvé là, puis il avait disparu. On avait commencé à le chercher le jour même, on avait fermé les portes pour empêcher quiconque de prendre le large dès que le corps avait été découvert. Combien de temps était-il resté à l'assassin ? Entre le moment où les religieux s'étaient rendus au réfectoire et celui où l'on avait trouvé Gilbert, n'importe qui aurait pu disparaître sans attirer l'attention. Soit environ deux heures. Oui, c'était une possibilité.

Mais il y en avait une seconde, songea Cadfael, impartial : l'épingle et l'étoffe se trouvaient toujours là, dans la clôture, mais si bien cachés que nul n'avait encore pu mettre la main dessus.

Il restait encore une hypothèse, qu'il avait tournée et retournée dans sa tête toute la journée sans cesser de la rejeter comme parfaitement absurde, mais elle revenait, insistante, et il n'y avait pas à en démordre. Dès la découverte du crime, Hugh avait mis un garde à la porte, effectivement. Il n'empêche que trois personnes avaient été autorisées à quitter l'abbaye, les trois seules à être forcément innocentes puisqu'elles n'avaient jamais quitté ni Hugh ni l'abbé. Einion ab Ithel et ses deux capitaines étaient bel et bien rentrés à Gwynedd. Certes, ils n'étaient pas coupables, mais ils avaient peut-être emporté la preuve avec eux, sans le savoir.

Trois possibilités donc, et cela valait sûrement la peine d'envisager aussi la troisième, la moins vraisemblable cependant. Il avait passé au crible les deux autres, pendant plusieurs jours, les avait étudiées sous tous les angles. En vain. Mais ses deux compatriotes, consignés au château, l'abbé, le prieur, l'ensemble de la communauté et la famille du mort ne retrouveraient toute leur tranquillité d'esprit que lorsqu'on connaîtrait l'entière vérité.

Avant complies, Cadfael alla confier ses doutes à l'abbé

Radulphe, comme il l'avait déjà fait maintes fois auparavant.

— De deux choses l'une, père, ou bien cette étoffe est ici, parmi nous, mais si bien cachée que, malgré nos recherches, nous n'avons pas encore réussi à la dénicher, ou bien quelqu'un l'a emportée hors d'ici, quelqu'un qui est parti dans le bref laps de temps libre entre l'heure du dîner et la découverte de la mort du shérif, ou bien encore pourquoi n'aurait-elle pas pu quitter les lieux d'une façon parfaitement normale après cette découverte ? Car à partir de ce moment, il y avait des gardes devant la porte, postés par Hugh Beringar, et nul ne pouvait sortir sans leur accord. Ceux qui sont sortis avant l'annonce du meurtre ne doivent pas être légion, car il ne s'est pas écoulé beaucoup de temps ; le portier en a remarqué trois, de braves gens de la Première Enceinte, qui avaient à faire à la paroisse ; ils ont été interrogés et il est évident qu'ils n'ont rien à voir dans tout cela. Certes, il a pu y en avoir d'autres, mais personne dont il se souvienne.

— Nous connaissons trois personnes qui sont reparties pour le pays de Galles ce même après-midi, répondit l'abbé, méditatif, car elles avaient été complètement mises hors de cause. Il y a aussi cet Anion, qui s'est enfui après que vous l'avez interrogé. Nous savons fort bien, vous et moi, que pour la plupart des gens la fuite d'Anion est un aveu de culpabilité. N'est-ce pas aussi votre avis ?

— Non, père, il n'a rien commis d'aussi grave. Il sait sûrement quelque chose, et il a peur, non sans raison peut-être. Mais pour le crime, non. Il est resté à l'infirmerie plusieurs semaines, tout ce qu'il possède est connu de ceux qui y résident, il n'a d'ailleurs pas grand-chose, on a vite dressé la liste de ses biens. S'il avait eu entre les mains le tissu que je cherche, on l'aurait su et on se serait posé des questions.

Radulphe hocha la tête pour indiquer qu'il était bien de cet avis.

Vous n'avez pas soufflé mot de l'épingle d'or du manteau du seigneur Einon ; elle a cependant disparu, elle aussi.

— Oui, répondit Cadfael, saisissant l'allusion, c'est possible. Cela expliquerait sa fuite. Il est toujours recherché d'ailleurs. Mais s'il a volé l'épingle, il n'a pas introduit ce tissu dans nos murs. A moins d'avoir eu entre les mains ce drap fantôme, père, cet homme n'est pas un assassin. Et le peu dont il disposait était connu de pratiquement tout le monde ici. Non, pour autant qu'on puisse savoir, il n'y a jamais eu chez nous, dans nos magasins, une étoffe de ce genre qu'on aurait pu dérober et utiliser à des fins criminelles.

— Que suggérez-vous alors ? Qu'elle n'est restée ici qu'une journée et qu'elle est repartie avec nos amis gallois ? Nous savons qu'ils n'ont causé aucun mal. S'ils avaient eu des raisons de penser qu'il y avait dans leurs bagages quoi que ce soit ayant un rapport avec cette sombre histoire, ils nous l'auraient fait savoir à leur retour, non ?

— Il n'y avait aucune raison à cela, père, car ils ignoraient

l'importance que nous lui accordions. C'est seulement après leur départ que nous avons recueilli les filaments minuscules que je vous ai montrés. Ils ignoraient complètement que nous cherchions précisément cet objet. Et nous n'avons eu aucun message de leur part, excepté celui d'Owain Gwynedd à Hugh Beringar. Si Einon ab Ithel attachait de la valeur au bijou qui a disparu, il n'a sûrement pas envisagé l'éventualité qu'il l'avait égaré ici.

— Vous êtes d'avis qu'il serait bon de parler à Einon et à ses officiers et d'examiner tout cela ? poursuivit l'abbé sur le même ton méditatif.

— Seulement si vous aussi partagez ce point de vue. On ne peut pas savoir si on apprendra quelque chose de plus. Mais c'est une possibilité. Et nombreux sont ceux que la découverte de la vérité soulagerait. Même le coupable.

— Lui surtout ! s'exclama Radulphe qui s'assit et resta un moment silencieux.

Dans le parloir, la lumière commençait à peine à décliner. Si le ciel avait été nuageux, le soir serait tombé plus vite. En ce moment, peut-être un peu avant, Hugh devait se trouver sur la grande digue, à Rhyd-y-Croesau, près d'Oswestry attendant Owain. A moins bien entendu qu'il ait pris du retard, n'aimant pas lui non plus, arriver en avance à ses rendez-vous. Ces deux-là se comprendraient certainement sans avoir à parler beaucoup.

— Allons, secouons-nous, rendons-nous à complies, dit l'abbé, et prions pour que la vérité sorte enfin de son puits. Demain, après prime, nous aurons un nouvel entretien.

Les Gallois de Powys avaient largement profité de leur aventure de Lincoln dans laquelle ils s'étaient lancés davantage pour ramasser du butin que parce qu'ils tenaient à appuyer le comte de Chester, considéré plus souvent comme un ennemi que comme un allié. Madog ap Meredith était tout disposé à recommencer à condition d'y trouver largement son compte ; aussi quand il apprit que Chester rôdait sur les marches de Gwynedd et du Shropshire, il dressa l'oreille, alléché par ces possibilités. Quelques années auparavant, les gens de Powys avaient pris et à moitié brûlé le château de Caus, après la mort de William Corbett et en l'absence de son frère et héritier. Depuis ils l'avaient gardé et cet avant-poste était un point de départ commode pour d'autres incursions. Maintenant que Hugh Beringar était monté vers le nord, emmenant avec lui la moitié de la garnison de Shrewsbury, le moment d'agir semblait bien être arrivé.

Il y eut donc pour commencer une razzia qui, partie de Caus, suivit la vallée menant à Minsterley, au cours de laquelle une ferme isolée brûla et du bétail disparut. Les pillards s'évanouirent aussi vite

qu'ils étaient venus, sans laisser aux hommes de Minsterley le temps de contre-attaquer, et, traversant les collines, regagnèrent Caus et le pays de Galles avec leur butin. Cela signifiait clairement qu'il fallait s'attendre à ce qu'ils recommencent plus tôt que prévu, en force, puisque ce premier essai s'était fort bien passé, sans dommage. Alan Herbard, très inquiet, s'arrangea pour envoyer quelques hommes en renfort à Minsterley, et s'attendit au pire.

La nouvelle de l'attaque parvint à la ville et à l'abbaye le matin suivant. Le calme trompeur qui suivit était trop beau pour être vrai, mais les hommes des frontières, habitués à considérer l'insécurité comme un des aléas de la vie, ne s'en soucièrent pas trop, et gardèrent à portée tout ce qu'ils pouvaient utiliser comme armes.

— Il semblerait, toutefois, que cette conférence dans le Nord serait plus efficace si chacun des partis était mis au courant de ce raid, dit l'abbé, étudiant la situation sans surprise ni inquiétude, mais plutôt préoccupé par le fait que le comté était menacé sur deux fronts.

Il ne connaissait pas les Gallois, mais il avait appris beaucoup depuis sa nomination à Shrewsbury.

— C'est une question d'intérêt mutuel, même si cette alliance n'est pas destinée à vivre longtemps, ajouta-t-il sèchement, puis il sourit. Gwynedd, contrairement à Powys, est tout proche de Chester et ils ont des visées très différentes. De plus s'il semble qu'on puisse considérer l'un comme digne de confiance, honnête et raisonnable, je n'en dirais pas autant de l'autre, que je ne trouve ni sage ni stable. Je n'aime pas du tout qu'on s'en prenne à nos gens dans l'Ouest et qu'on les pille, Cadfael. J'ai repensé à notre conversation d'hier. Si vous repartez une fois encore pour le pays de Galles afin de voir vos visiteurs de la semaine passée, vous serez aussi tout près de l'endroit où Hugh Beringar s'entretient avec le prince.

— Certes, admit Cadfael, car Eion ab Ithel vient tout de suite après le capitaine de la garde personnelle d'Owain Gwynedd. Ils seront sûrement là aussi.

— Si donc, je vous envoie en ambassade auprès d'Eion, il serait bon que vous vous rendissiez également au château, afin d'informer le jeune lieutenant de votre voyage ; il aura peut-être quelques messages à faire passer à Hugh Beringar. Vous savez, j'imagine, établir ce genre de contact discrètement, murmura l'abbé, avec un sourire grave. Ce jeune homme n'est pas habitué à son nouveau rôle.

— Je dois, de toute manière, passer par la ville, lui rappela Cadfael, et il me paraît indispensable que les autorités du château soient mises au courant de mon déplacement. Ce sera une bonne occasion, puisque les hommes ne sont pas légion et qu'on a besoin de tous.

— Très juste, approuva l'abbé en pensant à quel point on aurait

peut-être rapidement besoin de soldats le long de la frontière. Parfait ! Choisissez-vous un cheval à votre convenance. Je vous laisse carte blanche quant à vos moyens d'action. Je veux que l'on mette la main sur le criminel, que la paix de Dieu revienne sur l'infirmerie et sur toute mon abbaye et que cette dette soit payée. Allez, faites de votre mieux.

Il n'y eut aucune difficulté au château. Herbard avait simplement besoin de savoir qu'un envoyé de l'abbé allait se rendre à Oswestry et au-delà, et il le chargea de le représenter auprès de son shérif. Il avait beau être inexpérimenté et mal à l'aise, il n'en était pas moins très décidé à faire face à toute éventualité. Simplement, s'il informait son chef, sa position s'en trouverait renforcée. Il avait peur, mais il était résolu. Cadfael se dit que ce jeune homme promettait et qu'il pourrait bien se montrer utile pour Hugh, une fois aguerri. Et il y avait de bonnes chances pour que l'occasion s'en présente.

— Veuillez dire à M. Beringar que je compte surveiller la frontière de très près, vers Caus. Je souhaite toutefois qu'il sache que les hommes de Powys se sont mis en marche. S'il y a d'autres razzias, je l'en tiendrai informé.

— Il le saura, assura Cadfael qui, sur ce, rebroussa rapidement chemin vers la ville depuis la Croix Haute jusqu'au pont menant vers le pays de Galles, puis il prit au nord-ouest, en direction d'Oswestry.

Le choc suivant se produisit deux jours plus tard. Madog ap Meredith avait été très satisfait de sa première tentative ; il amena donc un nombre supérieur d'hommes sur le terrain avant de lancer une attaque en force. Les pillards se répandirent dans toute la vallée de la Réa jusqu'à Minsterley, mirent le feu à plusieurs habitations, amassèrent du butin, en aval et en amont de Minsterley et allèrent jusqu'à Pontesbury.

Au château de Shrewsbury, Gallois et Anglais tendirent l'oreille, frissonnant au son des rumeurs et du danger.

— Ils recommencent ! s'exclama Elis, nerveux, incapable de dormir, allongé dans le silence de la nuit près de son cousin. Oh, mon Dieu, et cet échec que Madog a encore sur l'estomac ! Et elle qui est là-bas ! Mélisande est là-bas, au gué de Godric. Suppose qu'il ait en tête de se venger, Eliud !

— Tu t'inquiètes pour rien ! s'écria Eliud. Ils savent ce qu'ils font, ici, ils ont posté des gardes, ils ne permettront pas qu'on s'en prenne aux religieuses. En outre, ce n'est pas à cet endroit qu'est Madog, mais le long de la vallée, où il y a gros à récupérer. Et puis tu as vu toi-même de quoi sont capables les forestiers. Pourquoi essaierait-il une deuxième fois ? D'après ce que tu m'as dit, ce n'est

pas lui qui s'est fait moucher là-bas, tu m'as donné le nom de celui qui vous commandait. Qu'aurait-il à gagner au gué de Godric, si on le compare avec les fermes riches de la vallée de Minsterley ? Non, elle est en sécurité là où elle est.

— En sécurité ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? Où est-on en sécurité ? Ils n'auraient jamais dû la laisser partir !

Elis, furieux, frappa du poing et s'agita dans son lit.

— Ah, si seulement j'étais libre de circuler à ma guise...

— Mais tu ne l'es pas, protesta Eliud, d'autant plus exaspéré qu'il partageait ses angoisses, ni moi non plus, d'ailleurs. Nous sommes coincés, et nous n'y pouvons rien. Bon Dieu, sois juste avec ces Anglais ! Ils ne sont ni lâches ni idiots. Ils tiennent la ville et toute la région. Ils sauront prendre soin de leurs femmes sans que l'un de nous s'en mêle. De quel droit te permets-tu de douter d'eux ? D'ailleurs, toi qui parles si bien, tu y as été, au gué de Godric !

Elis se calma avec un soupir résigné et un sourire un peu jaune.

— Et je m'en suis mordu les doigts ! Mais qu'est-ce que j'ai été fabriquer avec Cadwaladr ? Dieu sait le nombre de fois où je l'ai amèrement regretté depuis !

— Tu n'as rien voulu entendre, poursuivit tristement Eliud, honteux d'avoir ravivé cette blessure. Mais ta belle s'en sortira, tu verras, il ne lui arrivera rien, ni aux religieuses non plus. Tu peux faire confiance aux Anglais pour veiller sur les leurs. Tu n'as pas le choix. Tu n'as pas d'autre possibilité.

— Si j'étais libre, gémit Elis, impuissant, je l'emmènerais de là-bas, très loin, dans un lieu où il n'y a pas de danger.

— Elle refuserait de partir avec toi, lui rappela Eliud d'une voix morne. Surtout avec toi ! Mon Dieu, mais qu'est-ce qu'on a fait au ciel pour se flanquer dans un tel pétrin et comment va-t-on bien pouvoir s'en tirer ?

— Si je pouvais la voir, je saurais la convaincre. Elle finirait par m'écouter. Elle a sûrement changé d'avis sur moi à l'heure qu'il est. Ses souvenirs se sont réveillés. Elle se rend compte qu'elle m'a calomnié. Si seulement je pouvais la voir...

— Mais tu as promis, comme moi, l'interrompit Eliud, sans ambages. On a donné notre parole, et ils l'ont acceptée. Si toi ou moi mettons un pied à l'extérieur du portail, nous sommes déshonorés, un point c'est tout.

— Je sais, acquiesça Elis, tout malheureux.

Il se tut, se tint tranquille, fixant dans l'obscurité la voûte basse au-dessus de leur tête.

CHAPITRE X

Frère Cadfael arriva à Oswestry dans la soirée pour trouver la ville et le château en effervescence, mais Hugh Beringar en était déjà parti. Après avoir rencontré Owain Gwynedd, il s'était rendu vers l'est, lui apprit-on, vers Whittington et Ellesmere, afin de renforcer toute la frontière du Nord et lever de nouvelles troupes jusqu'à Whitchurch. Pendant ce temps, Owain Gwynedd avait gagné le Nord, sur les marches, pour s'entretenir avec le connétable de Chirk et veiller à ce que cette partie de la confédération soit sûre et bien fournie en hommes d'armes. Il y avait eu quelques escarmouches venues du Cheshire, mais si discrètes qu'il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que Ranulf y allait sur la pointe des pieds, histoire de voir si la résistance qu'on lui opposerait était sérieuse ou non. Jusqu'à présent, il s'était retiré au premier affrontement. L'affaire de Lincoln lui avait, beaucoup profité ; aussi ne comptait-il nullement mettre ces acquis récents en danger, mais bien les augmenter s'il parvenait à surprendre l'adversaire.

— Seulement, il aurait tort d'y compter, dit le joyeux sergent qui reçut Cadfael au château. (Il avait donné ordre de s'occuper du cheval aux écuries et offert à souper au cavalier.) Le comte n'est pas fou, il ne tombera pas dans un guépier pareil. S'il rencontre un endroit mal protégé, il s'y engouffrera, mais il n'y en a pas. Il a cru que ça irait tout seul, maintenant que Prestcote était mort. Et il a pris notre petit shérif pour un débutant. Il commence à comprendre qu'il n'aura pas la partie belle. Et si les Gallois de Powys penchent pour notre cause, les autres seraient bien inspirés d'y regarder à deux fois. Mais qui est capable de dire ce que vont faire les Gallois ? Tiens, Owain, par exemple, ça c'est un homme ! Blond comme les blés, un vrai Saxon, et costaud ! Qu'est-ce qu'il fabrique au pays de Galles ?

— Il est venu ici ? demanda Cadfael dont le sang gallois commençait à bouillonner de plaisir.

— La nuit dernière, pour dîner avec Beringar et, dès l'aube, il était en route vers Chirk. Les Anglais et les Gallois vont renforcer la forteresse au lieu de se la disputer. C'est un miracle !

— A votre avis, où se trouve Hugh Beringar cette nuit ? s'enquit Cadfael, réfléchissant à sa mission et au temps dont il disposait.

— A Ellesmere, d'après moi. Et demain à Whitchurch. Il ne faut

pas compter le revoir ici avant après-demain. Il a l'intention de rencontrer de nouveau Owain et de repartir vers la frontière, si tout se passe bien dans le coin.

— Et si Owain passe la nuit à Chirk, où doit-il se rendre demain ?

— Il a toujours son camp à Tregeiriog avec son ami Tudur ap Rhys. C'est là-bas qu'il a recruté des hommes pour assurer la sécurité sur la frontière. C'est donc là-bas qu'il lui fallait avoir des contacts pour déployer ses forces partout où ce serait nécessaire. Et s'il y retournait la nuit suivante, Einon ab Ithel y serait aussi.

— Je vais dormir ici, conclut Cadfael, et demain, moi aussi j'irai à Tregeiriog. J'en connais le seigneur et son château. J'y attendrai Owain. Faites savoir à Hugh Beringar que les Gallois de Powys sont de nouveau sur le pied de guerre, ainsi que je vous l'ai dit. Il n'y a pas eu beaucoup de dégâts jusqu'à présent et, si la situation s'aggravait, Herbard vous en tiendrait informé. Mais si les garnisons de la frontière résistent, et si Chester prend un coup sur le nez chaque fois qu'il s'y aventure, ça lui mettra du plomb dans l'aile.

Le château et la ville d'Oswestry, situés pratiquement sur la frontière, appartenaient au roi, mais le manoir de Maesbury, dont ils dépendaient, avait vu naître Hugh, et tous les hommes ici ne juraient que par lui. Cadfael sentit que partout alentour le nom de Hugh représentait une garantie ; quant à la garnison, elle était loyale au roi Étienne et à Beringar. C'était un sentiment agréable, d'autant plus que, maintenant, l'ombre protectrice d'Owain Gwynedd s'étendait sur ces marches qui avaient toujours appartenu à Powys. Après avoir entendu complies dans la chapelle du château, Cadfael dormit comme un loir. Il se leva tôt, prit son petit déjeuner, et, traversant la grande digue, pénétra au pays de Galles.

Il n'avait que dix miles à parcourir pour se rendre à Tregeiriog, mais la route tournait sans arrêt entre les collines resserrées ; toujours couvertes de forêts d'un côté ou de l'autre ou sur les deux à la fois, et quand la vue était dégagée, on apercevait des sommets dénudés que surplombait un ciel voilé, immobile, aux couleurs douces. On n'était pas dans un pays de montagnes avec les rochers bleu acier du nord-ouest, ruais de collines boisées s'étendant à l'horizon, de vallées encaissées qui s'ouvraient au dernier moment pour ne découvrir qu'une partie du paysage. Avant qu'il ne s'approchât trop de Tregeiriog, les gardes qu'il s'attendait à y rencontrer sortirent des taillis bas pour voir à qui ils avaient affaire ; puis, quand ils le reconnurent, ils le laissèrent passer. Sa maîtrise du gallois fut son premier sauf-conduit et lui rendit un service signalé.

Les couleurs avaient bien changé depuis la fois où il avait

descendu la pente raide menant à Tregeiriog. Autour du château et du village en bois brun et chaud, les arbres avaient commencé à se vêtir de la mousse légère, vert pâle des bourgeons ; sur les sommets élevés, arrondis, la neige avait disparu, dans l'herbe fanée de l'année précédente on distinguait la teinte à peine marquée de la vie qui recommence à se manifester. Les premières crosses des fougères se déployaient parmi les vieilles pousses brunes. C'était déjà le printemps par ici.

A la porte du château de Tudur, on reconnut le moine et on s'empessa à sa rencontre pour s'occuper de son cheval. Ce ne fut pas Tudur en personne mais son intendant qui vint accueillir le nouvel arrivant et lui faire les honneurs du lieu. Tudur était avec le prince en compagnie de qui, à cette heure, il revenait probablement de Chirk. Dans le défilé creusé par le ruisseau, près du château, des feux de tourbe allumés par ses hommes, en poste sur la frontière, montaient de fines colonnes de fumée bleue, trouant l'air calme. Dans la soirée, Owain tiendrait de nouveau sa cour dans la grande salle, avec autour de lui, à sa table, ses principaux capitaines, en patrouille sur les marches.

Cadfael fut conduit à une modeste chambre, dans la maison, où on lui fit rituellement l'offrande de l'eau pour laver ses pieds de la poussière du chemin. Cette fois, ce fut une servante qui s'occupa de lui. Au moment où il sortit dans la cour, il tomba sur Cristina qui s'avavançait vers lui, les jupes et les cheveux volant au vent.

— Frère Cadfael... c'est donc *vous* ! On m'avait dit qu'un religieux venait d'arriver de Shrewsbury ; j'espérais que ce serait vous, dit-elle, s'arrêtant devant lui, le souffle court, tendue. Vous les connaissiez. Dites-moi ce qu'il en est, franchement, d'Elis et d'Ehud.

— Que vous a-t-on déjà dit ? répondit Cadfael. Entrons, allons nous asseoir au calme et tout ce que je sais, je vous le dirai, car j'imagine que vous avez dû passer des moments difficiles.

N'empêche, pensa-t-il tristement, comme elle tournait aussitôt les talons afin de l'emmener dans la grande salle, s'il s'exécutait et qu'il lui révélait tout, elle n'en tirerait probablement pas une satisfaction sans mélange. Son fiancé, qu'elle disputait de toutes ses forces à un rival très puissant, était non seulement séparé d'elle jusqu'à ce qu'on ait pu prouver son innocence dans ce meurtre, mais en plus il était éperdument amoureux d'une autre fille, alors qu'il ne l'avait jamais aimée, elle. Que dire à une dame qui se trouve dans une situation pareille ? Il fallait toutefois reconnaître qu'il serait infâme de mentir à Cristina, mais ce serait tout aussi cruel de lui assener la vérité toute nue. Bref, entre deux maux, il fallait choisir le moindre, à condition de le connaître.

Elle le conduisit dans un coin sombre de la grande salle, loin des

oreilles indiscrètes, à cette heure où la plupart des hommes étaient au travail. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre tout près des tapisseries enfumées. Les cheveux noirs de la jeune fille effleuraient l'épaule de Cadfael tandis qu'elle lui confiait ce qu'elle savait et qu'elle le suppliait de l'informer de ce qu'elle ignorait encore.

— Je sais que le shérif anglais est mort avant même qu'Einion ab Ithel ne soit prêt à partir. A ce qu'on dit, il ne s'agissait pas d'une mort naturelle, provoquée par ses blessures et tous ceux dont l'innocence n'a pas été établie doivent rester là-bas, en tant que prisonniers et suspects éventuels de ce crime tant qu'on n'aura pas arrêté l'assassin, Anglais, Gallois, frère convers, religieux ou que sais-je encore ? Ici aussi, il faut attendre. Mais qu'est-ce qu'on fait pour les libérer ? Comment va-t-on mettre la main sur le coupable ? Et d'abord, tout cela est-il vrai ? Je sais qu'Einion a eu un entretien avec Owain Gwynedd à son retour, et que le prince ne veut pas entendre parler de récupérer ses hommes avant qu'ils n'aient été lavés de tout soupçon. Il prétend qu'il a renvoyé un mort, et qu'un mort ne peut pas racheter un vivant. De plus, la rançon de ce mort ne peut se payer que par une vie : celle du meurtrier. Pensez-vous qu'un de nos hommes puisse avoir à payer cette dette ?

— Je n'affirmerai d'aucun homme qu'il est incapable de tuer, s'il y est poussé par quelque terrible et impérieux besoin, répondit Cadfael, impartial.

— Ni d'aucune femme, répliqua-t-elle, avec un soupir farouchement amer. Mais vous n'avez encore aucun suspect ? On n'a désigné personne ? Du moins pas encore ?

Évidemment, elle n'était pas au courant. Einion était parti avant que Mélisande ne crie à la fois son amour et sa haine, et n'accuse formellement Elis. Les dernières nouvelles n'étaient pas encore parvenues jusqu'ici. Même si Hugh avait déjà évoqué le problème avec le prince, rien n'en avait encore transpiré jusqu'à Tregeirrog. Seulement, quand Owain reviendrait, ça ne traînerait pas. Elle finirait bien par apprendre que son fiancé était tombé follement amoureux d'une autre qui l'avait accusé du meurtre de son père. Crime passionnel, qui avait mis un point final à leur idylle. Et Cristina, que devenait-elle dans tout cela ? Finie, oubliée, mais il ne lui restait pas moins, si l'on pouvait dire, un fiancé qui ne voulait pas d'elle, mais qui ne pouvait avoir non plus celle qu'il convoitait ! Et quatre malheureux enfants étaient pris dans cet imbroglio infernal !

— Si, des coupables éventuels, on en a montré du doigt, murmura Cadfael, mais sans l'ombre d'une preuve contre aucun d'entre eux. Et nul de ces hommes ne joue sa tête dans l'immédiat ; ils sont en bonne santé, bien traités, même s'il a fallu les arrêter. On n'y peut rien, sauf attendre et avoir foi en la justice.

— Ce n'est pas toujours facile de croire en la justice, rétorqua-t-elle sèchement. Enfin, d'après vous, ils se portent bien ? Et on les a laissés tous les deux ensemble, Elis et Eliud ?

— Oui, c'est pour eux un grand réconfort. Et dans l'enceinte du château, ils sont libres de leurs mouvements. Ils ont donné leur parole de ne pas tenter de s'échapper, et elle a été acceptée. Faites-moi confiance, ils ne sont pas trop à plaindre.

— Vous ne pouvez me donner aucun espoir, aucune date précise quant au moment où ils pourront revenir ? Ni même s'il reviendra en vie et innocenté ? demanda-t-elle, affrontant Cadfael de grands yeux brûlants, et serrant si fort ses poings que les jointures étaient aussi blanches que des os dénudés.

— Là, vous m'en demandez trop, admit Cadfael avec un sourire triste. Je ferai pourtant tout ce que je pourrai pour abréger cette période. Je sais que, pour vous, l'attente ne doit pas être facile.

Elle lui serait encore plus pénible si Elis revenait avec, pour seule idée en tête, la conquête de Mélisande Prescote et sa rupture de fiançailles avec la jeune Galloise. Peut-être serait-il préférable d'en glisser un mot à l'intéressée maintenant, avant que le coup ne tombe. Cadfael se demandait comment il pourrait bien s'y prendre et ne prêtait qu'une oreille distraite à ses propos.

— Au moins ai-je soulagé ma conscience, conclut elle pour elle-même autant que pour lui. Je sais qu'il m'aime bien, moi, si seulement il n'était pas aussi attaché à son cousin par des liens plus étroits encore. Il en va ainsi avec les frères de lait, vous savez ça. Mais s'il n'a pas été capable de défaire ce qui avait été si mal fait, je m'en suis occupée pour lui à l'heure qu'il est. Je suis fatiguée du silence. Pourquoi accepter de souffrir sans mot dire ? Alors j'ai agi comme il convenait d'agir : j'ai parlé à mon père et aussi au sien. Je finirai par obtenir ce que je veux.

Elle se leva et lui adressa un pâle sourire résolu.

— Je gage que nous nous reverrons avant notre départ, mon frère. A présent, il faut que j'aille voir comment cela va dans les cuisines car tout le monde sera là à la tombée du soir.

Il lui dit au revoir sans y penser, la regardant traverser la grande salle avec sa démarche de garçon, fière et droite. C'est seulement au moment où elle parvenait à la porte qu'il comprit, stupéfait, ce qu'elle avait voulu dire. Il la rappela, mais il était trop tard. La porte s'était refermée. Elle était partie.

Il n'y avait aucune erreur possible, il avait bien entendu. Elle savait qu'il l'aimait bien, si seulement il n'était pas attaché à son cousin par des liens plus étroits encore, à la façon des frères de lait. Mais oui, Cadfael avait déjà connu cela auparavant ; il l'avait bien vu

dans la violence de leurs échanges, mais il avait tout compris de travers. Comme il est possible à un homme de se tromper là où chaque mot, chaque geste, l'ancrent dans son aveuglement ! Nul mensonge n'avait été proféré, même involontairement, mais l'ensemble n'était que mensonge.

Elle avait parlé à son père à elle et aussi au sien à lui.

Cadfael entendait encore, en lui-même, Elis ap Cynan s'expliquer joyeusement peu après son arrivée à Shrewsbury. Owain Gwynedd était son suzerain et avait veillé sur lui quand il était en nourrice, là où on l'avait placé après la mort de son père... « avec mon oncle Griffith ap Meilyr, où j'ai grandi avec mon cousin Eliud, que je considérais comme mon frère ».

Ces deux jeunes gens, proches comme des jumeaux, étaient beaucoup trop proches pour laisser de la place à la fiancée destinée à l'un d'eux. Oui, et elle combattait bec et ongles pour ce qu'elle considérait comme ses droits, sachant qu'elle se heurtait à un amour aussi fort et entier que le sien, si seulement... Si seulement un lien fallacieux, contracté depuis l'enfance, pouvait être rompu honorablement. Si seulement on pouvait séparer ces deux-là, image double, comme dans un miroir, où la main gauche était indissociable de la droite, et laquelle des deux était la vraie ? Bien difficile, pour un étranger, de répondre.

Mais maintenant il savait. Elle n'avait pas utilisé le mot au hasard. Non, elle avait très exactement exprimé ce qu'elle voulait dire. Un oncle peut aussi être un père nourricier, mais le mot « père » s'applique à celui seul qui engendre les enfants.

Comme précédemment, les hommes rentrèrent au crépuscule. Quand il les entendit revenir, Cadfael était encore tout étourdi. Il se secoua et sortit voir l'agitation qui régnait dans la cour éclairée à la lueur des torches, les reflets de lumière sur la robe des chevaux, et entendre les clochettes des brides, le cliquetis des mors et des éperons, le bourdonnement joyeux, affairé des voix qui se mêlaient, les houspillements et les flatteries des palefreniers à leurs chevaux, le fracas des sabots, le tout couronné par une brume très légère, provenant de la chaleur émanant des animaux, qui s'élevait dans l'air froid, mais non glacial. Les ombres et les lumières se mêlaient en motifs violemment contrastés, et de la porte ouverte de la grande salle sortait une lumière chaude, accueillante.

Tudur ap Rhys fut le premier à sauter à terre et il s'avança pour tenir l'étrier du prince. Les cheveux blonds, découverts, d'Owain Gwynedd brillèrent dans l'éclat rouge des flambeaux quand il descendit de cheval. Il dominait tout le monde d'une tête. Les hommes, les chefs, les princes des petites communes proches de Gwynedd, les voisins venus d'Angleterre s'approchèrent les uns

derrière les autres. Cadfael les observa chacun à tour de rôle quand ils mirent pied à terre ; il resta jusqu'à ce que tout fût terminé et que leurs hommes eussent regagné les camps à la lisière du village fortifié. Mais il ne vit pas celui qu'il cherchait Eion ab Ithel n'était pas là.

— Eion ? répondit Tudur quand il l'interrogea. Il arrive, il sera peut-être en retard pour le repas. Il avait une visite à faire à Llansantffraid où réside une de ses filles, qui est mariée, et il vient d'avoir son premier petit-fils. Mais il sera des nôtres avant la fin de la soirée. Soyez le bienvenu sous mon toit cette fois encore, mon frère, d'autant plus si vous apportez des nouvelles susceptibles de réjouir le prince. Ce n'est pas une occasion très heureuse qui vous a amené parmi nous, et il ressent cela comme une tache sur votre amitié.

— Je n'apporte pas d'éclaircissement, avoua Cadfael, j'en chercherais plutôt. Je n'en suis pas moins persuadé que la mauvaise action d'un seul ne saurait jeter une ombre sur ces rencontres entre votre prince et notre shérif. Le bon vouloir d'Owain Gwynedd nous est d'autant plus précieux dans le Shropshire que, depuis quelque temps, Madog ap Meredith recommence à faire le méchant.

— Vous m'en direz tant ! Cela intéressera certainement Owain. Mais il serait préférable de le voir après le souper. Je vais vous faire une place à la haute table.

Puisque de toute manière il lui fallait attendre l'arrivée d'Eion, Cadfael s'installa confortablement pour étudier et apprécier cette réunion dans la grande salle, chez Tudur, pour savourer la chaleur répandue par le feu au centre de la pièce, les flambeaux, le vin que l'on buvait au son d'une harpe. Un homme important comme Tudur avait le privilège de posséder une harpe et d'avoir son propre harpiste, sans parler de l'obligation qu'il avait de se montrer généreux envers les bardes de passage. Et puisque le prince était là, dont il fallait faire la louange, les chanteurs rivalisèrent amicalement pendant tout le repas. Il y avait encore des allées et venues dans la cour, hôtes de dernière minute, officiers venus des camps patrouillant sur leur territoire et relevant les gardes, sans oublier les femmes qui apportaient et remportaient les plats et s'attardaient à bavarder avec les archers et les gens d'armes. Pour le moment, c'était ici que se tenait la cour de Gwynedd, où l'on venait remettre des placets, des cadeaux, et où les jeunes qui voulaient trouver un emploi et se faire connaître devaient se rendre.

Les plats étaient repartis vers les cuisines et le vin, l'hydromel circulaient à la ronde quand l'intendant de Tudur entra dans la grande salle et se dirigea vers la table du prince.

— Monseigneur, il y a quelqu'un qui demande à vous présenter son fils naturel qu'il a reconnu et admis dans sa famille il y a seulement deux jours. Il s'agit de Griffi ap Llywarch, qui est tout près

de Meifod. Accepterez-vous de l'entendre ?

— Bien volontiers, dit Owain relevant vivement la tête et essayant, non sans curiosité, de voir à travers la fumée et les ombres de la pièce. Dites à Griffi d'entrer et souhaitez-lui la bienvenue.

Cadfael n'avait pas vraiment prêté attention à ce nom, et même s'il l'avait enregistré, il n'est pas sûr que ça lui aurait dit quoi que ce fût ; il y avait en effet peu de chances qu'il identifîât quelqu'un qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Le nouvel arrivant emboîta le pas à l'intendant et, passant entre les tables, parvint jusqu'au prince. L'homme était maigre, solide ; la quarantaine, peut-être ; il était un peu chauve et barbu. Il avait la démarche des gens des coltines, un visage ridé, buriné et le regard perçant des bergers. Il était vêtu de bon drap tissé, brun uni. Il alla droit vers l'estrade et s'inclina brièvement, sans obséquiosité aucune, devant son souverain.

— Monseigneur Owain, je vous ai amené mon fils, afin que vous fassiez sa connaissance et l'admettiez, s'il vous plaît, parmi nous. Le seul fils que j'ai eu de ma femme est mort voici deux ans, je me retrouvais donc sans enfant quand ce garçon que j'ai eu d'une autre femme est venu me déclarer qu'il était mon fils avec preuves à l'appui. Je l'ai reconnu comme tel et l'ai admis au sein de ma famille où on l'a accepté en tant que mon héritier. Et je vous prie maintenant de bien vouloir en faire autant.

Il se redressa fièrement, heureux de ce qu'il avait dit et du jeune homme qu'il était venu présenter. Cadfael aurait été incapable de voir ou d'entendre qui que ce fût d'autre s'il n'y avait pas eu ce silence courtois qui l'avait suivi dans toute la grande salle, à l'exception d'un seul son aisément perceptible. Les ombres et la fumée dissimulaient la silhouette qui suivait respectueusement à quelques pas, mais on distinguait clairement le bruit de son pas claudicant, plus vif et léger sur un pied que sur l'autre. Cadfael dévorait des yeux ce fils quand il émergea, hésitant, dans la lumière des torches placées de la haute table. Et, celui-là, il le connaissait, même s'il avait coiffé ses cheveux noirs, rejetés fièrement en arrière et s'il n'avait plus l'air morose ni grognon, mais plein d'espoir, franc ; il n'avait plus besoin non plus d'une béquille sur laquelle s'appuyer.

Cadfael regardait alternativement Anion ap Griffi et Griffi ap Llywarch, dont la quarantaine triste et sans descendance s'était soudain vu accorder ce fils inattendu qui avait ramené en son cœur la chaleur, l'espoir, et la satisfaction. Dans les plis du manteau de drap tissé qui pendait négligemment sur les épaules de Griffi, il y avait une longue épingle avec une grosse tête en or repoussé, retenue par une fine chaînette d'or. Cet objet, Cadfael l'avait aussi déjà vu, et il ne le connaissait que trop.

Il n'était d'ailleurs pas le seul. Einon ab Ithel venait d'entrer ; les

lieux lui étaient familiers et il ne voulait déranger personne, ni créer de désordre ; il était donc passé par la porte haute ouvrant sur les appartements privés et il était arrivé près de la table du prince sans attirer l'attention. Il ne pouvait évidemment pas ne pas remarquer l'homme sur qui tous les regards étaient fixés. La lueur rougeoyante des torches se refléta sur le bijou que celui-ci arborait fièrement. Son propriétaire avait d'excellentes raisons de savoir qu'il était impossible d'en trouver deux exactement semblables avec le même dessin massif.

— Sacrebleu ! s'exclamatif à haute et intelligible voix, partagé entre l'ébahissement et l'indignation. Il ne manque pas d'audace, celui-là ! Porter mes bijoux à mon nez et à ma barbe !

Il se fit un grand silence, aussi menaçant qu'un orage, et chacun détourna les yeux du prince et du visiteur, pour fixer l'accusateur à la voix forte. En quelques longues enjambées, Einon contourna la haute table, sauta de l'estrade (si près de Griffi que celui-ci inquiet, fit un pas arrière) et désigna d'un doigt menaçant l'épingle qui brillait sur le manteau tout simple.

— Monseigneur, cet objet m'appartient ! Cet or provient de mes terres, il ne s'en trouve aucun qui soit exactement semblable, ici ou ailleurs. Quand je suis revenu de Shrewsbury, vous savez de quoi je veux parler, il n'était plus à mon col, et je ne l'ai revu qu'aujourd'hui. J'ai cru qu'il était tombé quelque part sur la route, et je n'en ai pas fait une maladie. Je n'allais pas me mettre martel en tête pour un peu d'or ! Seulement voici que je le retrouve et je me pose des questions. C'est à vous de jouer, à présent, monseigneur. Demandez donc à cet homme ce qui l'autorise à arborer ce qui est à moi.

La moitié des occupants de la grande salle s'était levée ; on entendait une rumeur menaçante car, pour toute l'assemblée, il n'y avait pas de crime plus grave qu'un crime sans circonstances atténuantes, et s'il était pris la main dans le sac, un voleur pouvait se faire tuer sur-le-champ par celui qu'il avait lésé. Griffi, incapable d'articuler un seul mot, jetait des regards affolés. Anion, les bras en croix, se précipita devant son père pour lui faire un rempart de son corps.

— Monseigneur, monseigneur, c'est moi qui lui ai donné cette épingle, je la lui ai apportée en cadeau. Je ne l'ai pas volée, c'était... une réparation ! Mon père n'a rien fait, s'il y a un coupable, c'est moi, et moi seul...

Terrorisé, il transpirait à grosses gouttes qui lui coulaient sur le front et se perdaient dans ses épais sourcils. S'il savait un peu de gallois, dans cette situation extrême il ne pensa pas à s'en servir, et c'est en anglais qu'il avait crié ces mots. Cela surprit chacun et Owain, d'un geste de la main, rétablit l'ordre.

— Asseyez-vous tous et plus un mot. C'est moi que cela regarde. Alors, du calme et laissez-moi rendre la justice.

Les hommes obéirent, non sans murmurer au passage. Profitant de ce moment de silence, Cadfael se leva sans se faire remarquer, contourna la table et descendit de l'estrade. Il eut beau être discret. Il n'en attira pas moins l'attention du souverain.

— Monseigneur, dit-il d'un ton humble, je suis de Shrewsbury. Je connais cet Anion ap Griffi, et lui aussi me connaît. Ce n'est pas de sa faute si l'anglais est sa langue maternelle. S'il a besoin d'un interprète, je peux lui rendre ce service, comme ça, il pourra être compris par tous ici présents.

— Voilà qui me paraît honnête, déclara Owain en le dévisageant. Avez-vous autorité pour parler au nom de Shrewsbury, puisqu'il semble que ce soit de là que cette accusation est partie à propos de ce que nous savons. Et si c'est le cas, est-ce que vous représentez la ville et le comté ou l'abbaye ?

— Dans ce cas précis, répondit hardiment Cadfael, je me risquerai à prétendre : les deux. Et si quelqu'un doit encourir un reproche, j'en prends la responsabilité.

— J'imagine que c'est cette affaire qui vous amène parmi nous, remarqua Owain après réflexion.

— Parfaitement. Et en partie, à cause de ce bijou. Car il a disparu de la chambre de Gilbert Prestcote, à notre infirmerie, le jour même de sa mort. Quand Einon ab Ithel a récupéré le manteau qu'il avait prêté au blessé pour qu'il n'ait pas froid, l'épingle avait disparu. C'est seulement après son départ qu'on s'en est rendu compte et qu'on s'est mis à chercher cette broche. Et c'est seulement maintenant que je la retrouve.

— Elle se trouvait dans la chambre d'un homme qui a été assassiné, dit Einon. Eh bien, mon frère, ce n'est pas seulement cette épingle que vous avez récupérée. Vous pouvez dire à nos hommes de rentrer.

Anion avait peur mais il continua à s'interposer entre son père et les regards accusateurs de tous. Il était pâle comme un linge, presque transparent, comme s'il s'était entièrement vidé de son sang.

— Je ne l'ai pas tué, cria-t-il d'une voix rauque, et respirant à fond, comme pour trouver assez de souffle pour s'exprimer. J'ignorais tout cela, monseigneur... Je croyais que l'épingle était à lui, à Prestcote. Je l'ai prise sur son manteau, oui...

— Après l'avoir tué, s'exclama Einon d'une voix dure.

— Non ! Je vous le jure ! Je ne l'ai pas touché.

Il se tourna en dernier vers Owain, qui était assis à table, sans prendre parti, les doigts négligemment refermés sur le pied de sa coupe à vin, mais qui suivait les débats avec beaucoup d'attention.

— Écoutez-moi, monseigneur, poursuivit-il, je vous en prie ! Et laissez mon père en dehors de tout ça ; tout ce qu'il sait, c'est ce que je lui ai dit, et il pourra vous le répéter. Quant à moi, aussi vrai que Dieu me voit, je dis la vérité.

— Donne-moi l'épingle que tu portes, ordonna Owain. Évidemment, ajouta-t-il, après que Griffi se fut empressé de la détacher et de la lui tendre d'une main tremblante, je connais ce bijou depuis trop longtemps et je l'ai vu trop souvent sur Einon pour avoir le moindre doute quant à son propriétaire. Je sais par lui, et par vous, mon frère, comment il s'est trouvé près du lit du shérif. Maintenant, Anion, je t'écoute, dis-moi un peu comment il est arrivé en ta possession. Je comprends assez bien l'anglais, n'aie pas peur, je te suivrai sans difficulté. Frère Cadfael, lui, traduira en gallois tout ce que tu diras, et ainsi, il n'y aura de difficulté pour personne.

Anion déglutit péniblement et il parvint à s'exprimer d'une voix croissante qui le secoua tout entier. Sa gorge s'était contractée sous l'effet du choc et de la terreur, mais le flot de paroles qu'il déversa balaya toute contrainte.

— Monseigneur, jusqu'à ces derniers jours, mon père et moi ne nous étions jamais vus, mais comme il vous l'a dit, j'avais un frère et le hasard a voulu qu'on se rencontre quand il est venu à Shrewsbury pour vendre de la laine. Il y avait un an de différence entre nous, et j'étais l'aîné. Nous étions parents et je l'estimais. Un jour, alors qu'il se trouvait en ville quand moi je n'y étais pas, il y a eu une bagarre, un homme a été tué et c'est mon frère qu'on a accusé. Gilbert Prestcote l'a fait pendre !

Owain jeta un coup d'oeil vers Cadfael et attendit qu'il ait fini de traduire ce discours pour les Gallois.

— Vous êtes au courant de cette affaire ? Demanda-t-il. La justice a-t-elle été respectée ?

— Allez savoir qui a tué ce malheureux, répondit Cadfael. Il s'agissait d'une rixe dans la rue, ces jeunes étaient ivres. Gilbert Prestcote n'aimait pas laisser traîner les choses, mais il était juste. Une chose est sûre, cependant, ici au pays de Galles, ce garçon n'aurait pas été pendu. Le prix du sang aurait tout arrangé.

— Continue, dit Owain.

— Depuis ce jour, j'étais dévoré par la haine, avoua Anion dont le ressentiment se ravivait à l'évocation du passé. Mais quand aurais-je pu approcher le shérif d'assez près ? Jamais, jusqu'au jour où vos hommes l'ont ramené à Shrewsbury, blessé, et qu'il s'est retrouvé logé à l'infirmerie. Et dire que j'étais pratiquement guéri et qu'il n'était qu'à vingt pas de moi, que de l'autre côté d'un simple mur, mon ennemi était à ma merci ! Pendant que tout était calme et que les religieux se trouvaient au réfectoire, je suis entré dans la chambre où

il reposait. Il devait une vie à ma famille même si je n'étais qu'un bâtard, je me suis senti gallois à ce moment et je comptais bien me venger – enfin le tuer, quoi ! Je n'avais qu'un frère, il était gai, il avait belle allure, et il avait fini à la potence pour un malheureux coup de couteau donné un jour où il avait un peu trop forcé sur la bière ! Je suis entré dans la chambre pour tuer. Seulement j'en ai été incapable ! Quand j'ai vu l'état où se trouvait cet homme, si vieux et fatigué, presque exsangue et respirant à peine... Je suis resté un moment à le regarder, et tout ce que j'éprouvais, c'était de la tristesse. C'était comme si je n'avais plus besoin de me venger, parce que c'était déjà fait. Alors j'ai vu les choses autrement. Il n'y avait pas de tribunal pour fixer le prix du sang ou le forcer à régler sa dette, mais il y avait cette épingle d'or accrochée à ce manteau, à côté de lui. J'ai cru qu'elle lui appartenait. Je n'étais au courant de rien. Alors je m'en suis emparé à titre de dédommagement, pour effacer la dette. Oui, mais voilà ; à la fin de la journée j'ai appris comme tout le monde que Prestcote était mort, et mort assassiné par-dessus le marché. Aussi quand on a commencé à poser des questions, même à moi, j'ai compris que si jamais on apprenait ce que j'avais fait on m'accuserait du meurtre en prime. Alors je me suis enfui. De toute manière, j'avais bien l'intention d'aller un jour à la recherche de mon père pour lui dire que la mort de mon frère était vengée, mais comme j'avais peur, j'ai dû filer à toute vitesse.

— C'est vrai qu'il est venu me voir, confirma Griffi, la main sur l'épaule de son fils. A titre de preuve, il m'a montré le morceau d'ambre jaune que j'avais donné à sa mère, il y a bien longtemps. De toute manière, il suffisait de regarder son visage, car il ressemble trait pour trait au frère qu'il a perdu. Il m'a aussi donné ce que vous avez dans la main, monseigneur, en me disant que la mort du jeune Griffi était vengée et que c'était la preuve de ce qu'il disait. Il n'y avait plus personne à haïr, car notre ennemi était mort. Sur le moment je n'ai pas bien compris et je lui ai dit que s'il avait assassiné celui qui avait tué Griffi, il n'avait pas le droit de prélever en plus le prix du sang. Mais il m'a juré de la façon la plus solennelle que ce n'était pas lui qui l'avait tué, et je le crois. Pensez si je suis heureux de retrouver un fils à l'âge que j'ai, un fils qui me servira de bâton de vieillesse. Pour l'amour de Dieu, monseigneur, ne me le prenez plus maintenant.

Il y eut ensuite un moment de lourd silence que Cadfael mit à profit pour finir de traduire les propos d'Anion. Il prit bien son temps, afin de pouvoir scruter de près le visage impassible du prince. Quand il eut achevé, le silence se prolongea encore une bonne minute, car nul n'aurait osé le rompre avant qu'Owain ne le permît. Lui non plus n'était pas pressé. Il regarda le père et le fils, serrés l'un contre l'autre au pied de l'estrade, inquiets et solidaires, le visage d'Einion, aussi

indéchiffrable que le sien, et enfin Cadfael.

— Vous en savez plus que nous tous ici sur ce qui s'est passé. Vous connaissez cet homme. Qu'est-ce que vous en dites ? Vous croyez ce qu'il raconte ?

— Oui, affirma Cadfael, profondément reconnaissant, je le crois. Ses propos concordent avec tout ce que je sais. Mais j'aimerais poser une question à Anion.

— Allez-y.

— Vous êtes resté près du lit et vous avez regardé cet homme. Anion, êtes-vous bien sûr qu'il était encore vivant à ce moment ?

— Oui, sans aucun doute, répliqua Anion, un peu surpris. Il respirait et gémissait dans son sommeil. Je l'ai vu et entendu. Je sais ce que je dis.

— Monseigneur, reprit Cadfael, sous le regard inquisiteur d'Owain, on a entendu quelqu'un d'autre entrer et quitter cette pièce, un peu plus tard, d'un pas léger et non claudicant comme celui d'Anion. Ce second visiteur n'a rien dérobé, sauf la vie du shérif. En outre, je crois ce qu'Anion nous a dit parce qu'il y a encore quelque chose que je dois découvrir avant de mettre la main au collet du criminel.

Owain acquiesça de la tête et réfléchit un moment sans mot dire. Puis il reprit l'épingle d'or d'un mouvement vif et la tendit à Einon.

— Alors, qu'en dis-tu ? S'agit-il bien d'un vol ?

— Je suis satisfait, répliqua ce dernier dont l'éclat de rire apaisa la tension qu'il y avait dans la grande salle.

Chacun retrouvait son calme et l'on recommença à circuler. Le prince se tourna vers son hôte.

— Tudur, donne une place à Griffi ap Llywarch et à son fils Anion.

CHAPITRE XI

Ainsi donc le principal suspect de Shrewsbury, celui que la rumeur publique avait déjà pendu et enterré, était reconnu innocent. Il traversa la grande salle sur les talons de son père, d'un pas un peu hésitant, comme étourdi au sortir d'un rêve. Il commençait cependant à briller ; on eût dit qu'une flamme brûlait en lui quand il s'installa à table à côté de son père, il était l'égal de tous ici. Lui, le rejeton non désiré d'une servante, dépourvu de biens et de privilèges, était soudain devenu un homme libre, avec une place bien à lui au sein d'une famille, l'héritier d'un homme respecté, accueilli par son prince. La menace qui l'avait forcé à prendre ses jambes à son cou avait eu un effet extraordinairement bénéfique et lui avait permis d'occuper la place qui lui était due en toute justice selon le droit gallois, fils légitime de celui qui l'avait fièrement reconnu. Ici Anion n'était pas un bâtard.

Cadfael les regarda tous deux, assis côte à côte, heureux de voir que de ce mal était sortie au moins une bonne chose. Où ce jeune homme aurait-il trouvé le courage de se lancer à la recherche de ce père lointain, inconnu, parlant une langue qu'il ignorait si la peur ne l'avait déterminé, lui donnant des ailes pour franchir la frontière ? En l'occurrence la fin avait largement justifié les moyens. Cadfael pouvait oublier Anion à présent. Le garçon n'avait pas de sang sur les mains.

— Vous m'avez renvoyé un homme en échange de ceux que vous détenez toujours. C'est déjà ça, constata Owain regardant, pensif, le père et le fils prendre place à table. Il a belle allure, d'ailleurs. Mais je suppose qu'il ne connaît rien aux armes.

— Il est très doué pour s'occuper des bêtes, répliqua Cadfael. Il a la façon de s'y prendre avec tous les animaux. Vous pouvez lui confier vos chevaux en toute sécurité.

— Quant à vous, je parie que vous perdez votre favori dans la course aux suspects. Aucun regret en ce qui le concerne ?

— Pas le moindre. Je suis sûr qu'il a dit toute la vérité. Il rêvait de se venger sur un homme dur et autoritaire, et il a trouvé un misérable en piteux état qu'il n'a pu s'empêcher de plaindre.

— Voilà qui aurait pu se terminer plus mal, murmura Owain. Bon, et si maintenant on allait dans un endroit plus calme, car j'imagine que vous avez plein de choses à nous dire et à nous

demander.

Dans la chambre du prince, Owain, Tudur, Einon ab Ithel et Cadfael se retrouvèrent autour d'un brasero protégé par un grillage. Cadfael avait apporté la petite boîte où il conservait les filaments de laine et de fil d'or. Les nuances précises de bleu profond et de rose tendre défiaient sa mémoire ; il était indispensable de jeter fréquemment un coup d'oeil à ces pièces et de les comparer à toute étoffe sur laquelle il mettait la main. Il avait la boîte dans sa besace, à sa ceinture, et il l'ouvrit avec précaution, car s'il y avait le moindre courant d'air ces fragiles témoins s'envoleraient irrémédiablement. Un souffle de vent venu d'une meurtrière, et ces dangereux trésors s'évanouiraient à l'instant.

Il s'était demandé ce qu'il fallait révéler et taire, mais à la lumière des révélations de Cristina, et puisque son père faisait partie de cette conférence, il décida de tout dire : comment Elis, pendant sa captivité, était tombé désespérément amoureux de la fille de Prestcote, la situation dans laquelle le couple se trouvait puisqu'il n'y avait aucune chance que le shérif acceptât leur union, d'où la nécessité pour Elis de troubler le repos du blessé – soit pour supprimer l'effet du problème en supprimant la cause, ainsi que le prétendait Mélisande, soit pour essayer de convaincre le shérif de sa sincérité, comme l'affirmait Elis.

— Alors c'est ainsi qu'on écrit l'histoire, dit Owain et il échangea un regard direct, dur, avec Tudur, dénué de surprise et s'abstenant de toute marque de sympathie ou de reproche.

Tudur était l'un des familiers les plus proches du prince et il lui avait sûrement parlé des confidences de Cristina. C'était le revers de la médaille.

— Et ceci s'est produit après le départ d'Einon ?

— En effet. Il a été établi que le garçon a essayé de parler à Gilbert et qu'il s'est fait mettre à la porte par frère Edmond. Quand la jeune fille a appris cela, elle l'a accusé du meurtre de son père.

— Mais vous n'êtes pas absolument convaincu. Il semble que Beringar ne le soit pas non plus.

— Nous n'avons pas la moindre preuve, sinon qu'il se trouvait près du lit quand Edmond est arrivé et l'a fait sortir. Il se peut bien que ce garçon soit venu pour la raison qu'il a donnée, ou pour quelque chose de beaucoup plus grave. Et puis, vous le comprendrez sans peine, il y avait l'affaire de l'épingle d'or. Nous ne nous sommes rendu compte de sa disparition qu'après que vous fûtes reparti pour le pays de Galles, monsieur. Mais il est absolument certain qu'Elis ne l'avait pas sur lui, ni n'avait eu la possibilité de la cacher avant qu'on le fouille des pieds à la tête. Il fallait donc que quelqu'un d'autre soit

entré dans la chambre et l'ait emportée.

— Maintenant que nous savons ce qui est arrivé à mon épingle et qu'Anion n'est pas l'assassin, dit Eion, est-ce que ce garçon ne risque pas de nouveau d'être accusé d'avoir tué un blessé endormi ? Pourtant, tel que je le connais, cela ne lui ressemble vraiment pas.

— Qui d'entre nous ne s'est jamais rendu coupable d'un acte dont nos amis, qui nous connaissent, auraient été très surpris ? objecta Owain d'un air sombre. C'est aussi vrai pour nous-mêmes, dans la mesure où on se connaît ! Je crains que personne ne soit incapable de commettre une infamie au moins une fois dans sa vie. Mais je crois me rappeler, mon frère, poursuivit-il en se tournant vers Cadfael, qu'il y avait autre chose que vous deviez trouver avant de découvrir l'assassin de Prestcote. Vous avez dit cela ici même. De quoi s'agit-il ?

— De l'étoffe dont on s'est servi pour étouffer Gilbert. Si on la découvre, d'après les traces qu'elle a laissées, on la reconnaîtra. On la lui a pressée sur le nez et la bouche, et il y en avait quelques fils dans ses narines et aussi entre ses dents quand il a essayé de trouver de l'air, il y en avait également un peu dans sa barbe. Et il ne s'agissait pas d'une étoffe ordinaire. Elis ne l'avait pas sur lui, — il n'avait d'ailleurs rien dans les mains — quand il est sorti de l'infirmierie. Dès que j'ai réussi à en récupérer quelques fragments, nous avons cherché ce tissu à travers toute l'abbaye, car il aurait pu s'agir d'une tenture ou d'une nappe d'autel, mais nous n'avons rien trouvé qui corresponde à ces fils. Tant que nous ne saurons pas de quoi il s'agissait, ni ce qu'il est advenu de cette étoffe, nous ignorerons qui a assassiné Gilbert Prestcote.

— Vous en êtes sûr ? fit Owain. Vous avez retiré ces fils du nez et de la bouche du mort ? Vous pensez que, quand vous la découvrirez, vous reconnaîtrez l'étoffe qu'on a utilisée pour l'étouffer ?

— Oui, je le crois, les couleurs sont claires et les teintures utilisées peu communes. J'ai la boîte ici. Attention en l'ouvrant. Ce qu'il y a dedans est aussi fin qu'une toile d'araignée. Éloignez-vous un peu, recommanda Cadfael, passant la petite boîte au-dessus du brasero. L'appel d'air provoqué par la chaleur pourrait faire tout s'envoler.

Owain prit la boîte par le côté et la tint sous une des lampes pour que la lumière pût faire chatoyer le contenu. Les fils ténus frémissaient légèrement puis s'immobilisèrent de nouveau.

— Voici le fil d'or, c'est évident, fait de torons tressés. Le reste, c'est de la laine, on ne peut pas se tromper, avec tous ces poils et cette texture vivante. Deux couleurs, une plus claire et une plus sombre. Je serais incapable de dire de quelle nuance il s'agit, ajouta-t-il en les examinant de près, avec un hochement de tête, sauf qu'il y a un bon

fil d'or tissé dans cette étoffe. Pour moi, c'est un tissage lourd à voir la façon dont la laine boucle. Il en a fallu des fils fins pour fabriquer ce lainage.

— Montrez un peu, dit Einon plissant les yeux pour mieux étudier le contenu de la boîte. L'or, je le distingue bien, mais les couleurs...

Tudur regarda à son tour, et secoua la tête.

— Il n'y a pas assez de clarté, monseigneur. En plein jour, ce serait une tout autre histoire.

Il y avait du vrai là-dedans ; à la douce lumière des lampes, les cheveux du prince semblaient d'un blond foncé, presque bruns. A la lumière du jour, ils avaient la teinte jaune des primevères.

— Peut-être conviendrait-il de remettre cela à demain matin. Même si on y voyait mieux, que pourrait-on faire à une heure pareille ?

— C'est vrai que la lumière nous trompe, constata le prince. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que c'est peut-être ici que vous découvrirez ce que vous cherchez ?

— Le fait qu'on ne l'a pas trouvé à l'intérieur de la clôture ; il fallait donc chercher ailleurs, là où se sont rendus les hommes une fois sortis de l'abbaye. Monseigneur Einon et ses deux capitaines nous ont quittés avant même qu'on ne découvre ces fils tenus, il y a donc une chance, même minime, que cette étoffe soit partie avec eux à leur insu. Quand il fera clair, on remarquera mieux les couleurs. Elles vous rappelleront peut-être quelque chose de connu.

Cadfael reprit sa boîte. Il n'avait pas vraiment compté obtenir un résultat, et puis demain, il ferait jour. Dans ces quelques fils frémissants, il y avait la vie d'un homme, le salut de son âme éternelle, et c'était lui qui en avait la garde.

— Demain, dit le prince avec emphase, il faudra nous fier à la lumière de Dieu, puisque la nôtre n'est pas assez intense.

Aux petites heures de la même nuit, juste avant l'aube, Elis s'éveilla dans la cellule qu'il occupait dans le quartier extérieur du château de Shrewsbury. Il resta allongé, l'oreille tendue, émergeant lentement des brumes du sommeil et se demandant ce qui avait bien pu l'en tirer, lui, qui ordinairement donnait comme un loir. Il avait fini par s'habituer à tous les sons diurnes particuliers à cet endroit et au silence total qui y régnait la nuit. Celle-ci était différente sinon il n'aurait pas été chassé aussi rudement du seul refuge où il pouvait oublier ses tourments quotidiens. Il y avait quelque chose qui ne se passait pas comme les autres fois, quelque chose qui bougeait là où d'ordinaire régnaient le calme et le silence. Sous l'effet de mouvements feutrés, de voix lointaines, l'air frémissait.

La porte de la cellule n'était pas fermée à clé, ils avaient donné leur parole, on l'avait acceptée sans poser de question, c'était un lien suffisant. Elis se souleva précautionneusement sur un coude, et se pencha pour écouter la respiration d'Eliud dans le lit d'à côté. Il dormait bien, même s'il n'avait pas complètement trouvé la paix. Il se tournait et s'agitait sans s'éveiller, et le rythme de son souffle changeait, tantôt bref et superficiel, tantôt plus long, comme s'il tombait dans un sommeil plus serein. Elis ne voulait pas le déranger. C'était entièrement sa faute à lui, et à l'entêtement qui l'avait poussé à suivre Cadwaladr, si Eliud était prisonnier ici, avec lui. Quoi qu'il puisse arriver à Elis, il ne fallait à aucun prix qu'il se trouve confronté à un danger plus grand.

Aucun doute, on entendait des voix pas très loin, mais à cause des épais murs de pierre, on aurait dit qu'elles se trouvaient à une distance infinie. Malgré leur proximité, il était impossible de distinguer le moindre mot. On était seulement alerté par une agitation indéfinissable, un frisson de panique dans l'air. Elis se glissa tout doucement hors du lit, s'immobilisa un moment, retenant son souffle pour s'assurer qu'Eliud n'avait pas bougé, chercha sa tunique à tâtons, tout en se félicitant de dormir en chemise et hauts-de-chausse, ce qui lui évitait de farfouiller dans le noir pour s'habiller. A cause du chagrin et des soucis qui ne le quittaient ni le jour ni la nuit, il lui fallait impérativement découvrir la source de ces mouvements aussi inquiétants qu'imprévus. Pour lui, tout ce qui sortait de l'ordinaire représentait une menace.

La lourde porte bien huilée s'ouvrit sans un craquement. Audehors, la lune se cachait, mais la nuit était claire, la lumière douce des étoiles lointaines ponctuait le ciel de dessins aux traits légers où l'espace entre le mur et les tours disparaissait dans une obscurité totale. Il referma la porte derrière lui et remplaça vivement la grosse targette. Il pouvait à présent se rendre compte que les voix venaient en gros du corps de garde dans la loge du portier. Et ce bref claquement sec qui provoquait soudain des étincelles sur le sol, c'étaient les sabots d'un cheval sur les pavés. Un cavalier à une heure pareille ?

Il se dirigea vers tous ces bruits en s'aidant de la main, le long du mur, se serrant contre les pierres à chaque angle, pour écouter de nouveau. Le cheval s'agitait et soufflait fort. Des ombres émergeaient peu à peu de l'obscurité palpable, et sur le ciel à peine plus clair, les tours jumelles de la barbacane découpaient leurs créneaux, semblables à des dents ; en dessous il y avait, dans la surface plane de la porte close comme une étroite déchirure pâle, haute comme un cavalier monté, juste assez large pour qu'un cheval s'y engouffre. Le guichet des cavaliers était ouvert parce que quelqu'un venait de l'emprunter il

y avait très peu de temps, et que personne n'avait encore pensé à le refermer.

Elis se rapprocha à pas de loup. Par la porte entrouverte du corps de gauche, un long éclat de lumière, causé par les torches à l'intérieur, dansait sur les pavés obscurs. Peu à peu Elis parvint à distinguer des voix, seulement par bribes, comme si elles s'élevaient et baissaient tour à tour, mais de temps à autre des mots lui parvenaient clairement.

— ...brûlé une ferme à l'ouest de Pontesbury, racontait le messager qui n'avait pas complètement repris son souffle, et ils ne se sont pas retirés... Ils ont établi leur camp pour la nuit... autre troupe contournant Minsterley pour se joindre à eux.

— Combien sont-ils ? demanda une autre voix, claire et sèche ; probablement celle d'un sergent très expérimenté.

— En tout... s'ils font leur jonction... A ce qu'on m'a dit, ça pourrait se monter à cent cinquante...

— Archers ? Lanciers ? A pied ou à cheval ?

Ce n'était plus le sergent qui parlait, mais une voix plus jeune que l'inquiétude et la tension rendaient un rien plus aiguë qu'elle n'aurait dû l'être. On avait tiré Alan Herbard de son lit. L'affaire était sérieuse.

— Surtout à pied, seigneur. A la fois des lanciers et des archers. Peut-être veulent-ils essayer d'encercler Pontesbury... Ils savent que Hugh Beringar est dans le Nord...

— A mi-chemin de Shrewsbury ! s'exclama Alan Herbard, tenant à assurer par lui-même son premier commandement.

— Ils n'oseront pas courir de tels risques, remarqua le sergent. C'est le seul pillage qui les intéresse. Ces fermes de la vallée... avec les agneaux nouveau-nés... Madog ap Meredith a un compte à régler depuis cette histoire de février, hasarda le messager, le souffle toujours court. Ils ne sont pas loin... mais les prises sont moindres, là-bas en forêt... Je ne pense pas...

A mi-chemin de Shrewsbury ? C'était plus qu'à mi-chemin du gué, là où le désir de revanche avait pris sa source. Et le butin... Elis appuya son front contre les pierres glaciales, pour ne pas céder à la terreur. Un groupe de femmes ! Et il était bien placé pour savoir ce que cela pouvait signifier, lui qui avait là-bas une femme pour qui il se rongait les sangs ! Une belle jeune femme, blonde comme les blés, mince Comme une liane. Les petits hommes de Powys en viendraient aux mains, se massacreraient pour la conquérir et la tueraient quand ils en auraient fini avec elle.

Il avait commencé à sortir de son abri, au creux du mur, avant même de savoir ce qu'il comptait faire. Le cheval patient, qui baissait l'encolure, aurait pu le trahir, mais il n'y avait pas de palefrenier pour

le tenir, et, quand Elis se glissa près de lui, le caressant au passage en signe d'amitié, il demeura immobile, sans broncher. Le jeune homme n'osa pas le prendre, le premier claquement de sabots les attirerait tous comme un essaim d'abeilles en colère, mais l'animal le laissa au moins passer sans révéler sa présence. Le grand corps fumait doucement, Elis sentit sa chaleur. Le cheval, fatigué, tourna la tête et lui fourragea dans la main. Il dégagea doucement ses doigts et se glissa vers le guichet qui donnait sur la nuit.

Il était passé ; à sa droite le chemin descendait vers la Première Enceinte du château et à sa gauche menait droit vers la ville. Seulement lui, il était sorti du château, dont il avait promis de ne pas franchir les portes ; à cet instant précis, il avait failli à sa parole, et, de ce fait, tout le monde le rejetterait. Même Eliud refuserait de lui parler quand il l'apprendrait.

Les portes de la ville ne s'ouvriraient pas avant l'aube. Elis tourna à gauche, entra en ville et, par des ruelles et des passages qu'il ignorait il s'efforça de trouver un endroit où il pourrait se cacher jusqu'au matin. Il se demandait quelle serait la meilleure façon de s'en sortir, craignant sans cesse d'être découvert. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il devait parvenir au gué de Godric avant ses compatriotes. Ce fut l'instinct qui l'aïda à se repérer, après avoir tourné en rond vers les portes de l'est. Dans le cimetière de Sainte-Marie – il ignorait où il se trouvait au juste –, il se réfugia sous un porche pour s'abriter du vent glacial. Il avait abandonné son manteau dans sa cellule, en même temps que son honneur, et tout honteux affrontait la nuit demi-nu, mais il était libre et il allait partir sauver sa dame. Ni son honneur ni sa vie n'avaient de prix en regard de sa sécurité à elle.

La ville s'éveilla tôt. Commerçants et voyageurs se levèrent et se dirigèrent vers les portes avant qu'il ne fît grand jour, de façon à sortir et être à l'heure à leurs occupations. Elis ap Cynan leur emboîta le pas ; il descendit discrètement la Wyle avec eux, sans manteau, sans armes, désespéré, héroïque, absurde, au secours de Mélisande.

Avant de s'éveiller complètement, Eliud tendit la main pour s'assurer de la présence de son cousin, et il se redressa d'un bond, stupéfait de trouver la place d'Elis vide et froide. Pourtant le manteau rouge sombre se trouvait toujours au pied du lit, et la crainte d'Eliud ne reposait sur rien. Qu'est-ce qui empêchait Elis de se lever et d'aller se dégourdir les jambes pendant que son compagnon de lit dormait encore ? Sans manteau, il ne pouvait être bien loin. En dépit de tout cela, et de la brièveté de cette séparation, Eliud éprouva comme une douleur physique. Ici, pendant leur emprisonnement, ils n'avaient pratiquement jamais été éloignés l'un de l'autre, comme si, pour chacun d'eux, c'était la présence de l'autre qui lui permettait de croire

qu'ils finiraient par retrouver leur liberté.

Eliud se leva, s'habilla et se rendit à l'auge près du puits pour se laver à l'eau froide, achevant ainsi de se réveiller. Il y avait un remue-ménage inhabituel vers les écuries et l'armurerie, mais il ne vit aucun signe d'Elis à ces deux endroits, il n'était pas non plus sur les remparts, à regarder, mélancolique, en direction du pays de Galles. Eliud commençait à souffrir de cette absence comme d'une mutilation.

D'ordinaire, ils prenaient leurs repas dans la grande salle, avec les Anglais, mais en ce clair matin Elis ne vint pas occuper sa place à table. Les autres, à l'heure qu'il était, avaient remarqué sa disparition.

Un des sergents arrêta Eliud au moment où il quittait la pièce.

— Où est passé votre cousin ? Est-il malade ?

— Je n'en sais pas plus que vous, reconnut Eliud. Je le cherche. Il était sorti avant que je me réveille, et je ne l'ai pas vu depuis. Mais il ne saurait être loin, se dépêcha-t-il d'ajouter, voyant son interlocuteur froncer les sourcils et pour la première fois lui jeter un regard dur et soupçonneux. Son manteau est toujours dans la cellule. On s'agite tellement par ici que j'ai cru qu'il s'était peut-être levé tôt pour aller voir ce que signifiait tout ce remue-ménage.

— Il a donné sa parole de ne pas franchir les portes du château, rappela le sergent. Mais prétendez-vous qu'il a renoncé à manger ? Vous en savez sûrement plus que vous voulez bien le dire.

— Mais non ! Il est ici, c'est évident. Il ne romprait pas sa parole, croyez-moi.

L'homme le toisa d'un oeil peu amène et tourna les talons sans crier gare pour gagner la loge du portier et interroger les gardes. Eliud le retint par la manche afin d'en apprendre plus long.

— Qu'est-ce qui se prépare par ici ? Il y a du nouveau ? Cette agitation dans l'armurerie et les archers qui préparent leurs flèches... Il s'est passé quelque chose pendant la nuit ?

— S'il s'est passé quelque chose ? Vos compatriotes se répandent en force dans la vallée de Minsterley, si vous voulez tout savoir, brûlant des fermes et descendant vers Pontesbury. Il y a trois jours, ils étaient une poignée, mais maintenant ils sont plus d'une centaine. Vous avez entendu quelque chose cette nuit ? demanda-t-il, faisant soudain volte-face. C'est ça ? Votre cousin s'est enfui ; il a fichu le camp pour rejoindre cette racaille et participer à la tuerie ? Le shérif ne lui a donc pas suffi ?

— Non ! s'écria Eliud. Pas lui ! C'est impossible !

— C'est pourtant comme ça qu'il nous est tombé entre les mains, pour une affaire de raid meurtrier du même tonneau. Alors, il avait sauté sur l'aubaine et voici qu'elle se représente. Il ne risque plus d'être exécuté et ses amis sont tout prêts pour le tirer d'affaire.

— Vous n'avez pas le droit de dire ça ! Vous ne savez même pas

s'il n'est pas encore entre ces murs, fidèle à sa parole.

— Non, mais on ne tardera pas à le savoir, rétorqua le sergent, le visage sombre. Allez donc attendre dans votre cellule. Je m'en vais prévenir messire Herbard.

Il s'éloigna à grandes enjambées. Eliud, désolé, obéit à l'ordre ; il regagna sa cellule en traînant la jambe, et s'assit sur le lit avec pour toute compagnie le manteau d'Elis. A présent il ne doutait plus de ce que l'enquête révélerait. Le jour était levé depuis une heure ou deux et il ne manquait pas d'endroits où un homme pouvait se cacher à condition de ne pas trop souffrir de la faim et de ne pas chercher la compagnie de ses semblables. En l'absence d'Elis, le château lui paraissait vide, et froid ; il ne s'y était jamais senti aussi étranger. Apparemment un courrier était arrivé pendant la nuit, annonçant qu'un parti important venu de Powys se livrait au pillage pas très loin de Shrewsbury, et plus près encore de la grange que l'abbaye de Polesworth possédait dans la forêt au gué de Godric. Là où toute cette histoire avait débuté, et là où elle allait sans doute se terminer. Si Elis avait surpris cette arrivée nocturne et qu'il était allé voir ce qui l'avait motivée – oui, alors, poussé par le désespoir, il avait peut-être bien oublié son honneur, son serment et tout le reste. Eliud, misérable, attendit l'arrivée d'Alan Herbard, suivi de deux sergents. L'attente avait duré longtemps. A présent, ils devaient avoir fouillé le château. A en juger par leurs visages, il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qu'ils n'avaient pas trouvé Elis.

Eliud sauta sur ses pieds pour les affronter. Il aurait besoin de toutes ses forces et de toute sa dignité à présent s'il devait plaider la cause d'Elis. Cet Alan Herbard n'avait guère qu'un an de plus que lui, et l'épreuve à laquelle il était soumis n'était pas moins rude.

— Si vous savez comment votre cousin a pris la fuite, vous seriez bien avisé de parler, déclara carrément Herbard. Vous partagiez cette cellule. S'il s'est levé pendant la nuit, vous le savez forcément. Parce que, j'aime autant vous le dire, il est parti. Il s'est sauvé. Pendant la nuit, le guichet a été ouvert. Ce n'est un secret pour personne qu'il a laissé passer quelqu'un, un renégat privé d'honneur, qui s'est reconnu coupable de meurtre. Sinon, pourquoi aurait-il sauté sur cette occasion ?

— Non ! s'écria Eliud. Vous le calomniez et vous finirez par en avoir la preuve. Ce n'est pas un assassin. S'il s'est enfui, ce n'est pas pour cette raison.

— Il n'y a pas de si. Il est parti. Vous n'en saviez rien ? Vous dormiez pendant qu'il a pris la fuite ?

— Il n'était pas là quand je me suis réveillé, admit Eliud. Je ne sais ni quand, ni comment il s'y est pris. Mais lui, je le connais. S'il s'est levé cette nuit, c'est parce qu'il a entendu votre homme arriver et

qu'il a entendu alors – je ne me trompe pas ? – que les Gallois de Powys se rapprochent et qu'ils sont en nombre suffisant pour se montrer dangereux. Je peux vous jurer qu'il s'est enfui uniquement parce qu'il avait peur pour la fille de Gilbert Prestcote. Elle se trouve chez les moniales du gué de Godric et Elis est amoureux d'elle. Qu'elle l'ait repoussé ou non, lui n'a pas cessé de l'aimer, et - s'il craint pour son sort, il risquera sa vie et aussi son honneur pour la mettre en sécurité.

— Et quand ce sera fait, ajouta Eliud avec passion, il reviendra ici et il attendra de voir ce que le sort lui réserve. Ce n'est pas un renégat ! Il n'a rompu son serment que pour Mélisande. Il reviendra se livrer. Je m'en porte garant pour lui sur mon honneur et sur ma vie !

— Dois-je vous rappeler que vous l'avez déjà fait ? riposta sèchement Herbard. Chacun a donné sa parole au nom de l'autre. Et par conséquent, vous êtes responsable de sa trahison. Je pourrais fort bien vous envoyer à la potence et personne n'y trouverait à redire.

— Qu'est-ce que vous attendez ? répliqua Eliud, pâle jusqu'aux lèvres, un éclair vert dans les yeux. Je suis là, je réponds de lui. Permettez-moi de vous dire que ma tête est à votre disposition, si vous voulez prouver qu'Elis est un traître. Ne vous gênez surtout pas. Vous vous préparez à monter à cheval, à ce que je vois. Emmenez-moi avec vous ! Donnez-moi un cheval et une arme, je combattrai à vos côtés ; personne ne vous empêche de disposer un archer dans mon dos et de me tuer au moindre faux pas et de préparer une corde à l'arbre le plus proche quand on aura chassé les Gallois de Powys, s'il s'avère qu'il y a un seul mot d'inexact dans ce que j'ai dit d'Elis.

Il était tellement sûr de ce qu'il affirmait qu'il en tremblait, tendu comme la corde d'un arc. Herbard écarquilla les yeux face à une telle passion ; surpris, prudent, il étudia un long moment son interlocuteur.

— Très bien ! D'accord ! lança-t-il soudain, et se tournant vers ses hommes, il leur ordonna de s'occuper des détails.

— Donnez-lui un cheval, une épée, passez-lui une corde au cou, et faites-le suivre par votre meilleur tireur, qu'il lui mette une flèche entre les épaules s'il se joue de nous. Il paraît que c'est un homme de parole, alors son ami, qui nous a plantés là, doit en être un aussi. Il ne nous reste donc qu'à le prendre au mot.

Au moment de franchir la porte il se retourna. Eliud avait ramassé le manteau rouge d'Elis et le tenait dans ses bras.

— Si votre cousin était à moitié aussi bon que vous, vous ne seriez nullement en danger, remarqua Herbard.

Eliud pivota, serrant contre lui le manteau plissé comme s'il appliquait un onguent pour soulager une douleur insupportable.

— Mais vous n'avez donc pas encore compris ? Il est meilleur

que moi. Mille fois meilleur !

CHAPITRE XII

A Tregeiriog également on fut debout dès les premières lueurs de l'aube, deux heures à peine après qu'Elis se fut enfui de Shrewsbury. Hugh Beringar avait, en effet, chevauché la moitié de la nuit et il arriva juste avant l'aurore quand le ciel a le gris d'une aile de colombes. Les palefreniers se levèrent, l'oeil lourd de sommeil, pour prendre les chevaux des hôtes venus d'Angleterre, qui étaient une vingtaine. Les autres, Hugh les avait laissés dans tout le nord du comté, bien armés et approvisionnés, et jusqu'à présent ils avaient triomphé des quelques épreuves auxquelles ils avaient été soumis.

Frère Cadfael, aussi sensible aux arrivées nocturnes qu'Elis, s'était réveillé en sursaut en percevant les frémissements et les murmures qu'il y avait dans l'air. Il y avait beaucoup d'avantages à dormir tout habillé, scapulaire mis à part, ainsi un homme pouvait être prêt à partir, pieds nus ou en prenant juste le temps de récupérer ses sandales, aussi complètement armé et sur le pied de guerre qu'en plein jour. Aucun doute là dessus, cette coutume venait de l'époque où les couvents étaient situés dans des endroits dangereux en permanence et, le temps aidant, c'était devenu une tradition. Cadfael était dehors, à mi-chemin des écuries, quand il tomba sur Hugh Beringar, qui, lui, en sortait dans le crépuscule gris perle du jour naissant.

Tudur, également bien réveillé et actif, marchait à ses côtés.

— Qu'est-ce qui vous amène de si bon matin ? interrogea Cadfael. Y aurait-il des nouvelles fraîches ?

— Fraîches pour moi, mais pour autant que je sache, ça doit être du réchauffé à Shrewsbury.

Hugh le prit par le bras et l'entraîna en direction de la grande salle.

— Je dois faire mon rapport au prince, et ensuite nous repartirons pour la frontière par le plus court chemin. L'officier qui tient le château de Caus pour Madog inonde de ses troupes la vallée de Minsterley. Il y avait un messenger qui m'attendait quand nous sommes entrés dans Oswestry, où sinon je comptais bien passer la nuit.

— Herbard vous a envoyé un courrier de Shrewsbury ? s'étonna Cadfael. Quand je suis parti, avant-hier, il n'y avait guère qu'une poignée de maraudeurs.

— Oui, mais il y a maintenant au moins cent hommes. Ils n'avaient pas dépassé Minsterley quand Herbard a eu vent de leur rassemblement, mais s'ils ont réuni des forces aussi importantes, c'est qu'ils ont bien l'intention de s'en servir. Et vous le savez mieux que moi, ils ne perdent pas de temps. Ils sont parfaitement capables de s'ébranler ce matin même.

— Vous aurez besoin de chevaux frais, suggéra Tudur, pratique.

— On en a quelques-uns de remonte à Oswestry, ils feront l'affaire pour le chemin qui nous reste à parcourir. Mais je vous en remercie du fond du coeur. Quand je suis parti, tout était calme et les garnisons étaient en alerte sur toute la frontière nord. Ranulf semble avoir retiré ses patrouilles avancées vers Wrexham. Il a essayé de ruser à Whitchurch et ça ne lui a pas porté bonheur. A mon avis, comme les escargots, il aura rentré ses cornes pour le moment. Quoi qu'il en soit, il faut que je file pour m'occuper de Madog.

— Inutile de vous mettre martel en tête à propos de Chirk, le rassura Tudur. On s'en chargera. Que vos hommes rentrent manger un morceau, ça laissera aux chevaux le temps de souffler. Je vais donner ordre aux femmes de se sortir du lit pour s'occuper de vous, et envoyer Einon réveiller Owain, s'il n'est pas déjà debout.

— Que comptez-vous faire ? demanda Cadfael. Quel itinéraire allez-vous prendre ?

— Par Llansilin, puis le long de la frontière. On passera à l'est des Breiddens puis on ira à Minsterley par Westbury, et, si c'est possible, on les empêchera de regagner leur base à Caus. La présence des hommes de Powys dans ce château commence à me fatiguer, grogna Hugh, serrant les dents. Il est impératif de le récupérer, de le rendre habitable et d'y installer une garnison en permanence.

— Vous n'allez pas faire le poids, s'ils sont aussi nombreux qu'on le dit, observa Cadfael. Pourquoi ne pas d'abord regagner Shrewsbury pour augmenter vos forces et filer vers l'ouest pour les affronter à partir de là ?

— On manque de temps. Et puis j'ai confiance en Alan Herbard. Il a la tête sur les épaules et le cran nécessaire pour lever assez d'hommes tout en protégeant la ville. Si on fait mouvement assez vite, on peut les prendre en tenaille et les écraser une bonne fois.

Ils étaient arrivés dans la grande salle. La nouvelle s'était déjà répandue, les dormeurs repliaient leur natte de roseaux, les domestiques préparaient les tables et les servantes apportaient des miches fraîches de la boulangerie ou de grands pichets de bière.

— Si je peux terminer mon travail ici, dit Cadfael, tenté, je repartirai avec vous si vous m'acceptez.

— Avec le plus grand plaisir, et bienvenue dans la troupe.

— Alors, il vaut mieux que j'achève ma besogne tant qu'Owain

Gwynedd est disponible. Pendant que vous vous entretiendrez avec lui, je veillerai à ce qu'on me prépare mon cheval pour le voyage.

Il était tellement préoccupé par le combat à venir et ce qui peut-être se passait en ce moment même à Shrewsbury qu'il se dirigea vers les écuries sans remarquer d'abord les pas légers qui le suivirent précipitamment depuis la cuisine, jusqu'à ce qu'une main le tirât par la manche ; il se tourna et vit Cristina qui lui faisait face et le fixait intensément de ses grands yeux.

— Frère Cadfael, ce que dit mon père est-il vrai ? Il paraît que je n'ai plus besoin de m'inquiéter, qu'Elis a rencontré une fille à Shrewsbury et qu'il ne demande rien de mieux que de se débarrasser de moi. Père prétend que si on y met un peu de bonne volonté l'un et l'autre, on pourra en finir. Que je suis libre, et qu'Eliud l'est aussi ! Est-ce vrai ?

Elle était grave et rayonnait cependant. L'abandon d'Elis lui apportait espoir et courage. Le noeud qui l'emprisonnait pouvait se défaire sans rancune, par consentement mutuel.

— C'est vrai, reconnut Cadfael. Mais attention à ne pas mettre la charrue avant les boeufs, c'est trop tôt. Il n'est pas sûr du tout qu'il obtiendra la dame de ses pensées. Tudur vous a-t-il dit également que c'est elle qui l'accuse du meurtre de son père ? Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'un mariage débute sous les meilleurs auspices.

— Oui, mais est-ce que c'est sérieux ? Aime-t-il vraiment cette fille ? Parce qu'en ce cas il ne reviendra pas vers moi, qu'il réussisse à l'épouser ou non. Il n'a jamais voulu de moi. Oh, je lui aurais apporté en gros ce qu'il désirait, remarqua-t-elle avec un éloquent haussement d'épaules et une petite moue pleine de tolérance. Je valais n'importe quelle autre fille, pour peu qu'elle ait eu l'âge et le rang qui conviennent. Mais il n'a jamais vu en moi qu'une enfant avec qui il avait grandi et qu'il aimait bien, à sa façon. A présent (et on sentait qu'elle pensait ce qu'elle disait) il sait ce que c'est que de languir après quelqu'un. Dieu m'est témoin que je nous souhaite, à lui et à moi, tout le bonheur possible.

— Accompagnez-moi donc aux écuries, suggéra Cadfael, et tenez-moi compagnie pendant ces quelques minutes qui nous restent. Car je dois partir avec Hugh Beringar dès que ses hommes auront déjeuné et que leurs chevaux se seront un peu reposés. Et il me reste encore à dire un mot à Owain Gwynedd et Eifion ab Ithel. Venez, vous allez me raconter ce qu'il y a entre vous et Eliud. Je vous avais bien vus ensemble une fois, mais j'avais tout compris de travers.

Elle s'exécuta volontiers, le visage clair et pur dans la lumière perlée qui commençait à peine à rosir. Et quand elle parla, ce fut d'une voix calme.

— J'ai aimé Eliud avant même de savoir ce qu'était l'amour.

Tout ce que je savais, c'est que cela me brûlait, que je ne pouvais pas supporter d'être loin de lui. Alors, je le suivais parce qu'il me fallait sa présence ; mais il se conduisait comme si je n'étais pas là, il se montrait brusque et cherchait à m'éviter dès que je l'approchais. On m'avait déjà promise à Elis, et aux yeux d'Eliud, Elis, c'était la moitié de l'univers et plus encore. Pour rien au monde il n'aurait accepté de porter les yeux ou la main sur ce qui appartenait à son frère de lait. J'étais trop jeune alors pour voir que la violence avec laquelle il me rejetait était à la mesure de son désir. Mais quand j'ai fini par comprendre ce qui me torturait, j'ai su alors qu'Eliud endurait quotidiennement les mêmes souffrances que moi.

— Vous êtes tout à fait sûre de lui, dit Cadfael et c'était plus une constatation qu'une question.

— Oh oui ! Dès que j'ai eu compris ce qui se passait, je me suis efforcée de l'amener à reconnaître ce que lui et moi savons être la vérité. Mais plus je tente de lui parler et de le persuader, plus il se détourne de moi, refusant de me parler ou de m'écouter. Et, de plus, il me désire lui aussi. Je ne vous mens pas, quand Elis est parti et qu'il a été capturé, j'ai commencé à croire que j'avais presque gagné Eliud, qu'il était sur le point de se décider à voir les choses en face, que nous allions pouvoir joindre nos forces pour rompre ce mariage qui s'annonçait mal et nous fiancer. Puis on l'a envoyé se porter garant pour ce funeste échange et tout est tombé à l'eau. Et voilà que c'est Elis qui rompt cet imbroglio et qui nous délivre tous.

— Attention, il est encore un peu tôt pour parler de délivrance, objecta Cadfael, très sérieux. Ces deux-là ne sont pas encore sortis de l'auberge, ni personne d'entre nous si on va par là, tant que la mort du shérif n'aura pas trouvé sa juste conclusion.

— Je ne suis pas pressée, affirma Cristina.

Cadfael pensa qu'il ne servait à rien d'éteindre l'enthousiasme qu'elle éprouvait de nouveau. Elle avait trop longtemps vécu dans l'ombre pour se laisser intimider. Elle se moquait éperdument de cet assassin qui courait toujours. Il ne croyait pas qu'elle établît nettement la différence entre la culpabilité et l'innocence. Une seule chose comptait pour elle, et rien ne l'en détournerait. Aucun doute là-dessus, elle avait parfaitement jugé, dès l'enfance, les réactions de ses compagnons de jeux, dont l'un, à qui elle appartenait de droit, la traitait par-dessus la jambe, et l'autre, qui était éperdument amoureux d'elle, se rongait le coeur, sachant qu'elle était destinée à son frère de lait qu'il aimait juste un peu moins. Peut-être même pas d'ailleurs, jusqu'à ce qu'il arrive à l'âge d'homme, et qu'il en souffre. Les filles sont, au même âge, plus mûres que les garçons, mais aussi plus perspicaces et jalouses.

— Puisque vous repartez, suggéra Cristina, dont l'oeil s'alluma

en voyant l'activité qui régnait aux écuries, vous allez le revoir, dîtes-lui que je suis de nouveau libre ou que je ne vais pas tarder à l'être, et que je peux me donner à qui me plaît. Et je ne veux me donner à personne d'autre que lui.

— Vous pouvez compter sur moi, promit Cadfael.

La cour était pleine d'hommes et de chevaux, de selles, de brides qu'on avait disposées sur tous les tréteaux et crochets libres le long des stalles. La lumière du matin, claire et pâle, s'élevait par-dessus les maisons de bois, et les différentes nuances de vert, dans les forêts de la vallée, étaient piquetées de bourgeons ponctuant les feuillages, de délicates nuances de couleurs, au milieu des sapins noirs. Une brise légère soufflait, qui rafraîchissait l'atmosphère sans la troubler. Une belle journée pour prendre la route.

— Et votre cheval, lequel est-ce ? demanda-t-elle.

Il le lui montra et le laissa entre les mains d'un palefrenier qui s'offrit aussitôt à s'en occuper.

— Et ce grand gris à l'ossature puissante ? C'est la première fois que je le vois. Il devrait porter sans mal un homme en armure.

— C'est le préféré de Hugh Beringar, répondit Cadfael reconnaissant avec plaisir le cheval pommelé. Mais il a un fichu caractère et je ne conseille à personne d'autre de le monter. Hugh a dû le laisser se reposer à Oswestry, sinon il ne le prendrait pas maintenant.

— A ce que je vois, on selle aussi celui d'Einion ab Ithel, dit-elle. J'imagine qu'il va retourner à Chirk pour avoir à l'oeil la frontière nord de Hugh Beringar qui, lui, sera occupé ailleurs.

Un palefrenier les croisa, avec sur un bras un caparaçon et sur l'autre un tapis de selle qu'il déposa sur une traverse avant de retourner chercher l'animal qui allait les porter. Il s'agit d'un grand bai à la robe luisante que Cadfael se rappelait avoir vu dans la grande cour à Shrewsbury. Il admira sa fière allure tandis que le palefrenier disposait le tapis de selle sur le large dos brillant. Plongé dans la contemplation de l'animal, il faillit ne pas remarquer son bel équipement. Il y avait des franges au cuir doux de la bride et un frontal ouvragé avec des petits clous d'or. Il se souvint qu'il y avait de l'or sur les terres d'Einion. Quant au tapis de selle lui-même...

Il le fixa, les yeux ronds, immobile, retenant son souffle un instant. L'étoffe douce, épaisse, était en laine teinte de couleurs différentes, tissée à gros fils et formant un motif floral torsadé, où se mêlaient des roses rouge pastel, auxquelles on avait volontairement donné cette nuance un peu passée, et des iris d'un bleu profond. Des fils d'or incrustés couraient au coeur des fleurs et sur la bordure. L'objet était loin d'être neuf, il servait même depuis longtemps ; ça et là la laine formait comme des petites boules et des fils s'étaient

détachés laissant voleter au vent des volutes très fines.

Inutile de tirer de sa poche, pour comparer, la petite boîte où il conservait les filaments qu'il avait recueillis. Maintenant qu'il les avait sous les yeux, il en reconnaissait les couleurs sans hésitation. Il voyait cela même qu'il avait cherché partout, qu'on connaissait trop bien ici, qu'on avait trop souvent vu pour y prêter attention, et qui était trop bien enfoui dans la mémoire de tous.

En outre, il sut immédiatement et indubitablement ce que cela signifiait.

Lorsqu'ils rebroussèrent chemin, tous les deux, Cadfael ne souffla mot à Cristina de ce qu'il venait de comprendre. D'ailleurs qu'aurait-il pu dire ? Il était bien préférable de garder cette révélation pour lui seul en attendant de voir clair et de décider de la meilleure attitude à adopter. Non, il ne s'en ouvrirait à personne, sauf à Owain Gwynedd, au moment où il prit congé.

— Vous avez dit, monseigneur, à ce qu'il paraît, que la seule rançon, à votre avis, pour un homme assassiné était la vie du meurtrier. M'a-t-on bien rapporté vos propos ? Une mort supplémentaire est-elle indispensable ? Le droit gallois autorise le prix du sang pour éviter qu'on s'entre-tue à l'occasion d'une vengeance. J'imagine que vous n'avez pas renoncé au droit gallois pour adopter celui des Normands ?

— Gilbert Prestcote ne reconnaissait pas la loi galloise, objecta Owain, en le regardant très attentivement. Je ne saurais le lui demander maintenant qu'il est mort. A quoi cela avancera-t-il sa femme et ses enfants de se voir offrir un paiement en bétail et en marchandises ?

— Ce n'est pas la seule manière de s'acquitter, répliqua Cadfael. Le repentir, la honte et le chagrin poussés à leur plus haut degré, peuvent être une excellente monnaie d'échange. Qu'en dites-vous ?

— Que je ne suis ni prêtre ni confesseur. La pénitence, l'absolution, ce n'est pas mon domaine. La justice, si.

— La pitié aussi, dit Cadfael.

— Dieu me garde de prononcer une sentence capitale à la légère. Une mort que l'on paie, avec de l'argent, du remords, un pèlerinage ou une peine de prison, cela vaut bien mieux que des morts en chaîne. Je tiens à garder en vie tous ceux qui ont quelque chose à accomplir en ce bas monde, et ceux qui sont en contact avec de telles gens. Au-delà, c'est l'affaire de Dieu, non la mienne. Dites-moi, mon frère, ajouta-t-il en se penchant en avant, et la lumière matinale qui pénétrait par l'embrasure joua dans ses cheveux blonds, n'y avait-il rien que vous vouliez montrer de nouveau en plein jour ? Nous en avons parlé la nuit dernière.

— C'est sans importance à présent, murmura frère Cadfael, si vous voulez bien me faire confiance un moment encore. Je m'en expliquerai plus tard.

— Mais, bien volontiers ! lança Owain Gwynedd avec un brusque sourire qui illumina toute la pièce. Seulement, pour l'amour de moi – et je ne suis pas seul en cause, j'imagine soyez prudent.

CHAPITRE XIII

Elis avait suffisamment de bon sens pour s'abstenir de se précipiter, la tête la première, dans l'enclos des soeurs bénédictines, tout essoufflé qu'il était et couvert de boue après sa fuite, alors que l'aube venait juste de pointer. On n'était pas bien loin de Shrewsbury, mais ici quelle solitude, que de dangers ! Pourquoi diable ces femmes avaient-elles choisi un endroit aussi exposé pour installer leur petite chapelle et leur petit jardin ? Il s'était interrogé plus d'une fois, tout en courant aussi vite qu'il le pouvait. C'était de la provocation ! Il faudrait que l'abbesse de Polesworth comprenne son erreur et fasse partir les moniales qui couraient de tels risques. Ce genre de situation pourrait se reproduire à l'infini, si près d'une frontière au calme très relatif.

Il choisit plutôt de se diriger vers le moulin en amont, sur la rivière, où pendant ces quelques jours de février, il avait été retenu prisonnier, sous la garde d'une montagne de muscles répondant au nom de John. Il regarda non sans étonnement le cours d'eau qui coulait si bas, si calme, malgré son lit de cailloux disposés en tous sens et qui n'avait plus rien à voir avec le flot impétueux qu'il avait gardé en mémoire. Mais s'ils venaient, ils s'attendraient à passer sans problèmes là où le lit de la rivière donnait sur un gué tranquille ; ils n'auraient guère à se mouiller plus haut que le genou. Enfin, on pourrait toujours piéger les endroits avec des piques et des broquettes. Quant aux rives boisées, elles offraient du moins un bon abri pour les archers.

John Miller, qui aiguisait des pieux dans la cour du moulin, laissa tomber sa hachette et se saisit de sa fourche quand il entendit vibrer les planches sous une démarche rapide et pourtant titubante. Il fit volte-face avec une vitesse et une précision surprenantes chez un homme de cette taille. Bouche bée, il vit s'approcher de lui, d'un pas décidé, les mains vides, son ancien captif qui s'adressa à lui en un anglais impétueux, lui qui, quelques semaines auparavant, prétendait ne pas connaître un traître mot de cette langue.

— Il y a tout un groupe de Gallois de Powys sur le pied de guerre. Ils vont nous tomber dessus avant deux heures ! Est-ce que les femmes, ici, sont au courant ? On peut peut-être encore les emmener vers la ville. Ils sont sûrement en train de se rassembler là-bas, mais...

— Tout doux, tout doux ! protesta le menuisier, qui posa son arme pour ramasser sa pile d'épieux meurtriers. Il me semble que tu as bien vite retrouvé ta langue ! Et d'abord de quel côté es-tu ? Et qui t'a libéré ? Tiens, prends ça, si tu tiens vraiment à te rendre utile.

— Il faut absolument éloigner ces femmes, insista fiévreusement Elis. Il n'est pas trop tard, si elles partent tout de suite... De grâce, laissez-moi leur parler, je suis sûr qu'elles m'écouteront. Si elles sont à l'abri, on pourra résister même à un groupe de guerriers. Je suis venu les prévenir...

— Mais elles sont au courant. On a ouvert l'oeil, depuis la dernière fois. Et les dames refusent de bouger, alors, inutile de gaspiller ta salive. Mais si tu veux te joindre à nous, tu es le bienvenu. Mère Mariana considère que reculer d'un seul pas serait un manque de foi, et soeur Magdeleine est d'avis qu'elle peut se rendre plus utile là où elle est. Et dans la région, la plupart des gens diraient que c'est la vérité pure et simple. Allez, viens, on va aller planter ces trucs-là, le gué en est déjà rempli.

Elis se retrouva à courir à côté du colosse, des pierres plein les bras. La partie la plus calme du cours d'eau longeait le mur de la chapelle contiguë à la grange, et il se rendit compte, tout en passant son chargement pièce par pièce au meunier, qu'il régnait une certaine activité parmi les buissons et les taillis sur les deux berges de la rivière. Les gens de la forêt étaient parfaitement conscients de la menace qui pesait sur eux, et ils s'y étaient préparés. A en juger par sa précédente démonstration, soeur Magdeleine devait aussi faire ses préparatifs pour la future bataille. La foi de soeur Mariana en la protection divine était une excellente chose, mais mieux valait encore appliquer le proverbe « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Pourtant, il s'agissait d'affronter une troupe d'une bonne centaine d'hommes, désireux de venger une déroute ignominieuse de surcroît ! Ces pauvres gens se rendaient-ils bien compte de ce que cela signifiait ?

— Il me faut une arme, s'exclama Elis, debout sur la berge, les pieds bien écartés et la tête tournée vers le nord-est, d'où la menace devait venir. Je sais me servir d'une épée, d'une lance, d'un arc, enfin de ce que vous avez... Tiens, votre hachette, sur un long manche...

Il venait de se rendre compte qu'il avait une autre arme, bien à lui, à sa disposition. Si seulement il pouvait reprendre souffle à temps et être le premier à leur faire face quand ils arriveraient, il parlait gallois bien sûr, et ne manquait pas de voix là où ils s'attendraient à ne tomber que sur des Anglais terrifiés. Lui avait la riche éloquence des bardes, et il créerait la surprise en les couvrant d'un flot ininterrompu d'injures et de lazzi dévastateurs, ces lâches paladins qui prétendaient agresser des religieuses. Il savait blesser au vif rien

qu'avec des mots ! Ce serait encore mieux s'il était ivre pour parvenir aux cimes de l'invective des Poètes islandais – mais même désespérément sobre, il réussirait bien à les énerver et à les retarder.

Pataugeant dans l'eau, Elis choisit un endroit pour un des pieux, qu'il cacha parmi les roseaux avec sa pointe inclinée à angle aigu pour empaler quiconque traverserait trop précipitamment. A voir les précautions que prenait John Miller pour se déplacer, le gué avait été soigneusement piégé juste entre les deux rives. Si les assaillants venaient à cheval, les animaux feraient bien d'éviter les trous, sinon ils se retrouveraient boiteux et projetteraient leurs cavaliers sur les pieux pointus. S'ils venaient à pied, il y en aurait sûrement quelques-uns pour trébucher dans les pièges et entraîner leurs compagnons dans leur chute, formant un enchevêtrement particulièrement propice aux archers.

Le meunier, dans l'eau jusqu'au genou, regarda d'un oeil avisé Elis enfoncer son épieu meurtrier dans le lit résistant des roseaux sous la berge.

— C'est bien, mon garçon ! s'exclama-t-il, approbateur. On va te trouver une pique, à moins que les forestiers n'aient une hache en trop. On ne te laissera pas sans arme, si tu es de bonne volonté.

Soeur Magdeleine, comme les autres membres de la communauté, était debout depuis l'aube, à ranger toute la charpie, tous les ciseaux, couteaux, lotions, baumes et autres potions calmantes dont on pourrait avoir besoin dans les heures à venir, et à se demander de combien de lits on pourrait décemment disposer et où les mettre si des hommes de son armée de forestiers étaient trop grièvement blessés pour être transportables. Magdeleine avait sérieusement envisagé d'envoyer les deux jeunes postulantes plus à l'est, à Beistan, mais elle y avait finalement renoncé, convaincue qu'elles seraient plus en sécurité là où elles se trouvaient déjà. Il n'y aurait peut-être pas d'attaque. Et s'il y en avait une, ici au moins, les religieuses se tenaient prêtes, et il y avait suffisamment de gens courageux dans les bois pour se défendre efficacement. Mais si, au contraire, les malandrins marchant vers Shrewsbury se heurtaient à une troupe trop forte pour eux, ils feraient aussitôt retraite et se disperseraient pour rentrer chez eux. Dans ce cas, deux jeunes filles se dirigeant vers l'est risquaient à tout moment de faire une très mauvaise rencontre en forêt. Non, il valait mieux que tout le monde restât groupé. De toute façon, rien qu'en regardant Mélisande dont le visage exprimait la colère et l'indignation, elle avait immédiatement compris que celle-là au moins refuserait de partir, même si on lui en donnait l'ordre.

— Je n'ai pas peur, dit-elle dédaigneusement.

— Ce n'est pas très intelligent de votre part, répliqua simplement soeur Magdeleine. A moins que vous ne mentiez bien sûr, Nous avons toutes eu peur, un jour ou l'autre ! C'est parce que des gens ont eu peur pendant des générations, et à juste titre, qu'on a pensé à élaborer ces moyens de défense.

Ayant pris toutes ses dispositions à l'intérieur, elle monta l'escalier de bois menant au petit clocher et regarda toute la rivière dégagée et la berge légèrement ascendante, pleine d'épais buissons qui donnait sur une pente jadis couverte de taillis mais qui était maintenant laissée à l'abandon. Les paysans qui doivent mettre à profit toutes les heures du jour, afin de gagner leur vie, ne peuvent pas, en plus, monter la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « S'ils doivent venir, qu'ils viennent aujourd'hui, quand nous sommes fin prêts et tout à fait décidés, et alors qu'on ne peut que se lasser si on attend trop longtemps », pensa soeur Magdeleine.

De la berge d'en face elle observa le cours d'eau lui-même, et son lit profond et caillouteux qui coulait doucement sous les murs en s'élargissant à l'endroit du gué. John Miller regagnait prudemment la terre ferme ; l'eau bouillonna sur son passage ; il y avait quelqu'un d'autre, un jeune homme aux boucles noires, aux épaules et aux bras solides, penché sur le dernier épieu, qu'il enfonçait sous la berge et cachait sous les roseaux. Quand il se redressa, et montra son visage coloré par l'effort, elle le reconnut.

Elle redescendit, très pensive, vers la chapelle.

Mélisande était occupée à ranger, dans un coffre fixé au mur et solidement cerclé, les quelques ornements précieux de l'autel et de la maison. Au moins, pour piller cette modeste église, faudrait-il se donner du mal.

— Vous n'êtes pas allée jeter un coup d'oeil dehors pour voir où en sont les hommes ? demanda soeur Magdeleine. Il semble que nous ayons un allié de plus que nous le croyions. Il y a un jeune Gallois que nous connaissons vous et moi, qui travaille avec John Miller. Il a changé de camp, mais, à en juger par les apparences, il apprécie beaucoup plus ses nouveaux amis que ceux qu'il avait la dernière fois.

Mélisande se retourna, la fixa, solennelle, les pupilles dilatées.

— Lui ? s'exclama-t-elle, d'une voix à peine audible. Il était prisonnier au château. Comment peut-il être ici ?

— Il faut croire qu'il a rompu sa laisse. Et qu'il est passé dans une ou deux fondrières, à voir l'état de ses bottes et de ses hauts-de-chausses, répondit calmement soeur Magdeleine. Il a dû tomber dans l'une d'elles, car il a le visage tout sale.

— Mais pourquoi venir par ici ? S'il s'est échappé, que fait-il ici ? insista Mélisande avec fièvre.

— Il semble bien se préparer à livrer bataille à ses compatriotes,

si je ne me trompe. Et comme je doute fort qu'il me porte assez d'affection pour filer de sa prison et venir se battre pour mes beaux yeux (un souvenir fit sourire soeur Magdeleine), j'en déduis que c'est pour *votre* sécurité qu'il s'inquiète. Mais vous pouvez le lui demander, il vous suffit de vous pencher un peu par-dessus la barrière.

— Pas question ! s'écria Mélisande, reculant aussitôt, et refermant sèchement le couvercle du coffre. Je n'ai rien à lui dire.

Et elle croisa les bras, comme pour se protéger du froid ou comme si une partie d'elle-même était susceptible de la trahir et de se faufiler furtivement dans le jardin.

— Alors avec votre permission, moi je lui parlerai, déclara soeur Magdeleine sans se départir de son calme.

Elle sortit, passant entre les parterres nouvellement préparés et les premières pousses de salades dans le jardin clos, puis elle grimpa sur le bloc de pierre qui lui permettait de regarder par dessus la haie. Presque aussitôt elle se trouva nez à nez avec Elis ap Cynan qui s'efforçait désespérément de jeter un coup d'oeil dans la clôture. Tout sale, tendu, terriblement sérieux, il paraissait si jeune qu'elle eut le sentiment d'être pour lui plus une grand-mère qu'une mère. Le garçon recula surpris, et cligna des yeux en la reconnaissant. Il rougit sous la couche de boue verdâtre que le marécage avait laissée sur ses joues et son front et tendit une main suppliante vers le haut de la barrière qui les séparait.

— Ma soeur, est-ce que... est-ce que Mélisande est là ?

— Oui, et elle va très bien et avec l'aide de Dieu, la vôtre et celle de tous les braves gens qui, comme vous, sont là pour nous prêter main-forte, elle continuera à se bien porter. Je ne veux pas savoir comment vous êtes arrivé là, mon garçon, mais que vous vous soyez évadé ou que l'on vous ait libéré, vous êtes le bienvenu.

— Mon Dieu, comme je voudrais qu'elle soit à Shrewsbury en ce moment ! s'exclama Elis avec ferveur.

— Et moi donc ! Mais il vaut mieux qu'elle soit ici que sur les routes. En outre elle refuse de partir.

— Est-ce qu'elle sait que je suis là ? demanda-t-il humblement.

— Oui, et aussi ce que vous êtes venu faire.

— Est-ce qu'elle accepterait – peut-être pourriez vous la persuader ? – de me dire un mot ?

— Ah ça, elle ne veut pas en entendre parler. Mais peut-être changera-t-elle d'avis, répondit soeur Magdeleine d'un ton encourageant. Si j'étais vous, je la laisserais tranquille, quelle puisse réfléchir un peu. Maintenant vous feriez bien de filer et d'aller vous cacher. Occupez-vous d'aiguiser l'arme qu'on vous aura trouvée et prenez garde à vous. Les crises ne durent jamais longtemps, mais ce qui vient après, il y en a pour toute la vie, la vôtre et la sienne, ajouta-

t-elle, résignée et compréhensive. Chargez-vous donc d'Elis ap Cynan, moi, je me charge de Mélisande.

Hugh et ses vingt hommes avaient contourné les collines de Breidden avant l'heure de prime et laissé à main droite ces grands monticules voûtés cependant qu'ils poursuivaient leur route vers Westbury, où ils trouvèrent quelques chevaux frais, mais pas assez pour soulager toutes les montures fatiguées. Hugh n'avait pas voulu forcer l'allure, c'est précisément pour cela qu'il autorisa une halte, pour donner aux bêtes et aux hommes le temps de souffler. C'était la première occasion que ces derniers avaient de parler un petit peu, et il apparut maintenant que personne n'avait grand-chose à dire. Tant que la tâche, qu'ils avaient entreprise ne serait pas menée à bien ils resteraient pratiquement silencieux. Même Hugh, confortablement allongé sur le dos à côté de Cadfael, à l'ombre des jeunes arbres en fleurs, ne posa aucune question au moins sur ce qu'il était venu fabriquer au pays de Galles.

Cadfael avait dit qu'il reviendrait avec lui s'il pouvait finir son travail auparavant. A ce moment, Hugh ne lui avait rien demandé, et il ne lui demanda rien non plus maintenant. Peut-être parce que, pour lui, l'autre problème était strictement du ressort de Cadfael, et il ne voyait aucun inconvénient à attendre que celui-ci voulût bien lui donner les explications nécessaires au moment adéquat.

Cadfael frotta son dos douloureux contre le tronc d'un chêne dont les bourgeons commençaient tout juste à donner des feuilles, fit jouer ses pieds fatigués dans ses bottes, et reconnut qu'il avait bel et bien soixante et un ans. Il se sentit d'autant plus âgé que ces êtres malheureux, qui tiraient à hue et à dia, pris qu'ils étaient dans les rets de l'amour, de la culpabilité et de l'angoisse, étaient tellement jeunes et vulnérables, tous sauf Gilbert Prestcote, en fait, que son état de faiblesse avait condamné, et que Hugh comptait bien venger, parce qu'il le fallait. Il ne saurait y avoir de quartier, l'indulgence n'était pas de mise. Le suzerain de Hugh avait été assassiné, dette que Hugh n'entendait pas laisser impayée. OEil pour oeil, il n'avait pas le choix.

— Debout l'ami ! s'exclama Hugh, dominant son ami à qui il adressa ce sourire absent mais affectueux qui l'éclairait d'un reflet éphémère quand il n'avait nulle autre idée en tête. Allez, ouvrez les yeux ! On repart.

Il tendit une main à son compagnon qu'il agrippa par le poignet pour l'aider à se relever, mais avec tant de douceur précautionneuse que Cadfael faillit en prendre ombrage. Il n'était quand même pas si vieux que ça, ni si raide ! Mais ce que Hugh lui dit balaya tout ressentiment.

— Un berger de Pontesbury nous a donné des nouvelles. Nos

adversaires ont quitté le camp qu'ils occupaient cette nuit et se préparent à faire mouvement.

Cadfael s'éveilla instantanément.

— Quelles sont vos intentions ? demanda-t-il.

— Arriver sur le chemin entre eux et Shrewsbury et les contraindre à battre en retraite. Alan est sur le qui-vive et déjà en route, on va peut-être même le rencontrer.

— Vous croyez qu'ils oseraient s'attaquer à la ville ? s'exclama Cadfael, incrédule.

— Allez savoir ! Ils sont tout fiers de leurs succès, et moi, je suis censé être au diable Vauvert. D'après notre homme ils ont évité Minsterley, mais ils ont amené des renforts cette nuit. Peut-être comptent-ils lancer un raid dans les faubourgs au moins, quitte à se retirer après. Ça leur plairait de se livrer au pillage en ville. Mais on les battra de vitesse, on va filer sur Hanwood ou ses environs et leur couper la route.

Hugh se moqua gentiment de Cadfael en l'aidant à se hisser en selle, ce qui n'empêcha pas Cadfael de prendre la tête de la colonne pendant un mile, il était exaspéré par les précautions dont on l'entourait, comme s'il était centenaire. On n'est pas vieux à soixante et un ans ; on n'est plus de première jeunesse, voilà tout. Ayant trotté sans arrêt par monts et par vaux ces derniers jours, n'avait-il pas le droit d'être un peu courbatu ?

Ils franchirent une petite colline et tombèrent sur la route de Shrewsbury. Au loin, dans l'air, au-dessus des arbres, ils aperçurent une fine colonne de fumée qui montait paresseusement.

— Sans doute s'agit-il de leurs feux de cette nuit, dit Hugh, arrêtant son cheval pour regarder. Je sens aussi une odeur de brûlé qui date d'avant, et semble provenir de l'orée de la forêt. Un paysan dont on a brûlé la grange, j'imagine.

— Oui, hier ou avant-hier, mais cette fumée-là s'est dissipée, approuva Cadfael, l'odorat en alerte. Il faudrait leur tomber dessus pendant qu'on sait où ils se trouvent. Sinon, ce sera la croix et la bannière pour deviner où ils frapperont leur prochain coup.

Hugh conduisit sa petite troupe sur la route qu'ils traversèrent de façon à pouvoir se déployer dans les bois et avancer vite mais silencieusement sur l'herbe épaisse. Pendant un moment, ils restèrent en vue du chemin, sans toutefois relever la moindre trace des maraudeurs gallois. Il était désormais à peu près sûr qu'ils n'avaient pas l'intention de marcher sur la ville en définitive, ni même sur les faubourgs. Hugh dirigea ses hommes plus avant dans les bois, droit sur le camp occupé par l'ennemi la nuit précédente. Au-delà du sentier piétiné, il y avait des traces pour des yeux habitués à déchiffrer les signes dans l'herbe et les buissons. Un grand nombre d'hommes

étaient passés par ici, à pied, il n'y avait pas si longtemps, avec quelques poneys dont on remarquait le crottin et qui avaient brisé de jeunes pousses en chemin. Les ruines noircies d'une chaumière réduite en cendres ainsi que ses apprentis montraient qu'une dernière victime avait tout perdu à cet endroit, sa maison, ses moyens de subsistance, sinon sa vie même ; du sang avait séché sur le sol, là où un cochon avait été égorgé. Ils piquèrent des deux pour remonter la piste laissée par les Gallois. Il n'y avait plus guère de doute maintenant sur leur destination. A l'évidence, ils s'enfonçaient vers les escarpements situés au nord de la Forêt Longue, et on n'était sûrement pas à plus de deux miles de l'ermitage du gué de Godric.

Ils gardaient sur le coeur la déroute ignominieuse que soeur Magdeleine et son armée de paysans leur avaient infligée. Les gens de Caus ne voyaient pas d'objection à voler un peu de bétail, ou à brûler une ou deux fermes, histoire de s'amuser, mais ce qu'ils voulaient par-dessus tout, c'était se venger ; telle était la raison de leur présence.

Hugh éperonna son cheval et traversa au galop cette partie découverte des bois, aussitôt suivi de toute sa troupe. Ils avaient peut-être parcouru un mile de plus quand ils entendirent dans le lointain une voix puissante pousser des cris de défi.

Un peu avant l'heure de la grand-messe, Alan Herbard et ses hommes franchirent la poterne du château. Ce qui le gênait, c'était de n'avoir aucune idée exacte de l'endroit où les Gallois comptaient attaquer, et il n'y avait aucun intérêt à errer au petit bonheur sur l'ouest de la frontière, en comptant sur le hasard pour les retrouver. Faute de renseignement précis, il devrait s'en remettre à son aptitude à raisonner juste. Quand la petite troupe sortit de la ville, elle se dirigea vers Pontesbury, prête à piquer vers le nord pour couper aux pillards la route de Shrewsbury, ou vers le sud-ouest en direction du gué de Godric, selon ce qu'elle apprendrait des éclaireurs envoyés en reconnaissance dès avant le lever du jour. Ils parcoururent rapidement le premier mile jusqu'à ce qu'un paysan hors d'haleine jaillisse des buissons pour les arrêter, alors qu'ils venaient à peine de passer le hameau de Beistan.

— Monseigneur, ils ont quitté la route. De Pontesbury, ils se dirigent vers l'est à travers bois, vers les hautes terres communales. Ils tournent le dos à la ville, car c'est un autre gibier qui les intéresse. Prenez vers le sud à l'embranchement.

— Combien sont-ils ? demanda Herbard qui faisait déjà rapidement pivoter son cheval.

— Une bonne centaine. Et tous groupés. Pas de retardataires qui suivent de loin. Ils s'attendent à ce que ça chauffe.

— Eh bien, ils ne seront pas déçus ! jura Herbard.

Et il conduisit ses hommes plein sud, parcourant au galop le moindre bout de terrain permettant cette allure. Eliud s'élançait parmi les premiers, et il trouvait encore l'allure trop lente. On l'avait affublé de toutes les marques du soupçon et de la honte qu'il avait réclamées, la corde qu'on lui avait passée au cou, au cas où il faudrait le pendre était bien visible, l'archer chargé de l'abattre s'il faisait mine de s'échapper le suivait comme son ombre, mais il y avait l'épée et le cheval qu'on lui avait prêtés, grâce auxquels il faisait partie de la troupe. Il s'agitait, fiévreux, malgré le froid de ce matin de mars. Avant lui, Elis avait parcouru ces chemins et traversé ces bois. Eliud n'était jamais allé au sud de Shrewsbury et même s'il eût souhaité aller beaucoup plus vite pour calmer son anxiété, il savait qu'il ne gagnerait rien à s'échapper, car il ignorait où se situait exactement le gué de Goduc. L'archer qui le suivait était peut-être excellent tireur, mais c'était un piètre cavalier ; s'il parvenait à accélérer en mettant son cheval au triple galop et à lui échapper, Eliud n'en tirerait aucun avantage. Le peu de temps qu'il économiserait, il le perdrait inévitablement, incapable qu'il était de s'orienter dans ces forêts. Non, décidément, il n'avait pas le choix ; il fallait laisser les Anglais le conduire ou lui permettre de se rapprocher suffisamment pour se diriger à vue ou à l'oreille. Il y aurait des signes. Il écoutait désespérément pour saisir le moindre son révélateur, mais non, il ne percevait que le mouvement des feuilles et des branches froissées, le bruit sourd des sabots de leurs chevaux dans la terre meuble et, de temps à autre, le cri d'un oiseau, étonnamment clair, que cette brusque invasion laissait indifférent.

On ne devait plus être très loin maintenant. Ils traversaient des collines de landes moutonnantes pour redescendre dans des bois épais et dans l'eau stagnante des marais. Elis avait sans doute parcouru tout ce chemin à pied, pendant les heures de la nuit, s'éclaboussant dans les marécages verdâtres, croupissants, tombant soudain sur des pentes abruptes recouvertes de bruyères, de végétation basse et de rochers affleurant la surface du sol.

Brusquement, Herbard s'arrêta sur une lande dégagée, immobilisant chacun d'un geste de la main.

— Écoutez ! devant, à droite, on entend des pas.

Tous s'arrêtèrent, tendant l'oreille, retenant leur souffle. On ne distinguait que des murmures interrompus, des sons très doux, où se mêlaient le bruit de rameaux froissés qui se remettaient en place, le bruissement des feuilles de l'automne précédent, une branche morte qui se brisait avec un craquement sec, des voix lointaines qui se répondaient brièvement, un oiseau surpris, qui s'envolait au dernier moment avec un cri aigu, indigné. Tout cela indiquait assez la présence d'une troupe nombreuse qui se déplaçait furtivement à

travers bois, sans trop se presser.

— De l'autre côté de la rivière, tout près du gué, ajouta sèchement Herbard, et, de la bride des éperons, il lança son cheval au galop, aussitôt suivi de ses hommes.

Devant eux s'ouvrait une allée étroite entre des arbres majestueux, au bout de laquelle on distinguait des petits bâtiments de bois qui avaient tourné au brun sombre sous l'effet des intempéries et, plus loin, la lumière du jour dessinait comme une dentelle parmi les arbres, à l'endroit où passait la rivière.

Ils étaient à mi-pente quand le murmure furieux de voix excitées jaillit du couvert et monta du côté caché du cours d'eau. Puis une autre voix s'éleva, couvrant toutes les autres comme si elle les défiait, et, phénomène encore plus étrange, il y eut un moment de silence complet après ces cris.

Le défi qu'ils exprimaient, Herbard n'y entendait goutte. Mais ce ne fut pas le cas pour Eliud : ces mots, c'était du gallois, et cette voix haute, impérieuse, rendue plus aiguë par le désespoir était celle d'Elis, haranguant ses compatriotes.

— Arrêtez-vous ! demi-tour ! Vous n'avez pas honte de venir ainsi vous en prendre à des religieuses et apporter le déshonneur sur votre maison ! Retournez d'où vous venez et allez livrer un combat digne de vous ! Le premier qui traversera, Gallois ou non, je l'embroche avec cette pique, je ne le reconnais pas pour parent ! hurla-t-il péremptoire, haussant encore le ton.

Ces propos s'adressaient à une troupe de guerriers excités, ivres d'allégresse et disposés à tout massacrer sur leur passage !

— Elis ! s'exclama Eliud, plein de colère et de désarroi, et se penchant sur l'encolure de son cheval, il le pressa des talons, lui donnant un coup de bride.

Dans son dos, l'archer lui ordonna de s'arrêter, il entendit, sentit même, la flèche siffler près de son épaule droite, arracher un bout de son vêtement et se planter, vibrante encore, dans le sol un peu plus loin. Il n'en eut cure, dévala comme un fou, la tête la première, la pente raide couverte d'herbe et émergea sur la berge de la rivière.

Pour venir, ils avaient traversé des bois plus épais, un peu en aval, de façon à atteindre la grange et le gué sans être remarqués, évitant ainsi de servir de cible aux défenseurs postés près du moulin – au cas où il y en aurait – et aux archers, qui avaient là un meilleur angle de tir. La petite passerelle n'avait pas encore été réparée, mais on était loin des crues de l'hiver, et un pont ne paraissait nullement indispensable. En sautant de pierre en pierre, on pouvait franchir la rivière en trois bonds, mais les assaillants avaient une préférence pour le gué, parce qu'on pouvait y traverser à plusieurs de front et

présenter d'un seul coup un mur de lances en abordant l'autre rive. Les archers étaient disposés en défense parmi les roseaux et les buissons mais, avec toutes ces lances, si les hommes qui les maniaient faisaient le poids, les flèches ne causeraient pas grands dégâts, et l'ennemi prendrait pied près de l'ermitage en un rien de temps.

Si les Gallois pensaient que les forestiers ne les avaient pas vus venir, ils se trompaient, mais ils ne purent déceler aucun signe d'activité, tandis qu'ils passaient tranquillement entre les arbres pour se regrouper près du cours d'eau et le traverser. Une vingtaine de fermiers, de bûcherons et de laboureurs travaillant dur dans les essarts de la forêt étaient cachés pour affronter une bonne centaine d'adversaires ; chacun d'eux se prépara, tout à fait conscient de la gravité du danger qui les menaçait tous. Ils savaient se tenir tranquilles et attendre l'instant propice. Mais au moment où les agresseurs sous les arbres échangeaient des signes, sans trop se voir clairement, et reformaient leurs rangs pour apparaître soudain à découvert avant de s'engager dans le gué, un homme seul, sur l'autre rive, surgit des buissons, foulant l'herbe à grands pas, brandissant une pique à deux pointes au bout d'un manche de six pieds dont il balaya le gué à hauteur de poitrine.

Ce geste provoqua une intense surprise et l'assaillant s'immobilisa un instant. Mais ce qui l'arrêta net, ce fut cette voix indignée qui s'exprimait en gallois.

— Arrêtez-vous ! Demi-tour !

Il n'en finissait pas de les apostropher au gré de son inspiration, craignant de s'interrompre ou incapable de le faire.

— Il n'y a donc que des lâches à Powys, qui ont peur de monter dans le nord et de se frotter à de véritables adversaires ! On chantera vos exploits à Gwynedd, c'est moi qui vous le dis ! Comment, vous avez traversé un ruisseau pour vous conduire en héros et vous attaquer à des femmes plus âgées que vos mères et autrement honnêtes ! On vous célébrera à jamais dans vos chansons, vous et votre race de bâtards...

Revenus de leur surprise, les Gallois commençaient à remuer, à gronder, à s'agiter. Et cependant, cachés dans les buissons, les archers ne bronchaient pas, attendant de voir venir, la flèche posée sur la corde, l'arc à demi bandé, prêts à lâcher le trait meurtrier. Si par miracle, cet affrontement pouvait se résoudre en palabres au terme desquelles ils se retireraient, à quoi bon gâcher leurs flèches ou user leurs épées ?

— Ah, c'est toi ? s'écria un Gallois méprisant. Le gamin de Cynan qui a bu la tasse et qui s'est fait dorloter par les nonnes. Et c'est toi qui prétends nous arrêter, maintenant que tu es devenu le lèche-bottes des Anglais !

— Je te vauz bien, crois-moi ! riposta Elis, brandissant sa pique en direction de son adversaire. Moi au moins, je laisse ces moniales tranquilles et je leur suis reconnaissant de m'avoir sauvé. Après les avoir attaquées, elles auraient aussi bien pu me laisser me noyer. D'abord, qu'est-ce que vous cherchez ici ? Quel butin comptez-vous récolter parmi celles qui ont fait vœu de pauvreté ? Au nom du ciel, et pour le nom de vos familles, quelle gloire en attendez-vous ?

Il avait fait tout son possible ; peut-être avait-il gagné quelques minutes, mais il ne pouvait guère espérer plus et ce laps de temps ne suffisait pas. Il le savait bien. Il étudiait la situation du coin de l'oeil tout en continuant à affronter les lances abaissées devant lui, mais il était forcé de rester rigoureusement immobile, sans pouvoir essayer de se protéger, de façon à les retenir plus longtemps, sans reculer ni tourner la tête.

Derrière lui, il y eut un fracas de sabots qui frappaient le sol élastique, et quelqu'un, d'un bond, avec un sanglot, sauta de sa selle. Le nouveau venu se précipita sur la bande herbeuse dominant le cours d'eau au moment précis où les forestiers lâchaient leurs premiers traits. Maintenant, c'était chacun pour soi ; l'archer, sur la rive opposée, visa Elis en pleine poitrine et tira froidement, comme à l'exercice. Les Gallois de Powys et ceux de Gwynedd ne s'appréciaient guère. Eliud poussa un hurlement de rage et de défi et se jeta en avant pour s'interposer. Il serra Elis dans ses bras, le couvrit de son propre corps ; sous le choc, ils reculèrent d'un pas dans la terre meuble et s'écroulèrent tout près de la barrière du jardin des religieuses. La pique d'Elis lui échappa des mains et fut projetée violemment dans la rivière, dans une grande gerbe d'eau. La flèche du Gallois pénétra sous l'omoplate droite d'Eliud, le perça de part en part, et se ficha dans le haut du bras d'Elis, réunissant ainsi les deux cousins. Ils glissèrent le long de la haie, et restèrent étendus dans l'herbe, mêlant leur sang qui se répandait, plus proches qu'ils ne l'avaient jamais été.

Les Gallois se jetèrent en avant pour prendre pied, trébuchant dans les pièges du gué, s'empalant sur les épieux cachés dans les roseaux et on se battit sur les deux rives du ruisseau.

Presque au même moment, Alan Herbard, déployant ses hommes le long de la berge orientale, se lança dans la bataille tandis que Hugh Beringar débouchait à travers les arbres, s'installait sur la rive d'en face et repoussait les avant-postes gallois dans la boue du gué.

Le fracas du marteau sur l'enclume, entre lesquels ils se trouvaient coincés, démoralisa les hommes de Powys et le combat ne fit pas long feu. Tout ce bruit et cette fureur furent sans aucune mesure avec les dégâts causés, comme on le constata quand on put compter les pertes. Les Gallois étaient en train d'aborder alors que

l'ennemi les prenait en tenaille ; il leur fallait se battre de toutes leurs forces pour se sortir de ce piège et se mettre à couvert les uns après les autres, comme ces petits prédateurs de la forêt qui – comme eux – se sentaient proches de la terre et la comprenaient bien.

Une fois qu'il eut dispersé les arrières des pillleurs, Beringar les rassembla comme du bétail, mais s'abstint de les massacrer dès qu'ils se sauvèrent vers la forêt, bien décidés à rentrer chez eux au pas de course. Alan Herbard, plus jeune et moins expérimenté, serra les dents et s'avança dans la mêlée, désireux de démontrer ses talents puisque c'était son premier commandement, et s'il eut la main un peu plus lourde que nécessaire, peut-être fut-ce seulement par anxiété.

Quoi qu'il en soit, au bout d'une demi-heure, l'affaire était dans le sac.

Ce que Cadfael se rappela le plus vivement dans tout cela, ce fut l'apparition d'une grande jeune fille mince qui franchit en courant la clôture de la grange, tenant à deux mains sa robe noire ; elle avait arraché sa guimpe, ses cheveux blonds se répandaient comme un flot d'argent dans la lumière soudaine, et de ses lèvres découvrant ses dents jaillissait un long cri furieux de défi. Évitant la main avide qu'un Gallois tendait vers elle, elle se jeta à genoux, près des corps meurtris, piétinés, sanguinolents d'Elis et d'Eliud, toujours serrés dans les bras l'un de l'autre contre la barrière ensanglantée.

CHAPITRE XIV

Voilà, c'était fini, ils étaient partis ; ils avaient disparu très vite, sans bruit, ne laissant derrière eux que quelques branches froissées de ce côté de la rivière, dans leur fuite en quête d'un endroit plus éloigné où ils pourraient traverser sans qu'on les remarquât ni qu'on leur courût sus. Sur la berge désertée par le gros de leur troupe, le fracas de leur retraite s'atténua parmi les taillis qui retombaient dans le silence, car ils ne souhaitaient qu'une chose : trouver un lieu mieux protégé où ils pourraient se disperser et s'évanouir dans la nature. Hugh n'était pas pressé, il les laissa se pencher sur leurs blessés et les remmener ; parmi ces derniers il risquait d'y avoir un certain nombre de morts. Il y aurait bien assez de blessures diverses et variées à panser parmi les défenseurs ; ce serait donc tout bénéfice de permettre aux Gallois de prendre soin des leurs et d'enterrer leurs morts. Mais Hugh déploya ses hommes et une dizaine de ceux d'Herbard, tels des rabatteurs dans une partie de chasse, pour regrouper méthodiquement les Gallois et les renvoyer dans leurs foyers. Il n'avait nullement l'intention d'entamer une vendetta sanglante avec Madog ap Meredith, à condition qu'il n'oubliât point la leçon de sitôt.

Les défenseurs émergèrent de leurs fourrés, les nonnes de leur chapelle, tous un peu étourdis autant par les scènes de violence qui s'étaient déroulées que par le calme qui avait succédé sans transition. Ceux qui s'en étaient tirés indemnes laissèrent tomber arcs, fourches et autres haches pour s'occuper des blessés. Frère Cadfael se détourna du gué boueux et des épieux ensanglantés pour s'agenouiller dans l'herbe, près de Mélisande.

— J'étais dans le clocher, murmura-t-elle, la bouche sèche. Ils ont été merveilleux... Lui pour nous et son ami pour lui. Ils s'en sortiront tous deux, il le faut absolument... On ne peut pas les perdre ainsi. Dites moi ce que je dois faire.

Elle ne s'était déjà pas mal comportée : pas de larmes, ni de tremblement, pas de cri à part celui qu'elle avait poussé et qui, comme une lance, lui avait permis de traverser les rangs gallois. Elle glissa doucement un bras sous les épaules d'Elis pour le soulever et empêcher que, sous l'effet de leur poids à tous deux, ils ne tombent sur la tête de la flèche qui les avait transpercés l'un et l'autre. Elle avait également entouré de sa guimpe le bois de la flèche sous le bras

d'Elis, pour arrêter l'hémorragie le mieux possible.

— L'acier a complètement pénétré, souffla-t-elle. Je peux les soulever plus si vous arrivez à atteindre la tige.

A ce moment, soeur Magdeleine, toujours aussi solide et efficace, s'était rapprochée de Cadfael, mais après avoir jeté un coup d'oeil pénétrant au visage grave et résolu de Mélisande, elle laissa la jeune fille à la place qu'elle s'était choisie, et s'éloigna calmement pour porter secours aux autres éclopés. Il eût été stupide de déranger Mélisande ou de s'occuper des deux jeunes gens qu'elle soutenait sur son bras et son genou ; son intervention aurait eu pour résultat d'augmenter leurs souffrances. Au lieu de cela, elle alla chercher une petite scie, le couteau le plus tranchant qu'elle pût trouver et assez de charpie pour arrêter le sang qui commencerait à couler quand on retirerait la flèche. Ce fut Mélisande qui prit doucement Elis et Eliud tandis que Cadfael s'efforçait de trouver la tête de la flèche, en sciant le bois aux trois quarts. Des deux mains il le brisa en bougeant le moins possible. Il sortit la pointe d'acier, à peine abîmée, et la laissa tomber près de lui.

— Reposez-les maintenant – c'est cela, oui ! qu'ils restent allongés un moment.

Le tapis d'herbe en pente douce les reçut en son sein quand Mélisande déposa son fardeau.

— Voilà, c'est parfait, dit Cadfael.

Elle avait roulé en boule la guimpe pleine de sang qu'elle maintint contre la blessure, et se poussant sur le côté, elle dégagea son bras fatigué et douloureux.

— Reposez-vous à présent vous aussi. Elis a eu le bras traversé par cette flèche ; il a perdu pas mal de sang, mais la blessure est saine, ses jours ne sont pas en danger. Pour l'autre, inutile de se voiler la face, il file un mauvais coton.

— Je sais, répliqua-t-elle, regardant les deux cousins encore étroitement serrés l'un contre l'autre. Il l'a protégé de son propre corps, fallait-il qu'il l'aime !

« Et toi donc ! » songea Cadfael. « Tu as bien quitté ton abri aussi spontanément en poussant un grand cri. » Était-ce pour voler au secours de l'assassin de son père ? Ou avait-elle rejeté cette hypothèse depuis belle lurette, même si les apparences étaient contre lui ? A moins qu'elle ait tout oublié en entendant Elis affronter seul l'ennemi, pour ne plus tenir compte que du danger qu'il courait et de l'angoisse qu'elle en avait éprouvée.

Elle n'avait nullement besoin de demeurer là, pour assister au pire...

— Allez me chercher ma besace sur la selle là-bas, demanda Cadfael. Apportez-moi aussi d'autre charpie et de quoi les panser ; ce

ne sera pas du luxe.

Elle resta éloignée assez longtemps pour que Cadfael empoigne fermement le trait, dépourvu maintenant de sa pointe, et le retire d'un mouvement rapide en posant la main à plat sur le dos d'Eliud. Même ainsi, il lui arracha un gémissement aigu qui, heureusement, s'apaisa quand ce fut terminé. L'hémorragie qui s'ensuivit s'atténua bien vite ; la blessure était franche, une simple coupure en fait, et les jeunes cicatrisent aisément quand la lésion n'est pas large, mais il n'était guère possible d'évaluer les dégâts qu'elle avait pu provoquer à l'intérieur. Cadfael souleva Eliud avec précaution et l'étendit à côté pour lui permettre de mieux respirer. Le blessé lâcha pourtant Elis à contrecœur. Cadfael élargit la déchirure causée par la flèche dans son vêtement et appliqua un linge frais contre la plaie. Pendant ce temps, Mélisande était revenue avec tout ce qu'il lui avait demandé. Elle était décoiffée, mais son visage pâle, souillé, était très décidé. Du sang séchait sur ses mains et ses poignets, son habit était raide de boue, durci du genou jusqu'en bas et sa guimpe, dans l'herbe, n'était qu'une boule rouge. C'était sans importance. Elle ne garderait pas cette tenue pendant très longtemps.

— On ferait bien d'emmener ces deux-là à l'intérieur où je pourrai les déshabiller, et nettoyer leurs blessures comme il faut, dit Cadfael, après s'être assuré qu'ils ne saignaient plus. Allez demander à soeur Magdeleine où on pourrait les mettre pendant que je cherche des gaillards solides pour les transporter.

Soeur Magdeleine avait vidé et réquisitionné plus d'une cellule dans la grange ; quant à mère Mariana et aux autres religieuses, elles étaient prêtes à jouer les brancardiers, à préparer de l'eau chaude, à panser enfin les blessures légères avec une infinie bonne volonté, maintenant qu'elles étaient délivrées de la crainte de subir les « premiers outrages ». Elles transportèrent Elis et Eliud à l'intérieur et les logèrent dans deux cellules voisines sinon, si elles avaient disposé les deux lits côte à côte, Cadfael et ses assistants auraient été trop à l'étroit. D'autant que John Miller, qui s'était tiré de la mêlée sans une égratignure, était de la partie. Ce géant débonnaire pouvait non seulement soulever comme une plume des jeunes gens solides, mais il était de surcroît aussi adroit que rassurant envers les blessés.

A eux deux, ils déshabillèrent Eliud, lui déchirant ses vêtements pour éviter de le faire trop souffrir, nettochèrent et pansèrent les blessures qu'il avait dans le dos et à la poitrine, puis ils l'étendirent sur sa couchette après lui avoir mis le bras en écharpe pour qu'il n'ait pas la tentation de s'en servir. Il avait été piétiné au moment de la ruée des Gallois et était couvert de bleus, mais il n'avait pas d'autres

plaies et surtout aucune fracture. La tête de métal était ressortie bien à droite après lui avoir traversé l'épaule pour se planter dans le haut du bras d'Elis. Considérant la trajectoire de la flèche, Cadfael secoua la tête, dubitatif, mais pas désespéré quant aux chances de survie. Il décida de rester près de lui toute la soirée, voire toute la nuit si cela s'avérait nécessaire, et d'attendre qu'il reprît ses esprits. Ils avaient des choses à se dire, que le garçon s'en sorte ou y reste.

Pour Elis, c'était une autre paire de manches. Lui s'en tirerait, son bras guérirait, il retrouverait son honneur et un nom sans tache, et d'après Cadfael, il n'y avait aucune raison au monde pour qu'il ne finisse pas par épouser Mélisande, dont le père n'était plus là pour jouer les trouble-fête, dont le suzerain, prisonnier, ne formulerait aucune exigence concernant le mariage de la jeune fille, quant à lady Prestcote, elle s'en laverait probablement les mains. Et si Mélisande était accourue vers l'homme qu'elle aimait avant même que son innocence ne soit reconnue, elle l'accueillerait avec d'autant plus de joie, lorsqu'il serait officiellement lavé de tout soupçon. Il en avait de la chance, de ne souffrir que d'une blessure au bras, d'un peu de faiblesse due au sang qu'il avait perdu et d'un genou tordu qui l'obligerait à se mouvoir avec circonspection, sans oublier une côte cassée quand les Gallois l'avaient foulé aux pieds. Tout cela l'empêcherait de monter à cheval pendant quelque temps, mais en vérité, il s'en tirait bien, surtout maintenant. Encore un peu sonné, il ouvrit les yeux pour découvrir, vision inattendue, un pâle visage lumineux penché sur lui et il entendit une voix qu'il aurait reconnue entre mille, naguère encore dure et glaciale, lui murmurer doucement, tendrement :

— Elis... Non, ne dis rien, repose-toi ! Je suis là, je ne te quitterai pas.

Il s'en fallut encore d'une heure et demie avant qu'Eliud ne reprît conscience, fiévreux, les yeux dans le vague, brillant d'une lueur verdâtre à la lumière de la lampe, car l'obscurité régnait dans la cellule. Même alors, il parut tellement désemparé que Cadfael, pour le soulager, lui donna à absorber du sirop de pavot. Il vit la souffrance disparaître peu à peu de son visage aux traits tirés qui retrouva son calme quand il se rendormit, encore profondément troublé. Ce n'était pas le moment d'ajouter à l'angoisse d'un être tellement perturbé dans son corps et son esprit. Quand il aurait récupéré toute sa dignité, il serait bien temps d'aviser.

D'autres vinrent lui rendre visite un instant, avant de repartir sur la pointe des pieds. Soeur Magdeleine apporta à Cadfael de quoi manger et un verre de bière. Elle s'attarda un peu à observer les narines pincées et la respiration oppressée, sifflante, d'Eliud. Toute sa

petite armée de défenseurs s'était dispersée ; chacun était rentré dans sa famille, tout le monde avait été soigné, on avait arraché les épieux des roseaux, rebouché les trous creusés dans le gué qu'on avait soigneusement ratissé. En somme, une journée bien remplie. Si la religieuse était fatiguée, elle n'en laissait n'en paraître. Demain, il faudrait organiser une tournée de visites aux blessés dont peu l'avaient été grièvement, et il n'y avait aucune perte à déplorer. Du moins pas encore ! A moins que ce garçon ne leur glisse entre les doigts.

Hugh réapparut dans la soirée et alla rejoindre Cadfael dans la cellule silencieuse.

— Je vais pouvoir regagner la ville, souffla-t-il à l'oreille de son ami. On leur a fait un brin de conduite presque jusqu'à mi-chemin, on n'est pas près de les revoir dans les parages. Vous restez ?

D'un signe de tête, Cadfael désigna le lit.

— C'est vrai, quel dommage ! Je vais vous laisser deux hommes, demandez-leur tout ce dont vous aurez besoin. Ensuite, ajouta Hugh, le visage sombre, on va les déloger de Caus. Je leur apprendrai moi, qu'il y a encore un shérif dans ce comté. J'ai assisté à ses exploits. Oui, c'est dommage... soupira-t-il, en regardant longuement le dormeur.

On avait enlevé les vêtements salis et déchirés d'Eliud ; il se retrouvait aussi nu que le jour de sa naissance, lui qui avait accepté de donner sa vie si la trahison d'Elis était prouvée. La corde qui aurait servi à cet effet avait été enroulée et accrochée au support sur lequel était fixée la lampe.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Hugh quand son regard se posa dessus, puis il comprit aussitôt. J'y suis ! Alan m'a raconté. Je l'emporte, il comprendra ce que ça signifie. Nous n'en aurons plus jamais besoin. Dites-le-lui quand il se réveillera.

— Que Dieu vous entende ! murmura Cadfael, si bas que même Hugh n'entendit pas.

Mélisande entra, venant de la cellule où gisait Elis, encore tout courbatu, mais heureux au-delà de toute expression. C'est lui qui lui avait demandé d'effectuer cette visite, mais il n'avait pas eu besoin de la prier ; elle vit Cadfael qui, apparemment, somnolait sur son tabouret, contre le mur, traça, avec le crucifix, le signe de la croix sur Eliud endormi, puis, s'agenouillant soudain, elle posa un baiser sur son front et ses joues creuses avant de se retirer sur la pointe des pieds veiller son propre blessé.

Cadfael ouvrit un oeil attentif pour la regarder refermer tout doucement la porte derrière elle et se replongea dans ses prières, implorant l'assistance de Dieu.

Dans la pâle lumière qui précède l'aube, Eliud bougea, frémit, et ses paupières battirent comme s'il s'efforçait d'ouvrir les yeux pour

affronter le jour sans en avoir la force. Cadfael, rapprochant son tabouret, se pencha pour essuyer le front couvert de sueur et les lèvres palpitantes, un oeil sur l'aiguière qu'il avait placée à portée de main au cas où le malheureux en aurait besoin. Mais ce ne fut pas la soif qui agita Eliud et l'arracha à son répit nocturne. Il écarquilla les yeux, fixa le plafond de bois de la cellule et au-delà encore, n'acceptant de regarder plus près que quand Cadfael s'inclina vers le jeune homme qui essayait de parler. Dans ses prunelles noisette se lisait une acuité désespérée, car il sentait monter en lui des mots qu'il n'était plus capable de retenir.

Il n'eut pas besoin de faire un effort. Les paroles lui furent comme enlevées de la bouche.

— Je vais mourir, souffla le jeune Gallois péniblement, et son filet de voix eut peine à franchir ses lèvres sèches. Trouvez-moi un prêtre. J'ai péché – je dois libérer ceux qu'on suspecte par ma faute.

Ce n'était pas lui qu'il voulait libérer d'abord, il ne désirait la délivrance que pour ceux sur qui pesaient les mêmes soupçons.

Cadfael se pencha encore. Il y avait trop de fatigue dans le regard vert et or, Eliud ne l'avait pas encore reconnu. Puis soudain il identifia le moine et hésita, intrigué.

— Vous êtes le bénédictin qui est venu à Tregeiriog. Vous êtes gallois ? murmura-t-il et quelque chose comme un sourire plein de tristesse adoucit le désespoir dont son visage était empreint. Je me rappelle – c'est vous qui nous avez apporté de ses nouvelles... Mon frère, j'ai déjà la mort entre les dents, qu'elle me vienne maintenant à cause de ce malheur ou qu'elle me laisse dans une situation pire... J'ai une dette... J'ai promis...

Il essaya brièvement de lever la main droite – il était manifestement droitier – mais il y renonça et la souffrance lui arracha un gémissement. Pourtant, impitoyable avec lui-même, il recommença le même geste de la main gauche qu'il porta à son cou, là où la corde aurait dû se trouver. Cadfael lui saisit le poignet et l'aida doucement à reposer le bras sur ses couvertures.

— Taisez-vous, restez tranquille ! C'est moi qui donne les ordres. Rien ne presse. Reposez-vous, réfléchissez, demandez-moi, commandez-moi tout ce que vous voudrez. Je suis là, je ne vous quitterai pas.

Ses paroles portèrent. Le corps mince, sous les couvertures, se détendit dans un grand soupir. Eliud dévisagea son compagnon de ses yeux bruns, pleins de confiance et de chagrin, mais dépourvus de crainte. Cadfael lui proposa un peu de vin mêlé à du miel, mais le visage crispé se détourna.

— Je veux me confesser, dit Eliud d'une voix ferme mais claire. Je suis en état de péché mortel. Entendez-moi !

— Je ne suis pas prêtre, objecta Cadfael. Attendez, on va vous en amener un.

— C'est impossible. J'ignore si je vais encore vivre longtemps. Si je survis, je répéterai ma confession encore et toujours, autant de fois qu'il le faudra. J'en ai assez de mentir.

Ni l'un ni l'autre n'avaient remarqué que la porte de la cellule s'ouvrait lentement – d'une main douce et timide, celle d'une personne que troublaient ces voix de l'aube et qui hésitait autant à déranger ceux qui tenaient peut-être à parler en privé qu'à négliger qui avait besoin d'elle. Poussée par son bonheur sur lequel elle ne raisonnait pas plus qu'elle ne le mettait en doute, Mélisande était comme inspirée par les anges ; exaltée, pleine d'humilité, elle ne demandait qu'à servir. Elle avait ôté son habit couvert de sang pour passer une robe de laine toute simple. Elle s'arrêta près de la porte entrebâillée, craignant de s'avancer ou de reculer, immobile, glacée, silencieuse, tant la voix qui émergeait du lit s'élevait pressante, désolée.

— Je l'ai tué, dit clairement Eliud, Dieu sait à quel point je le regrette ! J'avais chevauché près de lui, je m'étais occupé de lui, l'avais vu s'effondrer, je l'ai poussé à se reposer. Mais si jamais il revenait chez lui, alors il serait libre, libre de repartir vers Cristina et de l'épouser...

Il frissonna violemment, des pieds à la tête et poussa un gémissement de souffrance.

— Cristina... reprit-il. Je l'ai toujours aimée... depuis notre enfance, mais jamais au grand jamais je ne lui en ai parlé... Elle lui avait été promise dès avant que je la connaisse, depuis le berceau. Comment aurais-je pu désirer ce qui lui appartenait ou y porter la main ?

— Elle aussi vous aimait, murmura Cadfael, essayant de lui faciliter la tâche. Elle vous l'a avoué.

— J'ai refusé de l'écouter, je n'ai pas osé, je n'en avais pas le droit... Et elle m'était si chère que c'en était insupportable. Alors quand ils sont rentrés sans Elis, qu'on l'a cru perdu... Oh Seigneur ! Est-ce que vous pouvez imaginer l'état dans lequel j'étais, priant à moitié pour qu'il revienne sain et sauf, espérant à demi qu'il fût mort, malgré ce que j'éprouvais pour lui, afin de pouvoir parler sans me déshonorer et demander enfin celle que j'aimais... Ensuite – je ne vous apprend rien, puisque c'est vous qui êtes venu nous donner de ses nouvelles... et c'est moi qu'on a envoyé, me forçant à me taire, alors que j'avais tant à dire... Pendant tout le chemin, j'ai réfléchi, j'étais incapable de rien d'autre. Je me disais « le vieil homme est très malade, si faible... S'il meurt maintenant, il n'y aura personne à échanger contre Elis... Dans ces conditions, moi je pourrai rentrer et Elis devra rester »... Même pour peu de temps, cela m'aurait suffi pour

parler... C'était tout ce qu'il me fallait, un peu de temps, car là, j'étais décidé... Et le dernier jour, quand il s'est évanoui... J'ai fait tout mon possible, je l'ai maintenu en vie, mais sans arrêt, une voix criait en moi « qu'il meure ! ». Je ne l'ai pas touché. Quand on l'a ramené, il était toujours vivant...

Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Cadfael en profita pour essuyer les coins de cette bouche qui luttait contre l'épuisement car le pire restait à dire pour qu'Eliud soulage son coeur et sa conscience.

— Non, laissez-moi terminer. J'aimais Elis... mais moins que Cristina. Il l'aurait épousée et s'en serait contenté, mais elle... Il n'avait aucune idée du feu qui nous dévorait. Maintenant il sait ce que c'est... Je n'ai jamais voulu cela... ce que j'ai fait, je ne l'avais pas prémédité. Je me suis simplement rappelé le manteau de mon seigneur et je suis allé le chercher, sans me changer. J'avais le tapis de selle sur le bras.

Il ferma les yeux devant cette scène qu'il revoyait trop bien, les larmes jaillirent de sous ses paupières meurtries et roulèrent le long de ses joues.

— Il était si calme, avec sa respiration imperceptible – si semblable à un mort. Dans une heure Elis serait sur le chemin du retour, et moi, je resterais là à me morfondre. Et il n'y avait qu'un pas à franchir ! Je l'ai franchi, mais j'aurais dû me couper les deux mains plutôt que d'en arriver là. J'ai maintenu le tapis de selle sur son visage. Depuis, sauf quand je dormais, il n'y a pas eu un moment où je n'ai regretté mon geste. Mais c'est plus facile à faire qu'à défaire. Dès que j'ai compris à quel point c'était mal, je me suis arrêté, mais il était mort. Je me suis conduit comme un lâche, j'ai eu peur. J'ai laissé le manteau où il était. Si je l'avais pris, on aurait su que j'étais venu. C'était une heure creuse, personne ne m'a vu entrer ni sortir.

Il marqua de nouveau une pause pour reprendre des forces avec une patience terrible, inflexible.

— Et tout ça pour rien – pour rien ! J'ai commis un meurtre pour rien. Car Elis est venu me dire qu'il était amoureux fou de la fille du seigneur Gilbert et qu'il désirait rompre ses fiançailles avec Cristina. Ce qu'elle désirait par-dessus tout, elle aussi. Il voulait absolument aller parler à son père... J'ai essayé de l'arrêter... J'avais besoin de quelqu'un pour se rendre là-bas et le trouver mort, mais pas Elis, surtout pas lui ! Il n'a rien voulu entendre. D'ailleurs, même à ce moment on a cru que messire Gilbert était simplement endormi. Il fallait que je récupère le manteau, puisque personne ne s'était rendu compte de la situation, mais pas seul – avec un témoin pour découvrir le pot aux roses. Je persistais à penser qu'Elis resterait et que moi je rentrerais. Alors que chacun de nous aspirait au contraire. Je ne sais quel démon a dénoué cet imbroglio, mais moi seul ai mérité le

châtiment. Ils souffrent tous les trois à cause de moi, et vous, mon frère, je n'ai pas très bien agi envers vous...

— En me choisissant pour témoin ? émit doucement Cadfael. Et vous avez été jusqu'à renverser ce tabouret pour que j'y regarde de plus près, même à ce moment. Votre démon devait encore vous tenir la main, car si vous aviez pris quelqu'un d'autre, peut-être n'y aurait-il vu que du feu, et vous auriez été libres tous les deux.

— Alors, c'était mon ange gardien, pas mon démon. Je suis heureux d'en être quitte avec tous ces mensonges et qu'on sache vraiment qui je suis. Je n'aurais jamais accepté de laisser croire à la culpabilité d'Elis ni de personne d'autre. Mais je ne suis qu'un homme, et sujet à la peur, poursuivit-il, inexorable. J'ai cru pouvoir m'en tirer. Maintenant, c'est fini. D'une façon ou d'une autre, il faudra que je rembourse. Une vie pour une autre. Je n'aurais pas laissé Elis payer pour moi... Dites-le-lui !

C'était inutile. Elle savait déjà. Mais, le haut de la couchette se trouvait devant la porte si bien qu'Eliud ne voyait que la voûte rustique de la cellule et le visage attentif de Cadfael. La flamme n'avait pas vacillé ; elle ne vacilla pas non plus lorsque Mélisande se retira très doucement, et referma avec précaution la porte derrière elle.

— Ils m'ont enlevé ma corde, souffla Eliud, dont le regard las errait dans la petite cellule. Il ne leur restera plus qu'à m'en choisir une autre.

Quand il eut terminé, il demeura immobile, vidé, très affaibli, prêt à se laisser guider. Délivré de tout espoir, il se félicitait d'avoir pu aller jusqu'au bout de cet acte de contrition. Il se laissa soigner, mais son sourire amer signifiait que Cadfael perdait son temps à s'occuper d'un agonisant. Il s'efforça de son mieux de l'aider et, quand Cadfael vérifia ses blessures, les nettoya et les pansa de nouveau, il n'eut pas un murmure. Il essaya d'avalier la potion qu'il portait à ses lèvres et d'exprimer sa gratitude pour les soins. Quand il tomba dans un sommeil agité, Cadfael alla voir les deux hommes que Hugh avait laissés à sa disposition et en envoya à Shrewsbury avec des nouvelles qui ramèneraient Beringar sans tarder. Lorsqu'il retourna vers la clôture, Mélisande l'attendait sur le seuil. Elle lut sur son visage l'effarement et la résignation qu'il éprouvait à l'idée de répéter ce qui avait déjà été assez pénible à écouter. Aussitôt elle le rassura sans y aller par quatre chemins.

— Je suis au courant. J'étais là. Je vous ai entendus parler et sa voix... Je me suis dit que vous auriez peut-être besoin de moi pour aller chercher quelque chose, j'étais venue pour vous poser la question. J'ai surpris ce que disait Eliud. Que va-t-on faire à présent ?

Malgré son calme, elle se sentait désorientée, déchirée entre son père assassiné et son amoureux sauvé. Elle savait aussi l'affection farouche que se portaient ces deux êtres. Il n'y avait donc pas de solution satisfaisante, toutes les issues étaient barrées.

— J'ai tout dit à Elis, reconnu-elle ; il vaut mieux qu'on sache où l'on en est. Pourtant je me sens perdue, incapable de dire ce qui est bien et ce qui est mal. Vous voulez bien venir avec moi voir Elis ? Il s'inquiète beaucoup pour Eliud.

Cadfael la suivit, tout aussi perplexe. Un meurtre est un meurtre, certes, mais s'il fallait une vie en échange, il y avait celle d'Elis, que le coupable avait sauvée. Fallait-il encore un autre sacrifice ? Une mort de plus se justifiait-elle ? Il s'assit avec la jeune fille, près du fit, en face d'un Elis bien réveillé et en pleine possession de ses moyens, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours un peu fiévreux.

— Mélisande m'a tout raconté, s'écria-t-il, agrippant furieusement la manche de Cadfael. Mais est-ce la vérité ? Vous ne le connaissez pas comme moi ! Vous êtes sûr qu'il n'a pas tout inventé parce qu'il redoute que mon innocence ne soit pas reconnue ? Peut-être même me croit-il toujours coupable ? Ça lui ressemblerait bien de se donner autant de mal pour me protéger. Il a si souvent agi ainsi quand on était petits qu'il pourrait bien récidiver aujourd'hui. Vous avez vu, hein, vous avez vu ce qu'il a fait pour moi ! Est-ce que je serais encore vivant, s'il n'y avait pas eu Eliud ? Je n'arrive pas à croire que...

Cadfael le réduisit au silence de la manière la plus commode, en examinant le bandage de son bras, qui était sec, bien propre, et dont il ne souffrait plus du tout. Autant valait le laisser ainsi dans l'immédiat. Le pansement serré sur la côte cassée lui avait valu quelque inconfort et difficulté à respirer, on pouvait le relâcher un tantinet. Le garçon avalait sans y penser la potion qu'on lui donnait, fixant obstinément Cadfael, exigeant des réponses à ses questions. Mais la vérité toute nue ne lui serait pas d'un grand réconfort.

— Mon fils, cela n'avance à rien de refuser de voir les choses en face. Le récit d'Eliud concorde en tout point, et c'est ainsi que tout s'est passé. Je suis désolé de te le dire. Tu peux t'enlever tous tes doutes de la tête.

Les deux jeunes gens acceptèrent cette affirmation avec une égale impassibilité, sans élever la moindre protestation.

— Je pense que vous le saviez déjà, murmura enfin Mélisande après un long silence.

— Je l'ai su dès que j'ai jeté les yeux sur le tapis de selle en brocart d'Eionon. On n'avait pas pu utiliser autre chose pour tuer Gilbert, or c'était Eliud qui était chargé de s'occuper du cheval et du harnachement de son maître. Oui, j'étais au courant. Il s'est cependant

confessé de son plein gré, avant même que j'aie pu l'interroger ou l'accuser. Il faudra porter cela à son crédit, car c'est tout à son honneur.

— Dieu sait de quel côté va ma pitié. Je me sens tellement prise entre deux feux, gémit Mélisande, cachant son pâle visage dans ses mains. Je ne sais qu'une chose : on ne peut pas uniquement accuser Eliud. Dans cette histoire, qui d'entre nous est innocent ?

— Toi ! s'exclama Elis. Je ne vois pas quelle faute tu as commise. Moi, si j'avais été un peu plus attentif, j'aurais compris ce qui se passait entre Cristina et lui... J'étais trop insouciant, trop gamin, imbu de moi-même pour m'intéresser à autrui. J'ignorais qu'un amour aussi fort pût exister... J'avais tout à apprendre.

Apparemment, cela n'avait pas été facile, mais à présent, il possédait sa leçon sur le bout du doigt.

— Si seulement j'avais eu plus confiance en mon père et en moi-même ! soupira Mélisande. On aurait pu lui écrire du pays de Galles ainsi qu'à Owain. On leur aurait dit franchement que nous nous aimions et que nous voulions nous marier...

— Si seulement j'avais été aussi rapide à deviner ce qui tracassait Eliud que lui à me protéger de tous les dangers... l'interrompit Elis.

— Si nous étions tous parfaits, si nous ne commettions jamais d'erreur, dit Cadfael, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais hélas, nous sommes faillibles. Il faut bien se contenter de ce qu'on a. Il est coupable d'un meurtre et nous devons tous en supporter les conséquences.

— Que va-t-il advenir de lui ? demanda Elis brisant le silence désolé. N'aura-t-on pas pitié de lui ? Est-il indispensable qu'il meure ?

— C'est l'affaire de la justice, et là, ça ne me concerne plus.

— Mélisande m'a fait grâce avant même de savoir que ça n'était pas moi qui avais versé le sang de son père... remarqua Elis.

— Ah, mais je le savais, répliqua-t-elle, très vite. Il fallait que je sois folle pour en douter.

— Et je t'aime encore plus pour ça. Eliud, lui, s'est confessé alors que personne ne l'accusait. Vous nous l'avez appris vous-même.

— Tout ce qui parle en sa faveur, y compris cela, sera utilisé pour sa défense, promet Cadfael. J'y veillerai personnellement.

— Mais vous n'y croyez guère, constata Elis, d'un ton morne, avec un peu trop de perspicacité dans le regard.

Cadfael aurait aimé le rassurer, mais comment ? Eliud lui-même ne s'était-il pas résigné à cette mort inexorable ? Le religieux les réconforta du mieux qu'il put, tout en évitant de mentir, et les laissa ensemble. La dernière chose qu'il vit d'eux en refermant la porte, ce fut leurs visages tendus, méfiants, qui le regardaient partir sans

détourner les yeux, tout en s'arrangeant soigneusement pour ne rien laisser paraître de leurs pensées. Seules leurs mains qui s'étreignaient les trahissaient.

Hugh Beringar arriva en catastrophe le lendemain, écouta dans un silence pesant Eliud recommencer laborieusement, patiemment l'histoire qu'il avait déjà racontée au vieux prêtre qui célébrait la messe pour les religieuses. Tandis que le jeune homme préparait humblement son âme à quitter ce bas monde, Cadfael remarqua que son corps meurtri commençait à guérir et à retrouver sa souplesse, très lentement, certes, mais indubitablement. Ses blessures étaient saines et sa robuste constitution l'aidait à reprendre le dessus. Mais, dans son cas, était-ce un bien ou un mal ? Difficile de trancher.

— Bon, je vous écoute, dit Hugh avec un peu de lassitude, arpentant la berge de la rivière au côté de Cadfael. Dites ce que vous avez à dire.

— Il s'est confessé de son plein gré, avant même qu'on commence à émettre le moindre soupçon, dès qu'il a senti qu'il ne survivrait peut-être pas. Il tenait à ce que justice soit rendue à tous, sans attendre, et pas simplement parce que l'ombre d'un doute pesait encore sur Elis. On se connaît, vous et moi. Je vous en ai parlé honnêtement, j'allais lui dire qu'il n'avait pas grand-chose à m'apprendre. Mais il m'a enlevé les mots de la bouche. Il voulait se confesser, faire pénitence, recevoir l'absolution. Par-dessus tout il désirait supprimer l'épée de Damoclès qui menaçait Elis et les autres.

— Je vous crois sur parole, sans restriction aucune, répondit Hugh. Voilà qui plaide en sa faveur, mais est ce suffisant ? Son geste criminel n'était pas dû à une colère soudaine qui ne lui aurait pas laissé le temps de réfléchir. Non, il avait devant lui un vieillard malade, blessé, et qui dormait par-dessus le marché.

— Il a cédé à une impulsion. Il voulait seulement récupérer le manteau de son maître. Je suis sûr que c'est la vérité. Si vous croyez qu'il a agi de sang-froid, vous n'y êtes pas du tout, grand Dieu ! Ce garçon était amoureux depuis une éternité et la fille qu'il aimait était hors d'atteinte. Il allait se rebeller. Seulement il y avait un homme – dont il s'était occupé parce que c'était son devoir – qui le privait du répit que sa décision soudaine rendait nécessaire. Que Dieu lui pardonne d'avoir souhaité la mort de Gilbert ! Il affirme l'avoir regretté sans cesse depuis, et je le crois. Dites-moi, Hugh, ça ne vous est jamais arrivé de commettre une mauvaise action sur un coup de tête et de vous en repentir sincèrement après ?

— Si, mais jamais de tuer un vieillard dans son lit, en tout cas, répliqua Hugh, impitoyable.

— Bien sûr ! La tentation ne vous a certainement jamais effleuré,

admit Cadfael avec un profond soupir et un bref sourire. Je vous demande pardon, Hugh ! Je suis gallois et vous anglais. Pour nous autres, il y a une gradation dans le mal. Le vol, pur et simple, sans aucune justification, voilà pour nous le crime le plus grave, et donc nous nous soucions des circonstances. Ce qui n'est pas vol pur et simple : prendre quelque chose de force, sans se cacher, par ignorance, sans autorisation, à condition que le coupable le reconnaisse, voler pour survivre, un mendiant, par exemple, qui n'a pas mangé depuis trois jours, pour ce genre de délit, on ne pendra personne au pays de Galles. Même dans le crime, nous reconnaissons des degrés. On distingue entre le meurtre et l'homicide ; on peut même condamner un assassin sans forcément l'exécuter. Il existe d'autres moyens de compensation.

— Moi aussi, je devrais être capable de ces subtilités, reconnut Hugh, fixant, la mine sombre, l'eau calme du gué. Mais c'était mon chef et ce sont ses bottes que je chausse, faute de roi pour donner les ordres. Nous n'étions pas amis mais il a toujours été juste envers moi, il m'écoutait toujours, même si ses jugements un peu hâtifs ne me convainquaient pas forcément. C'était un homme honorable, comme Brutus, qui a accompli son devoir dans ce comté au mieux de ses possibilités, et sa mort me lie les mains.

Cadfael se tut, respectant cette pensée. Ce genre de discipline lui était étranger aujourd'hui, mais jadis il avait connu ces liens, cette fidélité dont il se souvenait. Hugh et lui n'étaient pas si différents.

— Dieu veuille que je n'expédie dans l'autre monde que des êtres parfaitement méprisables, conclut Hugh. Et celui-là est loin d'en être un. Une erreur fatale, une vilénie et ce garçon qui a à peine – quel âge a-t-il ? vingt et un ans ? C'est vrai qu'il avait ses raisons. Mais c'est aussi vrai pour chacun d'entre nous. Il aura droit à un procès, ajouta-t-il d'une voix dure, et je me comporterai comme je le dois. Mais je donnerais cher pour que cette tâche ne m'incombe pas !

CHAPITRE XV

Avant de partir, dans la soirée, Hugh Beringar expliqua clairement ses intentions aux autres.

— On peut presser Owain, si Chester reprend les hostilités, il a besoin de ses hommes. Je l'ai informé que tous ceux qui ont été innocentés partiront après-demain. J'ai six bons gens d'armes à lui à Shrewsbury. Ils sont libres. Je leur fournirai l'équipement nécessaire pour leur retour. Après-demain, aussi tôt que possible, au point du jour, ils viendront prendre Elis ap Cynan pour le remmener à Tregeiriog.

— Impossible, objecta Cadfael tout net. Il n'est pas encore en état de monter à cheval. Il a une entorse au genou, une côte cassée, sans parler de sa blessure au bras. Tout cela s'arrange bien, mais quand même. Il ne pourra pas monter avant trois ou quatre semaines. Et il lui faudra plus de temps s'il doit aller loin ou livrer un combat.

— Personne ne le lui demande, répliqua Hugh d'une voix brève. Vous oubliez qu'on a emprunté des chevaux à Tudur ap Rhys, qui sont reposés à présent et prêts à travailler. Elis peut lui aussi voyager en litière, comme Gilbert, qui se portait beaucoup plus mal. Je tiens à ce que les gens de Gwynedd soient en sûreté chez eux avant que je ne me mette en marche contre Powys comme j'en ai l'intention. Il me paraît essentiel d'anéantir les difficultés les unes après les autres.

L'affaire était réglée, et réglée sans appel. Cadfael s'était attendu à ce que cette décision provoquât la consternation chez Elis, tant à cause d'Eliud que pour lui-même, mais après un sursaut de révolte qu'il s'empressa de contrôler, le jeune homme prit du temps pour réfléchir. Renonçant à se soucier de son propre départ, non sans un long regard sévère, pensif, il s'entendit confirmer qu'Eliud serait jugé pour meurtre et qu'il avait bien peu de chances d'échapper à la potence. Accepter cela n'était pas facile, mais à la fin, il apparut qu'il n'y avait guère d'autre choix que de s'incliner. Un calme étrange était tombé sur les amants ; quand ils se regardaient, ils donnaient le sentiment de partager des pensées qu'il était inutile d'exprimer par des mots et de communiquer par un langage auquel eux seuls avaient accès. A l'exception de soeur Magdeleine qui vaquait à ses occupations, méditative et silencieuse, en les étudiant d'un oeil perspicace.

— Ainsi donc, on viendra me chercher après-demain à la première heure, dit-il, en échangeant un bref regard avec Mélisande. Très bien. Puisqu'il le faut, j'écrirai dans les formes de Gwynedd, car je veux demander la main de Mélisande afin que nul n'en ignore. Et puis, avant d'être libre, j'ai des choses à régler à Tregeiriog.

Il ne prononça pas le nom de Cristina, mais elle était là dans la pièce, omniprésente et désolée. Elle avait gagné la bataille, mais sa victoire avait un goût de cendres et lui filait entre les doigts.

— Je n'ai pas précisément le sommeil léger, ajouta Elis, avec un sourire morne. Il sera peut-être nécessaire de me rouler dans une couverture et de m'emmener, dormant comme un loir, s'ils arrivent trop tôt. Cela vous ennuerait-il de demander à Hugh Beringar si on peut disposer mon lit dans la cellule d'Eliud ces deux dernières nuits ? Il me semble que ça n'est pas trop exiger, ajouta-t-il avec une gravité soudaine.

— C'est promis, affirma Cadfael, après un bref moment de réflexion, car sa réponse pouvait s'interpréter de plusieurs façons.

Aussitôt il se rendit chez Hugh qui se préparait à repartir pour la ville. Soeur Magdeleine était avec lui dans la cour. A sa façon elle avait manifestement utilisé tous les arguments que Cadfael lui avait déjà servis pour l'inciter à la clémence ainsi que d'autres auxquels, peut-être, il n'avait pas songé. Difficile de savoir si la graine ainsi plantée allait donner un fruit, mais si on ne demande rien, on n'a aucune chance de récolter.

— Mais oui, mettons-les ensemble, si ça peut leur être d'un quelconque réconfort, marmonna-t-il, morose, en haussant les épaules. Dès que l'autre sera en état, je viendrai le prendre ; vous en serez débarrassé. En attendant, qu'il se repose. Qui sait si, avec la miséricorde de Dieu, cette flèche ne résoudra pas le problème à notre place ?

Soeur Magdeleine les regarda s'éloigner jusqu'à ce que le dernier homme d'escorte ait disparu dans l'allée forestière.

— Ça ne lui plaît pas du tout, constata-t-elle. C'est toujours ça. Quel dommage de devoir agir quand personne n'y trouve son compte, et que chacun en souffre.

— « Quel dommage ! » Lui aussi l'a dit, lui confia Cadfael, tout aussi pensif.

Il aurait donné cher pour ne pas avoir à s'occuper de cette histoire. Tout en dévisageant soeur Magdeleine, qui le fixait avec la même intensité, il entretint, pour un bref laps de temps, l'illusion qu'ils commençaient à se ressembler et, tels Elis et Mélisande, à communiquer sans un mot, par le regard, avec la même éloquence.

— Ah vraiment ? s'étonna-t-elle d'une voix chaleureuse. Voilà qui vaut bien une petite prière. Nous dirons un mot à cette intention à

chaque office, demain à la chapelle. La bonté de Dieu est infinie, n'est-ce pas ?

Ils entrèrent côte à côte et ce sentiment de compréhension mutuelle était si fort, sans qu'ils aient besoin de s'exprimer, que Cadfael alla jusqu'à demander conseil à la religieuse sur un point qui le troublait. Dans le désordre de la bataille et l'agitation qui avait suivi quand on avait relevé les blessés, il n'avait pas eu le loisir de transmettre le message de Cristina. Après la confession d'Eliud, il ne savait si cela le reconforterait ou si cela reviendrait à lui porter le coup de grâce.

— Son amie à Tregeiriog, cette jeune fille dont il est fou, m'a chargé de lui dire un mot et je lui ai promis de m'en occuper. Mais maintenant qu'il a pratiquement la corde au cou... Est-ce une bonne chose de lui donner une raison de vivre alors qu'il a toutes les chances de mourir bientôt ? Faut-il lui rendre la vie mille fois plus désirable si c'est pour la quitter sans en jouir ? Serait-ce se montrer charitable à son égard ?

Et il répéta le message mot pour mot. Il ne fallut pas longtemps à la religieuse pour se prononcer.

— Si vous avez fait une promesse à cette jeune fille, vous n'avez guère le choix. Il ne faut pas non plus craindre la vérité. En outre, pour autant que je puisse m'en rendre compte, il tient à mourir, bien que son corps ait choisi de vivre. Sans une bonne raison pour résister, son désir de mort l'emportera, il lâchera la rampe et ce sera fini. Ce n'est pas plus mal, évidemment, si la seule alternative est une corde de chanvre. Mais si – je dis bien si – les temps changent et qu'il continue à vivre, ce serait vraiment regrettable de ne pas lui donner toutes les armes pour s'en sortir, à commencer par cette bonne nouvelle.

Elle tourna la tête et posa de nouveau sur lui ce regard profond, calculateur qu'il avait déjà remarqué, puis elle sourit avant d'ajouter :

— Cela vaut la peine de parler.

— Je commence aussi à le croire, riposta Cadfael, qui s'en alla de ce pas voir l'enjeu dudit pari.

On n'avait pas encore transporté Elis et sa couchette dans la chambre voisine ; Eliud était donc étendu seul.

Parfois, en regardant la trajectoire de la flèche à travers l'épaule droite du blessé, Cadfael se demandait s'il pourrait jamais se resservir d'un arc, et même si plus tard il serait capable de tirer l'épée. Mais dans l'immédiat, il y avait des problèmes plus urgents. En contrepartie, pourquoi ne pas lui annoncer cette promesse, preuve d'amour si longtemps attendue ?

Il s'assit près du lit et confia à Eliud qu'Elis avait demandé la permission de venir le rejoindre et qu'on la lui avait accordée. Ce qui

provoqua une lumière étrange, mélancolique, sur le fin visage du blessé. Cadfael s'abstint toutefois de lui parler du départ imminent de son cousin, se demandant pourquoi il n'abordait pas ce domaine, se rendant aussitôt compte qu'il valait mieux ne pas s'en étonner ni à plus forte raison se poser des questions. L'innocence est une denrée excessivement fragile que la réflexion n'arrange pas, quand elle ne la détruit pas totalement.

— Il y a quelque chose que j'ai promis de vous dire, mais je n'ai pas eu l'occasion de le faire calmement avant aujourd'hui. C'est Cristina qui m'a chargé d'un message avant mon départ de Tregeiriog.

A ce nom, chaque trait du visage d'Eliud se contracta, il pâlit, méfiant et, dans ses pupilles dilatées, passa rapidement un éclair vert, tel la lumière d'un orage d'été à travers les feuilles, au mois de juin.

— Elle tient à ce que vous sachiez qu'elle a parlé à son père et au vôtre et qu'avant longtemps, elle sera libre de se donner à qui elle veut. Et elle ne veut se donner à personne d'autre que vous.

Un flot de larmes soudain noya ses yeux verts et transforma en fontaine l'éclair précédent. De sa main valide Eliud chercha maladroitement à se raccrocher à ce qu'il put trouver : il agrippa avec force la main que lui tendait Cadfael, l'attira vers son visage ruisselant puis vers son cœur qui battait à tout rompre. Cadfael le laissa tranquille le temps qu'il fallut, attendant que l'orage s'apaise. Quand le garçon eut retrouvé son calme, il se dégagea doucement.

— Mais elle ne sait pas ce que je suis, de quoi j'ai été capable, murmura le malheureux Eliud.

— Ce qu'elle sait de vous lui suffit amplement. Elle vous aime autant que vous l'aimez et il n'y a personne d'autre dans sa vie, parce qu'il n'y a pas de place. Je gage que ni la culpabilité ni l'innocence, ni le bien ni le mal, rien de tout cela ne modifiera ses sentiments à votre égard. Mon petit, si on se réfère à la normale, vous avez encore une trentaine d'années devant vous, assez pour vous marier, avoir des enfants, acquérir une réputation, trouver le pardon ou devenir un saint. Ce qui s'est passé est important, mais ce qui va se passer l'est encore plus. Cristina a cette vérité en elle. Quand elle sera au courant elle en aura du chagrin, mais rien ne changera ce qu'elle éprouve pour vous.

— Mon espérance de vie se compte en semaines, en mois au mieux, pas en dizaines d'années, murmura-t-il à travers les couvertures sous lesquelles il dissimulait ses traits ravagés.

— C'est Dieu qui en décide, non les hommes, les rois ou les juges. Il faut être prêt à affronter la vie aussi bien que la mort. On n'échappe ni à l'une ni à l'autre. Oui sait le temps que demandera votre pénitence ou l'importance de la réparation qu'on attend de vous ?

Il se leva de sa place parce que John Miller et deux autres voisins, qui s'occupaient des blessés légers de la dernière bataille, amenèrent Elis, sa couchette, ses affaires, de la cellule d'à côté, déposant le tout près du lit d'Eliud. Le moment de s'éclipser était propice, car quelque chose comme un espoir s'était réveillé chez le jeune homme, quel que fût son désir de ne pas trop en attendre, et les retrouvailles avec son *alter ego* arrivaient à point nommé. Cadfael ne s'éloigna pas avant la fin de l'installation. Il vit John Miller dépouiller Eliud de ses couvertures, le soulever et le remettre en place comme s'il ne pesait rien, avec la douceur d'une mère envers son enfant. John avait vécu très près de Mélisande et d'Elis et éprouvait une grande affection pour ce dernier, comme s'il s'agissait d'un petit garçon aussi hardi que prometteur. C'était un homme utile ce John, avec sa force paisible, capable de prendre un malade endormi – à condition d'avoir assez d'affection pour lui – et de l'emporter sans le réveiller. Et dévoué à soeur Magdeleine avec ça, cette femme dont l'autorité en ces lieux valait bien celle d'un roi.

Oui, un allié utile. Bien...

Le jour suivant se déroula dans une sorte de silence délibéré, comme si hommes et femmes marchaient délicatement, en retenant leur souffle, et chacun observa le rituel de la maison avec un respect tout particulier afin d'éviter tout incident. Jamais on n'avait aussi scrupuleusement suivi les heures canoniales au gué de Godric. Mère Mariana, toute petite, desséchée, présidait une communauté modèle, capable de désarmer le destin. Dans leur couchette, les invités qu'on lui avait imposés se tenaient parfaitement tranquilles ; même Mélisande, qui n'était plus postulante dans la maison, vaquait à ses occupations, le visage pur et calme, laissant les deux jeunes gens s'entretenir de leurs problèmes.

Cadfael assista aux offices, pria avec ferveur, et sortit aider soeur Magdeleine qui assistait les blessés, tous ceux dont l'état réclamait encore des soins.

— Vous êtes épuisés, lui dit-elle, pleine de sollicitude quand ils rentrèrent souper au dernier moment, juste avant complies. Demain, vous feriez bien de dormir jusqu'à prime ; depuis trois nuits, vous n'avez guère fermé l'oeil. Allez donc dire au revoir à Elis ce soir, car les autres viendront le chercher demain à la première heure. Tiens, pendant que j'y pense, si vous m'offriez un peu de ce sirop de pavot de votre composition, je ne dirais pas non. J'ai terminé le mien et j'ai un malade à voir demain, qui souffre trop pour sommeiller. Cela ne vous ennuie pas de me remplir un flacon ?

— Nullement.

Et Cadfael alla chercher le grand pot qu'il avait demandé à frère

Oswin de lui envoyer de Shrewsbury après la bataille. Elle lui apporta une bouteille verte qu'il emplit à ras bord sans commentaire.

Il évita aussi de se lever tôt le lendemain matin, bien qu'il fut réveillé à l'heure. Il n'était pas plus bête qu'un autre et savait interpréter les bruits. Il entendit les cavaliers arriver, la voix de la soeur tourière se mêler à d'autres, galloises et anglaises, parmi lesquelles il crut distinguer celle de John Miller. Mais il ne sortit pas de son lit pour les saluer avant le départ.

Quand il se rendit à prime, il supposa que les voyageurs étaient depuis deux heures sur le chemin du pays de Galles, forts du sauf-conduit de Hugh pour la fin du voyage, avec toutes les provisions et les montures nécessaires. La soeur tourière avait conduit les hommes d'armes à la cellule où, dans le lit le plus proche de la porte, ils trouveraient celui dont ils allaient se charger. John Miller l'avait pris dans ses bras, chaudement emmitouflé et l'avait déposé dans la litière qui servirait à le ramener chez lui. Mère Mariana en personne était sortie de sa couchette pour assister au départ des voyageurs et les bénir.

Après prime, Cadfael alla rendre visite à son dernier patient. Autant poursuivre le rythme des jours précédents. Deux heures d'intervalle constituaient déjà une belle avance et il fallait que quelqu'un rentre le premier dans la cellule – non, pas exactement, Mélisande l'avait sûrement précédé, mais le premier parmi les autres, l'ennemi potentiel, les non-initiés.

Il ouvrit la porte et s'arrêta net sur le seuil. Dans la lumière indistincte, deux visages pâles, presque joue à joue, étaient levés vers lui. Mélisande était assise au bord du lit dont elle tenait l'occupant dans ses bras, car il s'était soulevé pour s'asseoir, un manteau jeté sur ses épaules nues. Il ne voulait pas affronter ce moment en position couchée. Le bandage qui protégeait sa côte cassée se soulevait au rythme heurté de son coeur et les yeux qu'il fixait sur Cadfael s'approchaient beaucoup plus de la couleur sombre de ses boucles noires que de leur couleur noisette originelle.

— Vous voulez bien informer messire Beringar que j'ai expédié mon frère de lait hors de sa juridiction et que je suis prêt à répondre de tout ce qui pourra être retenu contre lui. Il s'est mis la corde au cou pour moi ; maintenant, c'est mon tour. Je prends à mon compte ce que la justice exigera de lui.

C'était dit. Il respira à fond, ce qui lui arracha une grimace de douleur, mais son visage se détendit et perdit de sa froideur maintenant qu'il n'y avait plus rien à cacher.

— Je suis désolé d'avoir dû tromper mère Mariana. Dites-lui que je lui demande pardon mais qu'en toute honnêteté, il n'y avait pas d'autre solution. Je ne voudrais pas que quiconque encourût un blâme

à ma place. C'est vous qui êtes entré, j'en suis heureux, dit-il simplement, impulsivement. Envoyez vite un messenger en ville et qu'on en finisse. A l'heure qu'il est, Eliud est en sécurité.

— Je m'occupe de vos deux messages, répondit gravement Cadfael, sans poser de questions.

Il ne demanda même pas si Eliud avait été dans la confiance car il connaissait déjà la réponse. Parmi tous ceux qui avaient éprouvé le besoin de ne rien voir ni entendre, Eliud, avec sa culpabilité lamentable et son innocence désespérante, occupait une place à part. Un de ses convoyeurs, sur la route de Gwynedd, allait se retrouver avec un blessé fou d'angoisse sur les bras quand il émergerait de son profond sommeil. Mais au terme de cette fuite involontaire, quelles que fussent les mesures qu'Owain Gwynedd prendrait dans l'occurrence, il y avait Cristina qui l'attendait.

— Je me suis arrangé du mieux que j'ai pu, affirma Elis avec conviction. On l'aura avertie, elle viendra à sa rencontre. Il aura du mal à remonter la pente, mais la vie continue.

Les jeunes gens avaient singulièrement mûri depuis qu'il était venu marauder au gué de Godric. A présent, Elis ap Cynan n'était plus le garçon qui exorcisait ses craintes en jetant, avec une innocente allégresse, des injures en gallois à ses geôliers. Et de son côté, Mélisande ne ressemblait guère à la jeune fille qui chérissait vaguement l'idée de prendre le voile avant même de connaître le sens des mots mariage et vocation.

— On dirait que vous avez parfaitement organisé votre affaire, constata judicieusement Cadfael. Eh bien, il ne me reste plus qu'à aller rendre compte ici même et à Shrewsbury.

Il avait à demi refermé la porte derrière lui quand Elis le rappela :

— Cela vous ennuerait-il de revenir m'aider à enfiler mes vêtements après ? J'aimerais être décent et sur pied pour recevoir Hugh Beringar.

Et il le fut quand Hugh arriva dans l'après-midi, le visage sombre et l'oeil noir, pour enquêter sur la disparition de son meurtrier. Dans le petit parloir en bois noirci de mère Mariana, Mélisande et Elis se tenaient côte à côte pour l'affronter. Cadfael l'avait aidé à enfiler ses hauts-de-chausses, sa chemise et sa tunique ; Mélisande lui avait donné un bon coup de peigne (ce n'était pas du luxe) car il était incapable de se coiffer seul. Soeur Magdeleine, après avoir observé attentivement les premiers pas hésitants du blessé, lui avait donné un bâton sur lequel s'appuyer car son genou, encore douloureux, pouvait le lâcher à tout moment. Quand il fut prêt, il avait l'air très jeune, propre comme un sou neuf, solennel et guère rassuré, ce qui se

comprenait. Il était un peu penché sur le côté, une main sur sa côte fêlée qui l'empêchait de respirer à fond. Toute proche de lui, Mélisande s'apprêtait à le soutenir en cas de besoin, mais se gardait bien de le toucher inutilement.

— J'ai envoyé Eliud à ma place au pays de Galles, avoua Elis, déterminé et plein d'appréhension. Je lui devais la vie. Mais moi, je suis là, à votre disposition. Vous me traiterez comme il vous plaira. Je suis prêt à répondre de mes actes.

— Asseyez-vous, pour l'amour de Dieu ! répliqua Hugh, d'une voix brève, déconcertante. Je ne tiens nullement à être le témoin des souffrances que vous vous infligez. Si vous tenez à être pendu à sa place, ça me suffit. Je n'ai guère de goût pour les héros.

Elis rougit, grimaça et s'exécuta sans protester ni détourner non plus le regard du visage sévère de Hugh.

— Qui vous a aidé ? demanda-t-il avec un calme glacial.

— Personne. Je me suis débrouillé seul. Les gens d'Owain se sont bornés à m'obéir.

Il ne risquait pas grand-chose à dire cela bravement tous ces gens étaient pratiquement rentrés chez eux, à présent.

— J'ai moi aussi ma part de responsabilité, intervint fermement Mélisande.

Hugh l'ignore ou en donna l'impression.

— Qui vous a aidé ? répéta-t-il avec force.

— Personne... Mélisande était au courant, mais c'est tout. Je suis seul à blâmer... Agissez en conséquence.

— Vous seul avez changé votre cousin de lit. De la part d'un blessé lui-même incapable de marcher, à plus forte raison de soulever une autre personne, c'est un vrai miracle ! D'après ce qu'on m'a dit, un certain meunier des environs a porté Eliud jusqu'à la litière.

— Il faisait noir dehors et à l'intérieur, le jour était à peine levé, objecta Elis. J'avais...

— Nous avons, rectifia Mélisande.

— ... j'avais déjà bien enveloppé Eliud dans ses couvertures, il était à peu près invisible. John Miller s'est contenté de me prêter main-forte – c'est bien le mot – parce qu'il a de la sympathie pour moi.

— Eliud était-il complice de cet échange ?

— Non ! protestèrent-ils tous deux d'une même voix farouche.

— Non ! répéta Elis d'une voix tremblante tant il mit de ferveur dans sa réponse. Il ne savait rien. J'ai mis dans ce qu'il a bu en dernier une dose massive du sirop de pavot que frère Cadfael nous a donné le premier jour, quand nous avions mal. Cela vous endort son homme pour le compte. Eliud s'est écroulé comme une masse. Il ne s'est rendu compte de rien. Il n'aurait jamais accepté !

— Et comment vous êtes-vous procuré ce sirop, alors que vous étiez cloué au lit ?

— C'est moi qui ai volé le flacon à soeur Magdeleine, déclara Mélisande. Demandez-le-lui. Elle vous confirmera qu'il en manque pas mal.

Hugh ne douta pas un instant que la religieuse confirmerait cette assertion. A tel point qu'il ne comptait même pas l'interroger à ce propos. Ce qui lui éviterait de répondre. Il n'interrogerait pas Cadfael non plus. Tous deux s'étaient lavés les mains de ce procès qui concernait exclusivement le juge et les coupables.

Il y eut un bref silence pesant qu'Elis trouva pénible à supporter, tandis que Hugh regardait le couple, les sourcils froncés ; puis, toujours très attentif et sombre, il finit par ne plus se concentrer que sur Mélisande.

— C'est surtout vous qui auriez dû tenir à être vengée d'Eliud. Vous lui avez donc pardonné si vite ? Si oui, qui suis-je pour y trouver à redire ?

— Je ne suis même pas sûre de savoir ce que pardonner signifie, articula-t-elle lentement. Simplement il me semble que c'est un tel gâchis que toutes les bonnes actions d'un homme ne suffisent pas à en racheter une mauvaise, même très grave. J'ai vu assez de gens mourir. Le chagrin que m'a causé le premier, la mort du second ne l'aurait pas atténué.

Il y eut un autre silence, encore plus long. Elis, tremblant, brûlait de savoir ce qui l'attendait, pour le pire ou pour le meilleur. Il frémit quand Hugh se leva soudain de son siège et déclara :

— Elis ap Cynan, il n'y a rien que la justice soit en droit de vous reprocher. Vous n'avez aucune dette envers moi. La meilleure solution serait de vous reposer encore un peu. Votre cheval est toujours dans les écuries de l'abbaye. Quand vous serez en état, vous irez retrouver votre cousin.

Et, avant qu'ils aient pu ouvrir la bouche, il avait quitté la pièce et refermé la porte derrière lui.

Frère Cadfael fit quelques pas aux côtés de son ami quand Hugh repartit pour Shrewsbury, au début de la soirée. Le temps s'était adouci ces derniers jours et, le long de la grande allée, les branches des arbres arboraient le premier voile vert des bourgeons printaniers. Dans les taillis, le chant des oiseaux avait commencé à vibrer de l'excitation et de l'agitation qui, chaque année, précèdent les amours, la nidation et l'éducation des jeunes. C'était le moment ou jamais de songer à la naissance, à la vie qui recommence, et de chasser les idées noires de son esprit.

— Comment aurais-je pu agir autrement ? soupira Hugh. Il

n'avait tué personne, lui. Ce cou qu'il offrait si gentiment à la corde, je n'en avais pas l'usage. Si je l'avais envoyé à l'échafaud, j'en aurais pendu deux pour le prix d'un. Dieu sait comment une fille aussi décidée que Mélisande – ou celle de Tregeiriog, si on va par là – réussira à séparer les deux moitiés de ce couple. Deux vies contre une seule, c'était un marché de dupes.

Du haut de son cheval gris pommelée, sa monture favorite, il regarda Cadfael et lui sourit. C'était la première fois depuis plusieurs jours qu'on le voyait sourire sans arrière-pensée ni ironie.

— Vous étiez au courant ?

— Non, pas du tout, affirma Cadfael. Mais je m'en doutais. Je ne savais rien de précis et je n'ai pas bougé le petit doigt.

En se montrant sourd, aveugle et muet, il avait été complice, détail inutile à mentionner. Hugh avait compris, lui qui ne se serait jamais prêté à ce jeu. Mais il ne jugea pas indispensable de manifester la gratitude qu'il éprouvait secrètement de n'avoir pas eu à exécuter un jugement qu'il aurait appliqué à contrecœur.

— Que vont-ils devenir tous ? je me le demande, murmura-t-il. Elis regagnera ses pénates dès qu'il se sentira assez bien, j'imagine, et il se fiancera officiellement à la petite. Il n'y a plus d'hommes dans sa famille, à part le frère de sa mère qui est au diable, avec la reine, dans le Kent. A mon avis, soeur Magdeleine lui conseillera de retourner chez sa belle-mère pour que les formes soient respectées. Mélisande a suffisamment la tête sur les épaules pour écouter, et elle saura se montrer patiente, puisqu'elle ne doute plus d'avoir à la fin ce qu'elle veut. Mais les deux autres ?

Tout portait à croire qu'Eliud et ses compagnons étaient en plein pays de Galles à l'heure qu'il était, et n'avaient plus besoin de se presser pour éviter de fatiguer le blessé. Avec le philtre d'oubli qu'on lui avait généreusement donné, il aurait quelques difficultés à retrouver ses esprits quand il se réveillerait ; ensuite son entourage agirait au mieux pour apaiser ses remords, son chagrin et ses craintes pour Elis. Mais cet être troublé, passionné, ne trouverait jamais complètement le repos.

— Qu'est-ce qu'Owain va faire de lui ? poursuivit Hugh.

— Il ne cherchera pas à l'exécuter, répondit Cadfael, à condition que vous lui cédiez vos droits sur lui. Le garçon vivra et épousera sa Cristina. Opiniâtre, elle ne laissera souffler ni le prince, ni le prêtre, ni ses parents avant d'avoir obtenu pleinement satisfaction. Quant à son châtiment, il le porte en lui, et il le portera jusqu'à la fin de ses jours. Il n'y a que la mort qui puisse l'en délivrer. Mais avec l'aide de Dieu, il ne sera pas seul à se charger de ce poids. Ni crime ni échec ne pourront écarter Cristina de lui.

Ils se séparèrent au bout de l'allée. Le soir tombait tôt sous les

arbres, les oiseaux n'en chantaient pas moins avec une joie extrême, violente, assez puissante pour briser leurs voix fragiles, ou leur faire éclater le coeur. Il y avait des narcisses qui frémissaient dans l'herbe.

— Je m'en vais plus léger que je ne suis venu, dit Hugh, arrêtant un moment son cheval avant de prendre la route du retour.

— Dès que je verrai l'autre garçon trotter comme un lapin et respirer normalement, je vous suivrai.

Cadfael regarda les toits bas de la grange de mère Mariana, là où la lumière argentée, filtrant à travers les branches légères, reflétait le frémissement incessant du cours d'eau.

— J'espère que tous ensemble, nous avons tiré quelque bien d'un grand mal. C'est déjà beaucoup. Je me rappelle qu'un jour, notre abbé a dit que notre but était la justice, et que c'était Dieu qui détenait le privilège de la clémence. Mais même Lui, quand il veut montrer Sa miséricorde, a besoin d'un outil à Sa main.

[1] Voir *L'Apprenti du diable*, du même auteur, dans la même collection (n°2136)

[2] Voir *Un cadavre de trop*, du même auteur, dans la même collection n°1963. (N.d.T.)